

W-FENEQ

MAGAZINE



GERARD BASTE PIERRE AVRIL ONSLOOW LADLO KWON L'AMBULANCIER

MARCEL MAUD LUBECK SOVIET SUPREM A TERRE
MASS HYSTERIA JARDIN DU MICHEL

ET SON ORCHESTRE



0225

ÉDITO

On savait qu'il était capable de beaucoup de choses pour l'avoir vu en poste durant 4 ans mais on ne s'imaginait pas qu'il arriverait à faire pire en à peine un mois... Et pourtant, avec sa petite bande, le big boss a déjà fait des ravages. Se comportant comme des ados un peu attardés, ils envoient chier ceux qui les dérangent et avec un vocabulaire plus que limité veulent nous faire croire qu'ils ont raison en énonçant des inepties.

Et si ce sale temps pour les pauvres, les immigrés, les homos, les trans', les handicapés, les communistes, les scientifiques, les journalistes, les fonctionnaires, l'environnement, l'avortement, les anciens alliés et les vieilles promesses ne te rappelle pas une sombre période de l'histoire, les mecs n'hésitent pas à tendre le bras, user des images qu'on croyait archivées, choisir des références plus que douteuses pour, a minima, attirer la lumière, certains doutent de l'intention mais ceux-là sont optimistes, d'autres ont bien reçu le message. Hourra, on peut déporter les exclus de la société sur une île et filmer le bruit de leurs chaînes pour faire du buzz. Et la vie de millions d'étrangers vaut-elle ce magnifique swing envoyé sur le trou N°6 ?

C'est pas à nous qu'ça arriverait ? J'en suis de moins en moins sûr, les Etats-Unis, comme dans tous les domaines, montrent la voie, y compris en politique. Les primaires, la personnalisation des partis, la peoplisation des dirigeants, les campagnes sur le net, ils ont toujours été pré-

curseurs. Leur superpuissance appuie aujourd'hui les partis les plus extrêmes de la vieille Europe, soutiennent l'AFD que même le RN désavoue, encouragent les dictateurs à prendre les territoires qu'ils veulent, attisent toutes les dissensions et plaisantent (ou pas) sur de futures conquêtes... Impensable mais pourtant réel. Et demain en France ? Pourquoi pas, le vieux caillou dans la chaussure des extrémistes est mort, il ne viendra plus baver son antisémitisme sur sa fille et son ex-beau-fils qui ont le champ libre pour prendre le pouvoir... Et en faire ce qu'ils veulent, de toute façon, le grand frère américain aura certainement déjà fait pire juste avant. Mais on ne pourra pas dire qu'on ne savait pas.

■ Oli

Photo : Reuters

SOMMAIRE

006 MARCEL & SON ORCHESTRE

011 THE SMILE

019 KWON

030 ONSLOOW

034 LIVE : MASS HYSTERIA

043 LIVE : MONDIAL DU TATOUAGE

062 JARDIN DU MICHEL

086 LIVE : SOVIET SUPREM

095 A TERRE

100 LIVE : MAUD LÜBECK

106 STINKY

110 98 DECIBELS

121 L'AMBULANCIER

135 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

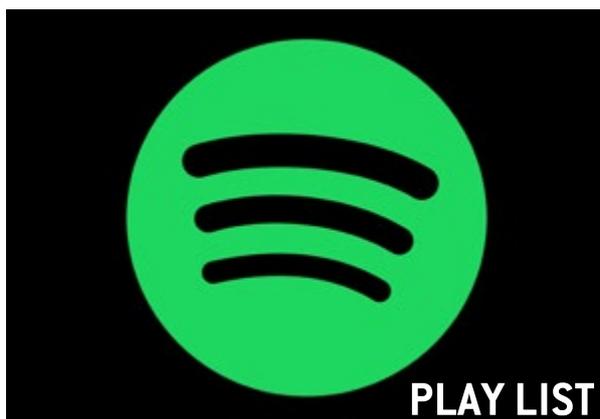
142 LES DISQUES OUBLIÉS

144 INTERVI OU : GERARD BASTE

148 GROWL AND DEATH

152 PIERRE AVRIL

160 DANS L'OMBRE : GERALD LADLO



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume
Circus, JC, Deux Fré, Nolive, Gab, Oofzos, ...
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Simon Gosselin

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JANVIER

Lad (bassiste) quitte **Nostromo**.

Down est actuellement en studio pour enregistrer son nouvel album. Le dernier EP du groupe remonte à 2014.

Les juges américains ont décidé que les allégations de violences conjugales ne sont pas soutenues par assez de preuves tangibles, et ont donc acquitté **Marilyn Manson**, au grand dam de ses accusatrices.

Jane's Addiction est en train d'enregistrer de nouveaux morceaux en ce début d'année 2025, mais sans Perry Farrell, son chanteur qui a péché les plombs en décembre.

Snot a enfin révélé son nouveau frontman sur scène : c'est Andy Knapp du groupe californien Stronger Than Machines. Les guitaristes et bassistes, Mikey Doling et John «Tumor» Fahnstock, ont également confirmé que le groupe a des projets d'écrire du nouveau son.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

Gojira a remporté, en compagnie de Marina Viotti et Victor Le Masne, le Grammy 2025 dans la catégorie meilleure performance metal pour leur titre rendu célèbre lors des JO de 2024, «Mea culpa [Ah! Ça ira!]».

Spineshank se réunit pour la première fois en 12 ans

McLusky a enfin enregistré un nouvel album, qui arrive cette année.

Primus a trouvé son nouveau batteur : John Hoffman. Il a été sélectionné parmi 6000 participants.

Sharon Osbourne a déclaré lors d'une interview que son mari, Ozzy Osbourne, a du mal à marcher à cause de sa bataille contre la maladie de Parkinson, mais que sa voix est aussi bonne que d'habitude. Pour info, Ozzy a annoncé son concert d'adieu appelé «Back to the beginning», où il jouera pour la dernière fois avec son groupe, **Black Sabbath**. Le concert aura lieu dans leur ville d'origine, Birmingham en Angleterre début juillet avec une affiche de dingue: Metallica, Slayer, Pantera, Alice In Chains, Gojira, Mastodon, Lamb Of God et bien d'autres...

QUI A DIT ?

Y'a plein de concerts où notre temps de jeu est limité. Dans les festivals c'est 50 minutes en général. Tu peux dépasser, mais faut que le groupe suivant soit nul en baston.

- A. Marcel et Son Orchestre
- B. Kwoon
- C. L'Ambulancier
- D. Onsloow

J'ai des CD à vendre ce soir, des CD artisanaux que je fais à la maison et que je vends moi-même, comme du fromage de chèvre : direct, du producteur au consommateur, sans intermédiaire.

- A. Gérard Baste
- B. Gérald LADLO
- C. Pierre Avril
- D. Marcel et Son Orchestre

Si je peux trouver une formule drôle et un peu tordue, je ne vais pas résister à la mettre dans mes paroles.

- A. L'Ambulancier
- B. Onsloow
- C. A Terre
- D. Marcel et Son Orchestre

C'est plus facile de créer des sous-sous genres pour classer les artistes. Il est vrai que ça va un peu trop loin, d'ailleurs c'est très français. La presse metal anglaise préfère décrire la musique avec des métaphores et des adjectifs.

- A. Pierre Avril
- B. Gérald LADLO
- C. Kwoon
- D. Gérard Baste



MARCEL ET SON ORCHESTRE

APRÈS UN RETOUR SUR LES SCÈNES, MARCEL ET SON ORCHESTRE REVIENT DANS LES CASQUES, SUR LES PLATES-FORMES ET DANS LES «BACS» (LE TRUC OÙ ON RANGE DES DISQUES, TU SAIS, L'OBJET SUR LEQUEL ON GRAVE DE LA MUSIQUE) ET C'EST FRANCK QUI PREND DE SON TEMPS POUR RÉPONDRE PLUS OU MOINS SÉRIEUSEMENT (PEUT-IL EN ÊTRE AUTREMENT AVEC LES BOULONNAIS ?) À NOS INTERROGATIONS SUR CES NOUVEAUX MORCEAUX ET CE QUI LES ENTOURE (DE REIN).

Vous venez de fêter vos 35 ans devant 6000 personnes, hâte d'en avoir 40 pour avoir une excuse de refaire une grosse fiesta ?

On a planifié quantité de grosses fiestas avant ça, y'aura la future démission de Bayrou, la mort de Bolloré, la victoire du NFP, la condamnation de Le Pen, l'accident d'avion d'Elon Musk, le départ d'Hanouna ...

Depuis le précédent album, il y a dû avoir quelques idées de mises de côté, quand est-ce qu'est prise la décision de ne pas travailler davantage sur une composition ?

Des quantités. En réalité, le renoncement nous est souvent imposé par des collaborateurs de mauvais conseils. On avait l'idée d'un album concept sur la carie dentaire, une comédie musicale sur les sandalettes, un duo avec Florent Pagny sur l'évasion fiscale, mais vous connaissez les frilosités des maisons de disques et leurs moyens d'intimidations pour vous faire renoncer.

14 titres sur ce nouvel album, combien sont passés à la trappe ?

Quoi ? Il ne reste que 14 titres ? On a enregistré un triple album, y'avait 45 plages. Je comprends mieux maintenant, la tête que le réalisateur a fait quand je l'ai surpris avec Amir au téléphone, lui disant : «Je t'envoie des titres».

Un morceau comme «Le dégoût» aurait pu arriver sur un album de Lénine Renaud ?

Je l'avais écrit pour The Voice, mais personne ne se sentait prêt à porter une telle charge émotionnelle, alors comme on n'avait pas assez de titres avec les Marcel, je l'ai recasé.

Retailleau/Darmanin à des postes clefs, Le Pen presque présidente, Trump qui fait son

show, comment on trouve des sujets de déconne en 2025 ?

Tu viens déjà d'en citer 4.

Le retour d'une pochette avec le groupe, ça signifie que celles de E=CM2 et Bon Chic... Bon Genre ! n'étaient pas de bons choix ?

Permetts-moi de te dire que ta question est nulle, mais comme je suis gentil je te réponds quand même.

Des sujets graves, du patois, un étron flotteur, comment on organise une tracklist où tout est possible ?

C'est une question de talent, je sais pas si tu peux comprendre.

Et ensuite, comment on choisit les morceaux qui seront mis en avant ?

En laissant des personnes de la maison de disques qui n'y connaissent rien t'expliquer leurs choix stratégiques.

S'il y a un clip, il faut pouvoir associer des images facilement ?

Pour la réalisation de nos clips, la difficulté est de réussir à marier une idée ambitieuse avec des moyens très modestes. Mais c'est ça qui rend le truc éclatant. Pour «Stigmatisez-moi», l'opportunité de pouvoir tourner au musée de la fête foraine a complètement orienté le scénario. Pour «Quand on sait pas dire non», on ne pouvait pas faire intervenir tous les personnages évoqués dans le titre. Comment veux-tu embaucher autant de figurants ? On n'est pas Mylène Farmer. Donc j'ai proposé de remplacer les personnages et les situations par des cartons, qui deviennent des paquets encombrants qui envahissent notre vie.



On peut combattre les clichés avec «Stigmatiser-moi» et en remettre une couche sur Boulogne/Mer avec «V'la l'dégât» ?

Oui, c'est possible, la preuve. Dans «Stigmatiser-moi», ce n'est pas tant les généralités que je dénonce, mais les méthodes employées dans certains combats et dans celui-ci en particulier. J'entends des personnes affirmer que la justice ne fait pas son travail. Je pense avant tout qu'elle manque de moyens pour le faire correctement et j'aime rappeler que les plaintes sont déposées au commissariat donc au ministère de l'intérieur, pas à celui de la justice. Bref, si cela conduit des personnes à épouser la vindicte populaire, ça craint. Ensuite, évidemment comme je le dis dans la chanson, la cause est juste. Qui serait assez con pour ne pas dénoncer les violences faites aux femmes ? Ce qui me fatigue, c'est ce mot patriarcat mis à toutes les sauces. Comme si on avait trouvé le responsable de tous les maux. Est-ce le patriarcat qui ne veut pas augmenter les salaires ou le patronat ? Dans le rapport dominant/dominé où rangez-vous Valérie Pécresse, Rachida Dati... ? Chez les opprimées en qualité de femmes où chez les flingueuses de par leurs choix politiques ?

Pour «V'la l'dégât», c'est une relecture boulognaise de «Shame and scandal», mais là j'ai la flemme de me lancer dans une explication de texte.

D'autres sont prévus ? «Maudit karma» pourrait faire un joli scopitone ...

On aimerait bien tout cliper, faut pour cela que le disque se vende et que la tournée fonctionne car c'est quand même le nerf de la guerre. Un conseil : au lieu de claquer des fortunes pour assister aux derniers tours de pistes de méga stars du showbiz américain, soutenez les artistes indépendants et avant tout, battez-vous pour des prix de places abordables. Rien ne justifie des places de concerts à plus de 40 balles.

Et pour le choix lors des concerts, il y a des titres qui ne sont écrits que pour le disque ou tout est «jouable» ?

On a tout répété et réarrangé pour la scène, on verra comment les intégrer ou pas au show.

Avec une dizaine de nouveaux morceaux, on rallonge le set ou on enlève un vieux tube ?

Ça va dépendre des lieux. Y'a plein de concerts



où notre temps de jeu est limité. Dans les festivals c'est 50 minutes en général. Tu peux dépasser, mais faut que le groupe suivant soit nul en baston. On fera comme on le sentira, c'est pas la rue qui gouverne.

Une tournée demande pas mal de répétitions, vous bossez encore tous les «vieux» morceaux pour changer la setlist au gré des envies ou tout est très cadré ?

Ah bon, faut faire des répétitions ? J'ai constaté que ce que le public préfère c'est pas quand tu joues hyper bien un titre, mais quand tu le plantes. En réalité, Marcel c'est hyper carré, notre show c'est un peu l'équivalent Français de Madonna.

La nouvelle tournée commence au Black Lab, il y aura d'autres salles de taille «moyenne», c'est pour retrouver une proximité avec le public ou les Zéniths n'étaient pas dispo ?

Quand on a le temps de laver nos fringues, on privilégie la proximité. Mais quand on sent le rat mort, on préfère garder nos distances et mettre des «crasses» barrières.

Cet été, il y aura quelques festivals dont le

Main Square, vous allez «ouvrir» pour DJ Snake, vous pensez à un featuring ?

On nous a dit qu'il était méga méga fan, il aurait même remixé toute une liste de titres de Marcel Et Son Orchestre. On aime bien son look, mais pour être honnête, on a pas encore pris le temps d'écouter. Quoi ? Tu crois qu'on baratine ? Que c'est une fake news ? Tant pis pour toi, t'as bon à une dernière question et je me casse.

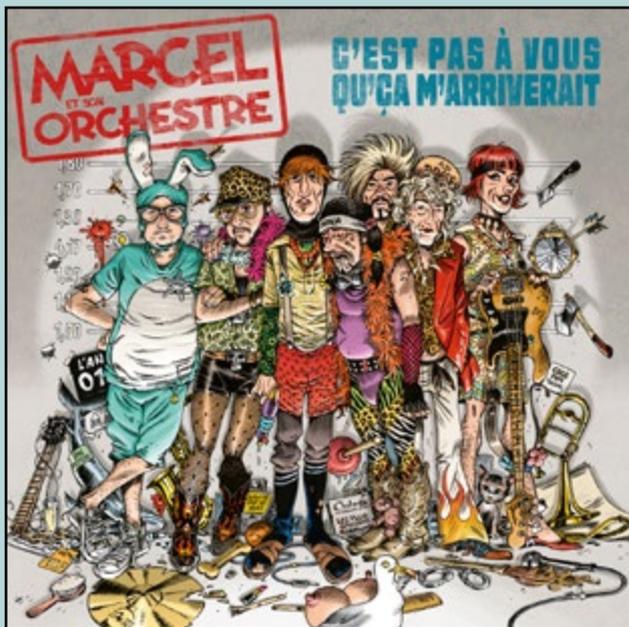
Vous êtes repartis pour plusieurs mois de concerts, qu'est-ce qui vous plaît le plus quand vous êtes sur la route ?

Les arrêts pipi sur les aires d'autoroutes.

Merci Franck, merci Marcel, merci Olivier chez At(h)ome.

■ Oli

Photos : Simon Gosselin



MARCEL ET SON ORCHESTRE

C'EST PAS À VOUS QU'ÇA M'ARRIVERAIT

(At(h)ome)

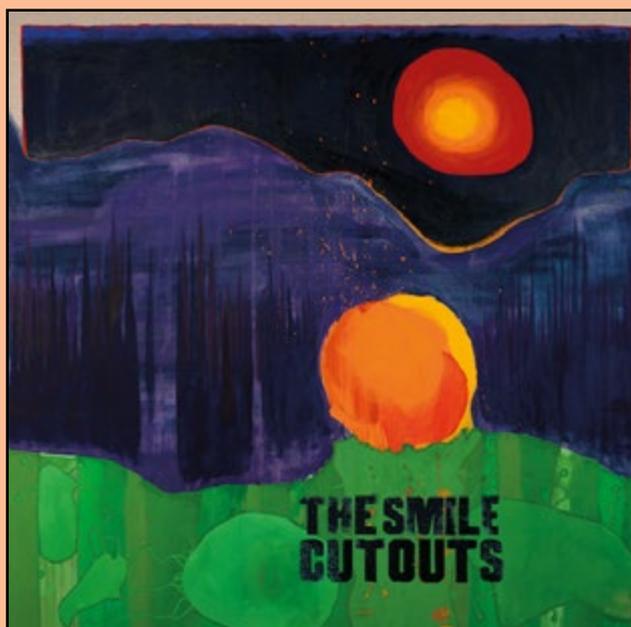
Qu'est-ce qui différencie un bon album de Marcel et Son Orchestre d'un excellent album de Marcel et Son Orchestre ? J'avais ma petite idée, mais j'ai voulu challenger une IA et voici ce que l'une de ces bestioles m'a répondu «Un excellent album de Marcel et Son Orchestre est celui qui parvient à combiner qualité musicale, originalité, profondeur des textes et impact émotionnel, tout en laissant une marque indélébile sur le public.». Un peu passe partout mais dans le détail (la réponse fait près de 30 lignes), il y avait des trucs assez juste genre «Les paroles de Marcel et Son Orchestre sont souvent humoristiques, satiriques et engagées. Un excellent album se distingue par la profondeur et la pertinence de ses textes, qui peuvent susciter la réflexion et l'émotion.» Pas mal. Avant d'interroger la machine, je me disais qu'il fallait qu'un excellent opus marque son temps et y résiste. Qu'il soit donc inscrit dans une époque de par les sonorités comme les textes et qu'il procure encore autant de bonnes sensations 10, 20 ou 30 ans après, ainsi Sale bâtard ! (29 ans cette année !) est sans conteste excellent. Alors que diront les robots de C'est pas à vous qu'ça m'arriverait en 2054 dans leurs discussions ? Que cet album est excellent.

Des textes qui collent à l'époque («Stigmatisez-moi !», «Maudit karma» ...), des titres très drôles

et pas dénués de sens («V'là l'dégât !», «Quand on sait pas dire non», «Jean-Patrick»...), de l'humour potache («Étron flotteur»), des idées («Bertrand (pas rassurant)», «Parasite»), des tonnes de réf' (La reine des neiges, La salsa du démon, Scooby Doo, Walker Texas Ranger, Star Wars...), des liaisons dangereuses et des rimes riches («Autocentré»), des jeux de mots foireux («Bertrand (pas rassuré)»), des rythmes groovy et cuivrés («L'empathie», «Parasite»), d'autres plus punk rock («Maudit karma»), un peu de guitare plus tranquille («Le dégoût» qui sonne très Lénine Renaud) et même un OVNI («Dans ma boudinette»), il y en a pour tout le monde ! Et il y a surtout des morceaux dont on sait immédiatement qu'ils vont devenir des standards des Marcel, «Quand on sait pas dire non» ou «Maudit karma» peuvent venir squatter les setlists des concerts jusqu'à la fin des temps à côté de «Raoul et Alain» que ça ne me dérangera pas ! Ces deux tubes illustrent à merveille le joyeux bordel de la troupe, du fun d'un côté, un texte bien pensé de l'autre, une partition musicale implacable et dansante et des personnages qu'on a envie de câliner (le chaton) ou pas (Chuck Morris).

Ce qui fait aussi un excellent album et que ne précise pas l'Intelligence Artificielle, c'est l'absence de temps faibles ou de faille (sauf si elle est spatio-temporelle), ici les 14 titres sont nécessaires, ils apportent tous quelque chose et méritent leur place sur le disque. Si tu écoutes «Dans ma boudinette» séparément des autres, tu peux te demander «mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?», mais si tu l'entends avec le reste, il devient génial. Le seul «hic», c'est que les robots de 2054 n'auront toujours pas de peluche ombilicale et ne seront pas forcément sensibles à cette petite histoire. Tant pis pour eux, ils n'auront qu'à nous demander ce qu'on en pense et on dira que C'est pas à vous qu'ça m'arriverait est excellent.

■ Oli



THE SMILE CUTOUTS

[XL Recordings]

Avec ses neuf albums, Radiohead a passé son temps à se réinventer. De 1993 à 2016, la formation anglaise a offert à son public des albums concepts. Sans limites dans la création, les musiciens ont navigué depuis un univers post-grunge jusqu'aux sonorités électro. En dehors du projet mère, ils ont presque tous eu une carrière solo. Ce travail en parallèle s'est montré particulièrement florissant pour Thom Yorke et Jonny Greenwood, respectivement chanteur et guitariste de Radiohead. En 2020, les deux compères trouvaient moyens - malgré un contexte covidien - de s'associer dans un nouveau projet. C'est avec la complicité du batteur Tom Skinner (Sons of Kemet) qu'ils embarquaient pour une nouvelle aventure : The Smile. Le trio se fait très vite un nom avec un premier album brillant en 2022, *A light for attracting attention*. Un nouveau tour en studio permet à la formation de sortir deux opus en 2024. En janvier, *Wall of eyes* est dans les bacs. En octobre, vient le petit dernier de la famille : *Cutouts*.

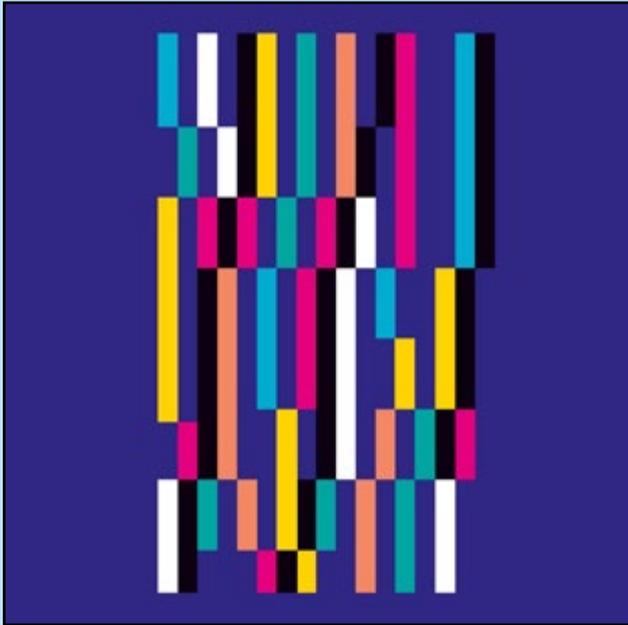
Il en fallait du cran pour se caler derrière les fûts aux côtés des deux forces créatrices de Radiohead. Tom Skinner tient le rôle à la perfection. Ce batteur de jazz et utilisateur fin du contretemps réalise un travail aussi magnifique que discret quand cela est nécessaire. Tout à base de tintements rapides, il dévoile son jeu d'une précision chirurgicale sur «Colours fly» ou «No words». L'album développe des univers différents et Tom

Skinner fait preuve d'une aisance déconcertante à passer d'une balade à une transe électro.

Bien sûr, les deux autres musiciens ne sont pas en reste. Jonny Greenwood brille toujours avec sa guitare. Il soutient un rythme très rapide sur «Zero sum». Toujours très précis dans son jeu, il met en évidence quelques influences orientales sur «Colours fly». Les deux compères tiennent toujours devant eux leurs synthés pour nous emmener dans des nappes électro. D'ailleurs, le premier morceau de l'album donne le ton en nous poussant directement dans une mélancolie contemplative. Une recette dont ils connaissent les secrets depuis longtemps. Thom Yorke impressionne toujours avec sa voix reconnaissable entre toutes. Il peut entretenir une lenteur à nous enfoncer dans les limbes ou s'agiter frénétiquement. Peu importe, la beauté réside dans ses compositions comme dans son chant.

Cutouts est un album magnifique fabriqué par des génies. Les musiciens accélèrent et ralentissent à leur guise pour mieux nous transporter. Tout est pesé et déclenché pour que chaque artifice nous emmène dans une nouvelle énergie. Le rêve ou la transe ? Pourquoi choisir, vous aurez les deux ici. Et en un battement de cœur, The Smile vous apporte aussi avec délicatesse une sucrerie. «Instant palm» fait partie de celle-ci. C'est une douceur à écouter mille et une fois les yeux fermés. Et encore, ce n'est pas suffisant...

■ Julien



ALMEEVA & TOUCAN

PARALLÈLES

(BLWBCK)

Parfois, en tant que musiciens ou groupe, il est bon de confronter et de partager ses envies, ses visions artistiques aux autres pour s'enrichir mutuellement et de s'épanouir ensemble à travers une œuvre quelle qu'elle soit. C'est ce qu'ont fait le producteur Almeeva et la formation Toucan, deux entités aux parcours différents et qui s'étaient rencontrées la première fois lorsque la première avait collaboré sur le disque *De nuit* de la deuxième. Almeeva n'est autre que le projet solo electro-dance de Gregory Hoepffner, multi-instrumentiste et vidéaste ayant déjà bossé avec Jean Jean, Sure, Juni, Filotimo, Miles Oliver, Health ou encore Kabbel. Quant au quatuor Toucan, il s'est spécialisé depuis plus de dix ans dans le post-rock nourri aux nappes de synthés atmosphériques.

Atmosphérique, c'est le maître mot de *Parallèles*, cet EP commun sorti en juin 2024 et qui a retenu toute notre attention. En quatre titres, Almeeva & Toucan font honneur à une «dream-electro» (il y a bien de la dream-pop, alors...) envoûtante et souvent dansante se divisant en quatre instants donnés dans différents lieux du globe et qui, l'on devine, sont censées illustrer leurs ambiances singulières. Ou alors, s'agit-il simplement du fruit d'une projection de l'imaginaire dans lequel on aime se perdre. Ainsi, le premier titre nous emmène dans une gare de Nagoya à 14h00, au moment peut-être où l'activité de ses voyageurs est la plus intense. En témoignent ses chevau-

chements de nappes de synthés, et son rythme cadencé et appuyé. Au musée d'histoire naturelle à Londres, on observe minutieusement ses prestigieuses collections dont l'immense squelette de Dippy dans le hall. On se prend au fur et à mesure de nos découvertes le poids de l'histoire dans la tronche, comme semble l'illustrer cette lente progression électronique nous rappelant un peu au passage, sur sa fin, l'instrumental de «This must be it» de Röyksopp à l'époque chantée par l'excellente Karin Dreijer (Fever Ray, The Knife). À 23h, la nuit est déjà tombée, on scrute les étoiles à Rome tout en arpentant ses rues dans une ambiance nocturne proche de celle d'un Drive de Kavinsky, mais avec des cuivres en prime.

Enfin, notre parcours s'achève en rave party à Ibiza, à 6h du mat', le cerveau probablement stimulé par des produits stupéfiants et autres psychotropes dont nous n'avons même pas connaissance dans le détail. La «journey» fut intense et longue, dans les faits, elle n'a duré que 18 minutes et 45 secondes. Mais que ce fut bon ! Le temps n'existe vraiment plus quand la transe hypnotique et ardente de *Parallèles* s'abat sur nos oreilles, et cette découverte se trouve être aussi une belle occasion de (re)plonger dans les discographies d'Almeeva et Toucan, toutes aussi dignes d'intérêt.

■ Ted



AZELMA

SWALLOWED BY MY OWN SINS

[Nova Lux Production]

Voici un groupe jeune (un an d'existence) et qui malgré cela, arrive à se démarquer sur la scène death technique. Avec cet EP de 6 titres, les niçois d'Azelma nous captivent et nous emprisonnent dans leur univers sombre, froid et technique. Le tout est parsemé de moments mélodiques qui donnent des plages de repos à nos esprits torturés. C'est technique, avec une ligne de basse puissante et des riffs travaillés. C'est audacieux, très riche, peut-être trop pour le néophyte qui pourrait se perdre dans cette richesse sonore. Le quatuor a mis la barre haute et s'est lancé corps et âme pour sortir un EP bien produit et finement construit. Le style est difficile et c'est une gageure de réussir au premier jet un chef d'œuvre. Cependant, on a ici tout ce qui fait la base d'un groupe prometteur avec des ambiances complexes et élaborées finement, un chant riche et varié qui alterne des screams et des growls de haute facture. L'identité musicale du groupe reste à confirmer pour créer une unicité que, peu parviennent à atteindre dans le genre. Néanmoins, tout est là : qualité des textes, compositions techniques et ambitieuses, production professionnelle. Un groupe à suivre pour les amateurs du genre.

■ Nolive



NECKHOLE

ANGRY DAY

[Chanmax Rds/ Engineer Rds]

Chanmax, un nouvel album de Neckhole dans les bacs ! Si Angry day était sorti en 1995, il se serait forcément vu apposer un petit sticker jaune «melodious skatecore» sur le boîtier. Car c'est de cette école là que vient, entre autres, le quintet, et notamment celle de la rue, des squats, des caves voûtées, plutôt que celle des teufs étudiantes dans des luxueuses maisons avec piscine. Éduqués à la scène californienne (Adolescents, Face To Face), chicagoane (Naked Raygun, Pegboy), française (Burning Heads), leur punk-rock a beau être très mélodique («Falling down» avec son riff rappelant les Zabriskie Point, «Here she comes» qui me renvoie aux Homeboys, «Hitchhiker»...), l'heure n'est pas à la gaudriole et il est parfois salutaire de l'exprimer dans une version plus brute («The brain») ou plus sombre («Angry day»). Depuis 2003 qu'il sévit, formé autour d'ex ou actuels Nothing More, Lobster Killed Me, ce n'est pas le plus connu ni le plus prolifique des groupes franciliens mais c'est toujours un plaisir de constater que la flamme est plus vive que la flemme (malgré «No motivation»), et de les retrouver pour ces 8 titres catchy gravés sur un vrai disque, après quelques EPs digitaux.

■ Guillaume Circus



DOMINIC SONIC QU'AVONS-NOUS FAIT ?

[Ido Productions]

Ex-membre du groupe Kalashnikov, Dominique Garreau aura commencé sa carrière musicale sous l'étendard du mouvement punk. Connus sous le nom de Dominic Sonic, il se lance rapidement dans une carrière solo s'inscrivant davantage dans le courant du rock français. Il enregistre six albums studio et reste actif jusqu'à sa mort qui survient en 2020. Le musicien est alors âgé de 55 ans. Avant qu'il ne décède, il avait enregistré quelques maquettes sur des bandes. Tout cela sort sur un ultime album en mars 2024 : Qu'avons nous fait ?.

Un album à titre posthume donc. On peut toujours se demander pour l'éthique : l'artiste l'aurait-il voulu ? Dans ce cas précis, la réponse est sans équivoque : oui. En juin 2020, alors qu'il se savait mourant, Dominic Sonic veut sortir encore quelques titres, dans l'urgence. L'envie de création était là. Bien sûr, le moral n'est pas au beau fixe.

Condamné, il réalise des compositions essentiellement calmes et funestes. Le chanteur d'origine bretonne chante sur un ton nonchalant larguer les amarres. Avec «Qu'avons nous fait, qu'avons nous dit ?», il dresse le bilan. Accompagné de Miossec, il semble rassembler quelques souvenirs éparpillés avec une forme de légèreté. Malgré tout, le titre se finit par et toi ton train, il part quand évoquant l'immédiateté de son décès.

«Puisqu'il n'y a rien à enfer» illustre la tristesse de quitter un amour sans le vouloir. Les textes de ce morceau sont assez émouvants. C'est dans ce contexte que Dominic Sonic réveille un son plus rock, plus noir. Cette thématique revient sur «Celui qui part» où il fait la promesse dans mon sommeil éternel, je rêverai de toi. Après quelques notes de synthé, ce texte se pose sur un chant fait d'échos. D'autres voix s'ajoutent et rendent l'émotion vibrante. Le chant principal semble distant. C'est une ballade en guise d'adieu.

Quelques passages créent la surprise. «A ma décharge» fait intervenir une multitude de cuivres. Le style est free rock et l'ambiance est au chaos. Pendant ce temps, Dominic Sonic utilise un chant parlé dans lequel il multiplie les calembours. «La çoise» fait intervenir l'accordéon et prend des airs de chanson française. Un univers qui rappelle un peu Les Hurlements d'Leo sur leur premier album (1998 - Le café des jours heureux). Enfin, l'album a le droit à sa composition instrumentale avec «Requiem». Après un joli tour de piano, on croit entendre ce dernier se fermer comme dans un clap (de fin). L'histoire est consommée, mais depuis l'au delà, Dominic Sonic ne laisse pas de marbre.

■ Julien



KIASMOS

II

(Erased Tapes Records)

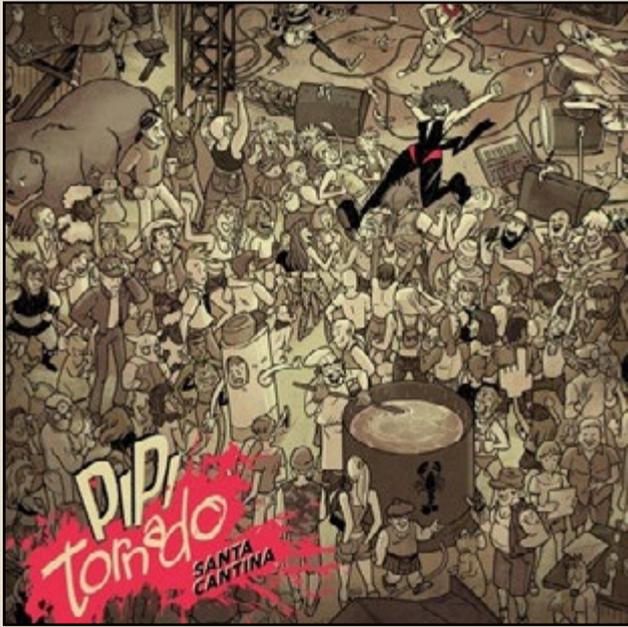
S'il avait encore été parmi nous, notre ex-colègue Aurelio se serait jeté sans un soupçon d'hésitation sur la chronique de ce nouvel album de Kiasmos, tant le style du duo islando-féroïen constitué d'électronique raffinée - certains l'appelleront techno minimaliste pop, d'autres electronica expérimentale - sied parfaitement à la respectable collection de ses désirs musicaux. Pour un coup qu'on ne s'attarde pas sur quelque chose qualifié de «post-machin» (son cheval de bataille qu'on apprécie ici aussi, il faut l'avouer), on ne va pas boudier notre plaisir, à moins que notre sujet ici soit de la «post-electronique»? Ça lui sied d'autant plus que chez Kiasmos, il y a Ólafur Arnalds, un artiste qu'il qualifiait à l'époque de «petit prince de la musique néo-classique» ou «prodige». Carrément ! Avec son acolyte Janus Rasmussen, il fonde Kiasmos en 2009 et, en l'espace de 15 ans, le duo ne publie finalement que deux albums (dont ce II sorti l'été dernier, dix ans après le LP éponyme) et préfère le format EP. Par manque de temps peut-être ?

J'ai toujours préféré les artistes qui prennent leur temps avant de sortir des disques, ceux qui ont souvent plusieurs projets à côté, du reste. Avoir du recul, remettre ses idées en place, se nourrir d'autres aspects musicaux permet d'être dans de meilleures prédispositions afin de rebondir plus efficacement sur une suite discographique. Dix ans après (c'est long, j'avoue), sans compter les EPs qui s'apparentent pour certains

à des singles étendus, Kiasmos revient avec beaucoup d'envie et lâche un II tenant toute ses promesses. D'abord, il y a dans cette œuvre une figure rythmique itérative à laquelle je ne m'attendais pas forcément et qui, qu'on le veuille ou non, devient un peu sa marque de fabrique. Ce fil rouge caractérisé majoritairement par cette «caisse-claire» frappée au 2e et 4e temps surprend de prime abord donnant l'impression que l'album ne contient finalement qu'une seule plage découpée en onze chapitres. On l'aura compris ainsi : si Kiasmos se plaît dans ce motif rythmique quasi minimaliste, c'est sûrement pour valoriser tout son impressionnant arsenal mélodique et ses arrangements qui l'accompagnent.

Car II est un monstre en termes de sonorités aériennes et d'atmosphères exclusivement immersives. Un voyage sonore pensé et travaillé notamment lors d'un trip à Bali (mais aussi pendant le confinement de l'époque) qui dévoile toute sa force dans une forme singulière de fragilité. La mélancolie règne incontestablement sur cet album, qu'elle soit soutenue ou non par une cadence, et se manifeste aussi par son côté dramatique et poétique qu'on peut vivre sur des morceaux aux aspects cinégéniques tel que l'excellent «Dazed». D'autres chansons mettront davantage l'accent sur le mouvement. En somme, un équilibre parfait qui fait de ce deuxième album de Kiasmos l'échappatoire rêvé, une fuite d'une bonne cinquantaine de minutes à tester d'urgence.

■ Ted



PIPI TORNADO

SANTA CANTINA

[PIAS]

«Boum ! Paf ! Wizzz ! Waouh ! Grrr ! Hop ! Gniarg ! Kiss !». Comme Taz, le diable de Tasmanie des Looney Tunes, qui avait le don de tout éclater dans une bourrasque virevoltante déjantée, revoilà la version nationale, Pipi Tornado : une diabolotie montpelliéraine accompagnée de ses acolytes, qui revient balancer une tornade musicale indéfinissable qui devrait inévitable-

ment te secouer la couenne.

Après un premier EP éponyme sorti en 2022, Pipi Tornado, renvoie l'extra-balle avec Santa Cantina, nouvel EP de 6 titres qui reste dans la continuité du premier. Le quatuor qui aime la fusion, que ce soit dans les genres musicaux (rock, punk et pop) ou avec leur patronyme, Pipi Tornado, l'association entre la Fifi Brindacier en version originale (Pippi Långstrump) et le cheval de Zorro. Un combo qui définit bien leur musique : la fougue d'un pur-sang combiné à une super héroïne punkette avant l'heure. Ça joue vite, ça dépotec sec, ça déjante à tout va. Comme si Nina Hagen prenait les commandes de The Dickies. Pour apprécier les vocalises virevoltantes de la chanteuse Mélodie, tu pourras écouter «Uncle Myers» (mais elles sont combien dans sa tête ?), ou «Twista» pour l'accompagner sur les chœurs. Tu pourras aussi faire péter les violons vs une guitare metal sur «Whiskey sound». Et tu pourras même trouver un track un peu plus différent du style de Pipi Tornado, avec «Mouni Mouni», qui t'invite dans une ballade faussement calme aux accents lyrico orientalo métalliques (si si !). Une nouvelle facette du quatuor toujours aussi intéressante, qui ouvre peut-être vers de nouveaux univers pour une prochaine production. On espère, mais pour l'instant, savourons la Santa Cantina.

■ Eric





EXPLICIT SILENCE

EMBERS OF AN UNDYING FLAME

[Autoproduction]

Le visage d'Explicit Silence a encore changé ! Autour de Bruce et Rudy, on retrouve désormais Aurélien (chant et guitare, passé par Deadblast) et Ben (basse, passé par Home Sight), mais les deux frères en ont connu d'autres et l'ADN du groupe ne change pas : ça reste du HxC aussi brutal que possible. Les dix titres ne font donc pas de prisonnier et à part quelques ralentissements sur des ponts et/ou intros («Edge», «Lies of ignorance» et ses textes samplés...), ça cogne old school du début à la fin. Dans cette masse de blasts ultra efficaces, outre les deux morceaux pré-cités, je ressors «A life to suffer» et son long break qui fait monter la tension, «Fake» dont j'aime beaucoup la dynamique et le jeu des guitares, et l'ultime «Revenge» qui joue avec le tempo, la stéréo et fracasse ce qui restait encore debout. Sortir ces titres du lot n'est pas évident car l'ensemble de Embers of an undying flame tient carrément la route et c'est un bloc très homogène d'une trentaine de minutes qu'on écoute en faisant des moulinets avec ses bras. Si le groupe ne connaît pas de nouveaux changements, il pourrait faire moshers pas mal de pits et enchaîner de nouvelles compositions qui pourraient davantage faire de places aux excellentes petites idées aperçues çà et là.

■ Oli



AKSARVEN

DRIFTING FROM NOWHERE

[Urgence Disk Records]

Aksarven est un trio majoritairement instrumental fondé en 2022 par la paire basse/batterie de Nevraska, rejoint par le pianiste Jorge Ribeiro. Deux ans après, ils inaugurent leur discographie avec Drifting from nowhere, un premier album sorti en quelques centaines d'exemplaires physiques dont une édition limitée vinyle 12» gatefold. Un bel objet pour une musique qui l'est tout autant, un amalgame de sonorités entre jazz et rock, avec des touches de post-rock et de classique parfois. Aksarven n'a pas choisi par hasard l'excellent Serge Morattel, connu chez nous comme un artificier de sons plutôt lourds et explosifs (Knut, Year Of No Light, Impure Wilhelmina, Ventura), pour mettre en boîte ce disque qui retranscrit à merveille toute la dureté et la tension de la section rythmique dévouée à un piano expressif et mélodique, à la fois vélocité et alangui. Le trio s'efforce à rendre sa musique intelligible, esthétique, avec un dosage technique ragoûtant pour garder l'attention de l'auditeur intacte. Il invite même quelques intervenants (Elodie Cilente au chant sur «Driving down», Stéphane Cézard au saz électrique sur «Ondo ibili» et Jérôme Ceccaldi au sax sur «Trembling lights») pour enrichir la palette harmonique de ses sept titres aux ambiances variées et à l'expérience immersive totale.

■ Ted



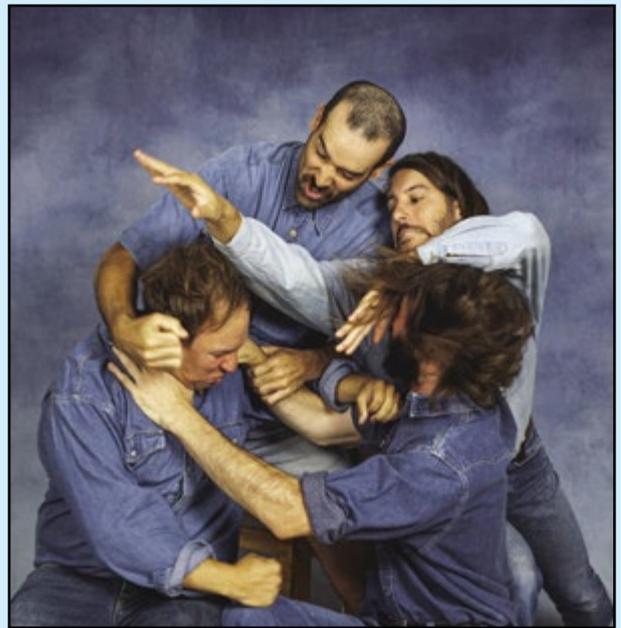
VITUR

TRANSCENDING THE SELF

[Deformeathing Production]

De la violence made in Pologne. Vitur nous propose un album de neuf titres de brutal death technique, en réalité, six avec trois intros/intermèdes du meilleur goût. On y retrouve des relents de Archspire ou d'Aborted. C'est technique, rapide, et même si la jeunesse est bien présente sur cet album, la production est soignée et l'univers bien travaillé. Dès le départ, les Polonais nous percutent violemment en pleine face avec une rythmique ultra rapide, mais parfaitement maîtrisée. Le scream se marie harmonieusement avec le tempo assourdissant de la basse. Cela te prend aux tripes et te tabasse avec frénésie, presque qu'avec un sadisme malsain. On apprécie particulièrement le break et la fin tout en douceur de «Malignant». On retrouvera cette construction faite de break tout au long de l'album, et cela bonifie l'ensemble. Puis, «Martyr» enchaîne. Rien que le titre de cette plage est tout un programme. On ne peut pas dire que l'on n'était pas prévenu ! Souffrance et rythmiques syncopées s'enchaînent pour notre plus grand bonheur. On est ainsi emmené tout au long de l'album (plutôt malmené d'ailleurs tellement c'est violent) par Vitur. Une batterie et une basse martiales, des breaks apportant des moments plus atmosphériques, voire mélodiques, un scream très bien placé et parfaitement audible. C'est réellement un très bel album que nous propose Vitur.

■ Nolive



SWIRLS

TOP OF THE LINE

[A Tant Rêver Du Roi / Howlin' Banana]

Tu te souviens de Von Pariahs ? Eh bien, en 2022, 4 de ses ex-membres [Sam Sprent, Guillaume Cibard, Hugo Allard et Théo Radière] ont formé Swirls avec une particularité : celle d'utiliser des instruments différents de leur ancienne formation. Seul Sam a gardé son poste de chanteur. Un truc bien fun en soi, surtout pour jouer des morceaux sans prise de tête et efficaces qui donnent la banane et mettent une grosse patate. Là où les chansons de Von Pariahs adoptaient une approche plus léchée et soignée, Swirls privilégie une posture plus brute et plus énergique. Un peu plus sauvage en somme. Le post-punk est toujours bien présent dans l'ADN des 4 membres, sauf que sur leur premier album, Top of the line, l'urgence de leur garage rock (il a été enregistré en live en trois jours) s'impose sans forcer. Et c'est exactement ce qui nous plaît ici : des guitares sous tension qui percutent là où il le faut, de belles mélodies par-ci, par-là, une batterie qui fait le service minimum (mais qui le fait admirablement bien !) pour mettre en valeur l'énergie des titres, et un chant qui s'adapte aux atmosphères «couplets à la cool/refrains qui s'emballent». La musique des Nantais est clairement prédestinée pour la scène, mais si vous souhaitez vous la passer dans votre salon, sachez qu'il reste des vinyles 12» bleu marbré et des CDs digipack. Elle est pas belle la vie ?

■ Ted



KWOON

ODYSSEY

[Klonosphère]

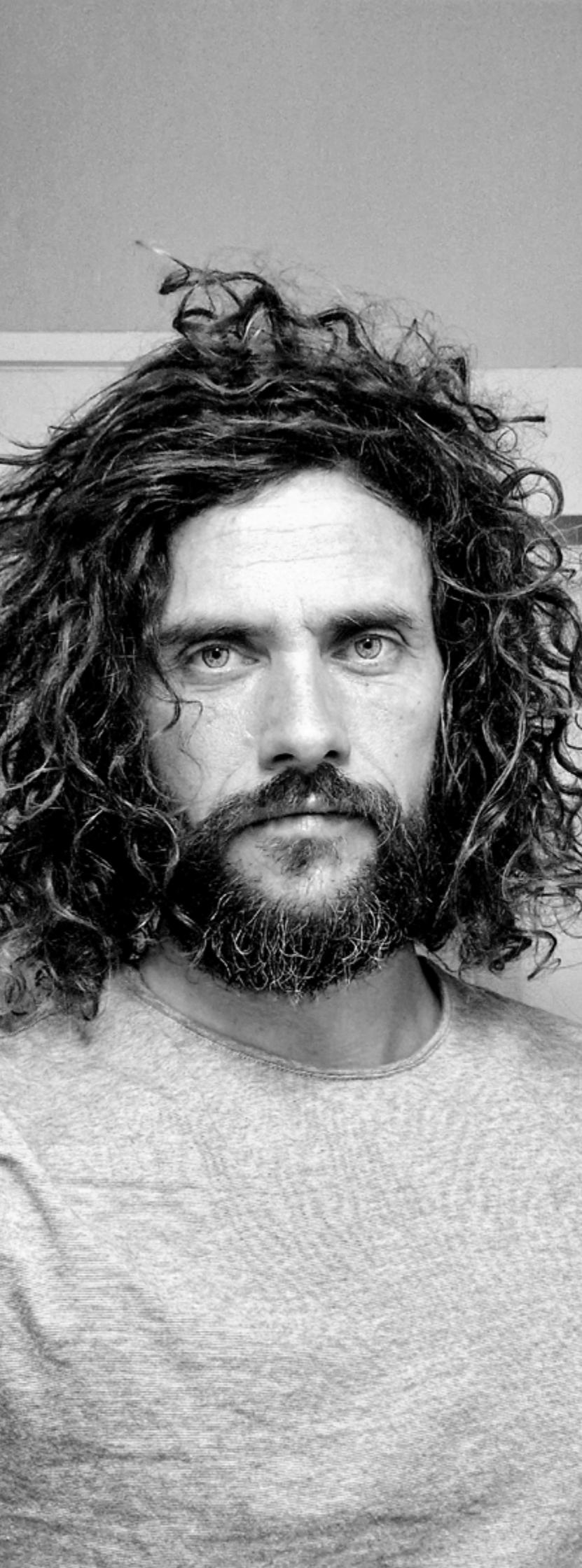
La dernière sortie officielle de Kwoon remonte à 2011 avec l'EP *The guillotine show*, depuis, le groupe a disparu un temps de la circulation et des bacs... Après la pandémie, Sandy a remis la machine en route avec une série de singles/clips («King of sea» et «Blackstar» superbement animés, «Jayne» en mode western, «Youth» qui joue sur la nostalgie, autant de titres que l'on retrouve sur cet album) et surtout une série de concerts à couper le souffle depuis le sommet d'un phare, d'une falaise ou d'une aiguille du Mont Blanc (si tu n'as pas vu ces images, fonce sur le tube !). Largement de quoi mériter le titre d'Odyssey pour cette nouvelle collection de morceaux inspirés et inspirants.

Amalgamant avec délice des influences post-indie-pop et folk, Kwoon se montre d'un côté assez majestueux avec des orchestrations cinégéniques et de l'autre reste très intimiste avec un chant qui semble susurrer ses mots à nos oreilles («Life», «Last paradise»). Dans les deux cas, la volonté d'envelopper l'auditeur et de le maintenir au chaud semble guider les notes et les sons. Alors que l'Odysée d'Ulysse est tout sauf une sinécure, l'Odyssey de Kwoon se révèle être un nid douillet duquel on admire des paysages changeant sans que l'on ne fournisse trop d'efforts. On voyage en première classe, on suit ses élans rock («Leviathan», «Jayne»), d'autres prog («Fisherman» qu'on pourrait entendre sur un album de Porcupine Tree ou de Ste-

ven Wilson), on admire la douceur de Babet (Dionysos) sur «King of sea», on sommeille quelque peu sur «Blackstar» et on s'émerveille sur une autre plage instrumentale qui aurait pu clôturer l'album («Nestadio»), même si les cordes classiques et les chœurs qui renforcent «Keep on dreaming» font aussi plutôt bien le boulot. Dans ce périple, les «Wolves» n'ont rien d'agressifs et c'est rasséréiné que l'on revient sur Terre.

À l'aise dans tous les arts et toutes les situations, Kwoon remet une belle image avec son nom dans les bacs pour le plus grand plaisir de ceux qui espèrent les voir en live, mais aussi qui veulent profiter d'une petite heure de pérégrination à peu de frais qui permet de rêver les oreilles grandes ouvertes.

■ Oli



KWOON

QUI D'AUTRE QUE SANDY POUR NOUS ÉVOQUER LE PASSÉ RÉCENT, LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE KWOON ? LES LIVES IMPROBABLES, L'ENREGISTREMENT DE L'ALBUM, LES RÊVES LES PLUS FOUS ET QUELQUES ANECDOTES SONT AU MENU DE CETTE INTERVIEW.

Ce nouvel album contient quelques titres qui sont sortis en single ces dernières années, la composition s'est étalée sur combien de temps ?

Trois ans. Il y avait aussi des titres comme «Jayne» que j'avais écrit il y a 10 ans sans jamais le sortir. Tout comme le tout premier album, je ne savais pas vraiment si j'allais en refaire un nouveau après cette longue pause, c'est venu au fur et à mesure. Aujourd'hui, la machine est désormais relancée et la suite d'Odyssey est même déjà en route.

Parmi tes derniers clips, lequel est ton préféré ?

«King of sea» évidemment. Avec le talent de mon ami Stéphane Berla qui a réalisé beaucoup des clips de Dionysos, M, Matmatah, co-réalisé La mécanique du cœur avec Mathias Malzieu et la prod' de Luc Besson. Nous avons fait un dossier pour le CNC qui a voulu nous aider à financer le clip. Stéphane a utilisé une technique hyper novatrice pour le réaliser. Nous avons déjà fait d'autres projets ensemble dans la vie et notre sensibilité pour la poésie a beaucoup aidé pour la création de ce clip.

L'album forme un tout réfléchi et homogène, tu te poses certaines limites, une sorte de cadre duquel il ne faut pas trop sortir ?

Pas vraiment. Je sors de plus en plus ce qui doit sortir de moi, tant au niveau des mélodies que des textes. L'album a traversé la période «COVID» qui m'a beaucoup affecté et déçu par la bêtise des gens et des gouvernements. En sont d'ailleurs sortis deux titres diamétralement opposés : «Last paradise» et «Life», c'est la couleur principale de Kwoon, de l'espoir de la poésie et de la joie dans un monde

aux teintes parfois obscures.

Comment se passe l'ajout des orchestrations, tu te transformes en chef d'orchestre ?

Parallèlement à Kwoon, j'écris et compose beaucoup pour d'autres projets. Je suis fan de musiques de films comme celles d'Ennio Morricone, Ry ichi Sakamoto, Hans Zimmer, Alan Silvestri, John Williams, Michel Legrand... J'aime aussi beaucoup la musique classique et m'intéresse beaucoup à cette écriture, et aime la décortiquer. Dans *Odyssey*, on retrouve beaucoup d'arrangements de cordes que j'ai écrit sur partitions et fait enregistrer par des musiciens classiques.

Même quand Babet est invitée sur un titre, elle devient presque une anonyme au service de la musique, comment s'est faite cette collaboration ?

Nous nous sommes connus grâce à Stéphane qui a joint les univers et artistes de Dionysos et Kwoon. J'ai rencontré Mathias, puis Babet, et naturellement, j'ai proposé à Babet de venir chanter pour moi. Comme pour mes musiciens

classiques, je lui ai écrit sa ligne mélodique et nous sommes allés l'enregistrer au Tropicallia Studio, chez mon pote Guillaume Jaoul, à Pigalle.

Aller jouer dans des lieux improbables, c'est une vraie odysée, le nom de l'album était déjà trouvé à ce moment-là ?

Non, les concerts solos dans les lieux insolites étaient un rêve de toujours, et aujourd'hui, geek que je suis avec mon drone et mes Go Pros, l'occasion était là pour tenter de colorer davantage les paysages qui m'inspirent chaque jour. J'aime voyager et me perdre dans les décors gigantesques, me sentir vivant et si minuscule dans cette immensité. *Odyssey* en est un bout de carnet de voyage.

Tu dois avoir pas mal d'anecdotes sur ces concerts extraordinaires, qu'est-ce qui a été le plus dingue ?

Oui, j'en ai plein. Le plus dangereux était celui sur le pic de l'aiguille du Triolet avec dépose en hélico. J'en ai pleuré en redescendant tellement ce moment était puissant. Seul au milieu



des géants, perché à presque 4.000 m devant le Mont Blanc. C'était fou. J'étais attaché à la montagne à une corde en cas de chute qui aurait été mortelle. Il faisait -20°, il fallait que je gère mon drone, mes caméras, mon pedal board et éviter les gros mouvements pour éviter de tomber dans le vide. Épique. Pour le phare de Tevenec, j'y suis allé en bateau, j'en ai profité pour dormir la nuit là-bas au milieu de l'océan et des phares du Finistère que j'aime tant. C'était fort d'une autre manière quand on sait que des gardiens de ce phare entendaient des «fantômes» auparavant jusqu'à mettre fin à leurs jours tant ils en devenaient fous... Ensuite, les volcans, la guitare dans l'espace... c'est aussi parce que je suis attiré par les choses grandioses et que j'ai une âme d'enfant. Qui n'a jamais voulu caresser les étoiles... [sourire].

Il faut des autorisations particulières pour jouer au sommet d'une aiguille ou au bord d'une falaise ?

L'autorisation de se sentir vivant ? Je me la suis donnée tout seul [rires]. Pour le reste, il faut quelques petites déclarations oui... Comme la DGAC pour le lancement de la guitare dans l'espace par exemple, pour le Mont Blanc, les pilotes d'hélico ont géré l'affaire, pour Tevenec, il fallait juste prévenir la marine nationale que j'allais envoyer mon drone. Je veille à ne mettre personne en danger sauf moi, c'est surtout ça le plus important.

Le résultat est superbe, ce contenu vidéo sera utilisé lors des concerts à venir ?

Merci ! Peut être pour mes concerts solo qu'il peut m'arriver de donner en public.

D'ailleurs, à part Paris, aucune date n'est encore annoncée, c'est en préparation ?

Oui, il y aura une tournée l'automne prochain qu'on annoncera plus tard.

On pourrait avoir un concert dans un lieu inattendu avec du public ?

Oui ! J'y ai pensé ! Ça peut être un moment privilégié pour les spectateurs. J'aimerais beaucoup que les gens vivent cela. J'ai quelques idées et pas trop de limites.

Si tout était possible, qu'est-ce qui te

plairait ?

Faire un concert sous une énorme cloche à 10.000m de profondeur sous l'Atlantique. Ou sur Mars...

Tu pourrais être associé à un projet dans lequel tu ne maîtrises pas tout ?

[rires]. C'est vrai que ma tête me fatigue parfois. En dehors des histoires d'ego que certains peuvent porter de manière forte, je pense qu'il y aurait une histoire de compatibilité avec la sensibilité des autres. C'est surtout ça qui est difficile à trouver. Nous ne sommes pas tous câblés de la même manière, avec nos histoires, nos racines, notre ADN... Je suis sauvage et adore les rencontres «coup de foudre». Aujourd'hui d'ailleurs, avec ma team actuelle, c'est l'amour fou, j'ai besoin de ça.



Ta musique est assez universelle, il y a des plans pour un développement à l'international ?

Nous venons de jouer sur un gros festival à Shanghai, la Chine s'intéresse à nous et nous propose une tournée pour 2025. À suivre. Effectivement, nous avons plus d'auditeurs dans des pays autres que la France. J'ai régulièrement des messages de fans qui viennent d'absolument partout. J'envoie aussi des vinyles dans de nombreux pays. C'est hyper touchant... c'est pour cela que nous allons plutôt tourner à l'étranger qu'en France.

Merci Sandy et merci Guillaume de la Klonosphère.

■ Oli





HØLLS

III

[Autoproduction]

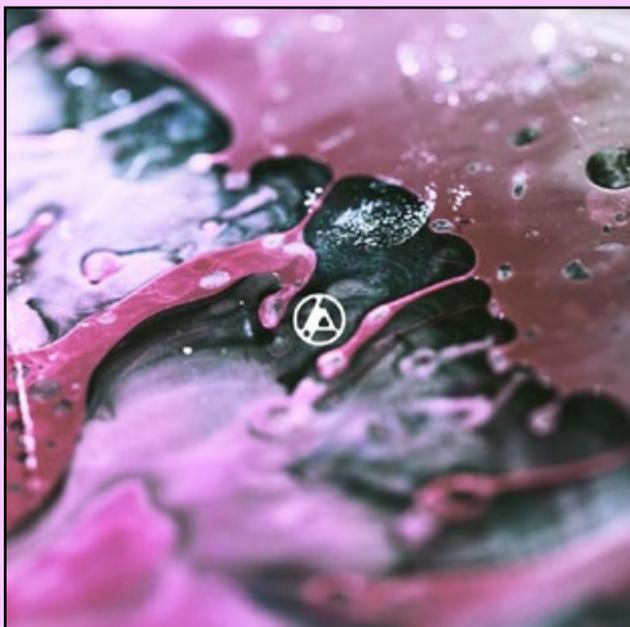
Hølls nous livre un bel album de post-metal qui commence tout en douceur. Je me retrouve en pleine lande écossaise, le visage fouetté par une brise d'automne, puis le sol se dérobe sous mes pieds. Je plonge dans le dédale des caves sombres et humides de mon âme. La musique devient lourde, le scream acéré, alterne avec des passages plus mélancoliques. C'est très joliment réussi. Hølls nous promet dès le début un voyage dans la plus pure tradition post-metal. Il y a quelques faiblesses dans les passages en voix claire au début, mais largement compensées par un scream parfaitement maîtrisé et une ambiance sombre, lourde et pleine de torpeur très réussie.

L'album s'écoule, «Fall into decay» nous donne notre dose de noirceur et de violence avant «Thorns», le petit bijou de cet album : un chant clair, posé, une belle montée dans la lourdeur avec des riffs lancinants et hypnotiques. La force de cet album réside dans le fait que les chansons se suivent dans une progression et ne sont pas des variations l'une de l'autre. On a ici un vrai panel créatif permettant à notre oreille de ne pas se lasser. Les amateurs de pogo et autres joyeusetés tribales du pit n'y trouveront pas leur bonheur, mais le post-metal de Hølls fait mouche comme une balade crépusculaire dans la campagne désolée d'une fin d'automne, alternant rayons de soleil, averses de pluie et flots de grêles. Le backing vocal de Geoffrey Martinazzo

dans «Upsetters» bonifie le chant de Sandra Chatelains en apportant une superbe touche finale au morceau.

Un album à découvrir avec de belles choses prometteuses. On retrouve des alternances réussies entre douceur et violence profonde, et cela, tout en nuances. Pour un premier album, les Bisontins de Hølls mettent la barre haut. III est sans conteste un album réussi, créatif, avec une production solide. Les amateurs du genre y trouveront sans conteste leur bonheur et perso, cela m'a donné envie de les voir en concert.

■ Nolive



LINKIN PARK

FROM ZERO

(Warner Records)

Conscient de son niveau, le Linkin Park part de zéro, soit la note obtenue par chacun de ses albums jusque là, le boys band ne peut que faire mieux et pour se détacher de son image de groupe préfabriqué, a préféré jouer la discrétion pour se recomposer. Ainsi, Emily Armstrong (Dead Sara) traîne avec le groupe depuis plusieurs années et c'est presque «naturellement» qu'elle en devient la chanteuse officielle au moment de remettre le couvert. Un choix de proximité plus intelligent que de prendre n'importe quel perdant d'American Idol qui aurait trop ressemblé à un clone de Chester. Pour le batteur, pas d'audition en mode télé crochet non plus, mais le recrutement de Colin Brittain, un pro qui a joué dans un groupe au nom évocateur (Oh No Fiasco).

Linkin Park ne va pas chercher trop loin ses titres et choisit d'attaquer avec «The emptiness machine», contrairement à ce que je pourrais écrire, ce morceau est plutôt correct, la «machine à vide» vaut bien davantage pour la fin de l'opus où à part un peu de double chant bien utilisé, on ne trouve plus rien d'intéressant, tu peux donc t'épargner «Stained», «IGYEH» ou «Good things go» si tu espères un sursaut dans le final. Titre correct, c'est donc un des meilleurs de ce From zero qui ne délivre au final qu'une bonne surprise, je la garde pour la fin... Avant ça, il faut passer par «Cut the bridge» avec un rap tout pourri (quelqu'un devrait dire à Mike Shi-

noda qu'il n'est pas Eminem), Emily arrive à la rescousse avec une belle mélodie, mais qui nous amène sur un refrain assez dégueulasse... Les parties rap sont mieux tenues sur «Heavy is the crown» et «Two faced», mais les deux plages cherchent désespérément un peu de relief, la chanteuse de Dead Sara fournit beaucoup d'efforts pour sortir l'auditeur de sa torpeur et quand elle réussit enfin («Two faced»), les guitares et le scratching l'assomment de nouveau. Domage. C'est le sentiment qui domine, si on isole le chant féminin et qu'on y met une vraie partie instrumentale, on pourrait avoir quelque chose... La preuve avec «Over each other» où les musiciens n'apportent strictement rien et rendent mièvre des lignes vocales qui arrivent pourtant à marier douceur et sensibilité rock. Quand on remarque le backing band, c'est quand il abuse de ses réglages et sature totalement les parties pesantes d'un «Overflow» qui méritait mieux en terme de production. On ne s'attendait à pas grand-chose, on n'est pas donc pas déçu si ce n'est que Linkin Park est capable de nous sortir un «Casualty» assez hardcore, c'est le seul titre qui prend des risques et ils sont payants, même si ce n'est pas diffusable en heavy rotation. C'est un des rares morceaux écrits par le groupe sans apport extérieur avec «The emptiness machine» et «Two faced», peut-être que pour exister le combo devra s'imposer et éviter de laisser d'autres (une perdante de X-Factor, un pote de Machine Gun Kelly, un producteur de renom de blockbusters de l'industrie musicale...) venir leur co-écrire des chansons...

From zero, Linkin Park monte sa note à 6 voire 7 si on bonifie les intentions, eh oui, il faut être «bienveillant» et encourager les cancras à faire mieux en leur donnant de bons résultats avant de voir la réalité de leurs efforts. Le groupe ne pouvait pas faire pire, encore fallait-il qu'il fasse mieux, c'est pas ouf mais on ne transforme pas une haridelle en étalon du jour au lendemain.

■ Oli



DIRTY THREE

LOVE CHANGES EVERYTHING

(Drag City)

Formé en 1992, Dirty Three est un groupe de rock instrumental originaire de Melbourne. Il est composé de Mick Turner (guitare), de Jim White (batterie) et de Warren Ellis (violon et basse). Ce dernier est plus connu pour être membre de Nick Cave & The Bad Seeds depuis la fin des années 90. À cette période, le groupe enchaîne les premières parties de Sonic Youth, John Cale et Pavement. Dirty Three, c'est une histoire expérimentale qui s'écrit en neuf albums studio. Le dernier est sorti avant l'été et s'appelle Love changes everything.

L'album est composé de six titres pour quarante et une minutes de son. Vous l'aurez compris, Dirty Three ne cherche pas à s'inscrire dans les standards radio. Sa prestation tient plus d'une performance qui vit et s'éteint librement. Entre eux, les titres portent à peine un numéro différent pour se distinguer. Une façon de dire que Love changes everything est un tout à prendre ou à laisser.

Son amorce se fait dans le son saturé d'une guitare électrique. Autour d'elle, la batterie semble chercher son rythme pendant un moment. Le violon de Warren Ellis est mis en lumière et invite Jim White à accélérer et à cogner plus fort. La mélodie se dégage du chaos et trouve peu à peu son chemin pour monter en intensité. Cet élan est de courte durée. Sur le second morceau, un piano pose une balade tranquille sur

des nappes sonores aériennes. 6 minutes 20 d'une ambiance idéale pour se relaxer, fermer les yeux et s'évader. Par la suite, le batteur agite un peu les choses avec des battements calmes et rapides. Mais les notes espacées du piano et les effluves hypnotiques du violon entretiennent la rêverie. Love changes everything déroule et s'enfonce dans les limbes. Mick Turner et Warren Ellis se répondent sur des thèmes de plus en plus lancinants. Sur la cinquième piste, Jim White se charge d'amener un sursaut. Comme au démarrage, le son du trio plonge dans un monde cacophonique loin des repères classiques. Ici, Dirty Three reprend son esprit sauvage et expérimental. Le trio termine avec son titre le plus long. Warren Ellis pose une boucle au violon. Le piano revient avec son jeu espacé. La batterie apporte un jeu rapide qui semble être libre de tout cadre. Tour à tour, c'est le violon, la guitare puis le piano qui se relaient au lead de la mélodie.

Treize années se écoulées sans que Dirty Three ne prenne le chemin des studios. Avec Love changes everything, le trio australien revient avec toujours autant de style. L'œuvre est aussi zen que sauvage. La musique du trio évolue toujours loin des repères. Ils insufflent un mouvement de liberté qu'une oreille attentive pourra apprécier dans le fond de son canapé.

■ Julien



UNIFORM AMERICAN STANDARD

[Sacred Bones / Modulor]

Après l'expérience *Bright new disease*, son album collaboratif avec les nippons de Boris en 2023, et quatre ans après *Shame*, les américains d'Uniform étaient de retour en août dernier avec *American standard*. Un nouvel album d'une profondeur et d'une intensité rare pour développer le narratif de l'urgence d'un mal profond, d'une douleur autant physique que psychologique. Pour cela, le chanteur (enfin, hurleur plutôt) Michael Berdan a fait appel de manière exceptionnelle à deux auteurs spécialisés notamment dans la thématique de l'horreur : B.R. Yeager, dont l'ouvrage le plus connu reste «*Negative space*», et Maggie Siebert, révélée pour sa collection d'histoires fictives nommée «*Bonding*».

Le disque de 4 plages débute par le titre éponyme de 21 minutes (!!!) qui s'étire progressivement de manière malsaine, c'est peu de le dire, inauguré par des hurlements inquiétants suivis d'une lourdeur de guitares répétitives étouffantes et qui va laisser à Michael tout le temps de déployer son récit. Le morceau se termine par une accélération du rythme, «*black*» dans l'esprit, qui sonnerait presque comme une libération. Comme si le pus d'un furoncle jaillissait tel un geyser. C'est dégueulasse, je sais, mais c'est totalement le sujet de l'album. Le mal ronge, la prise de position est radicale et «*This is not a prayer*», le titre qui suit, combine rythmes explosifs (normal, puisqu'il y a deux batteurs sur cet album, comme si un ne suffisait pas) très typés

metal indus et motifs de guitares démoniaques et incisifs. Ce morceau fait du bien à ce moment précis de l'écoute. Ceci n'est pas ironique.

On poursuit notre descente aux enfers avec «*Clemency*», dont l'introduction faite de vagues sonores mystérieuses ne nous donne pas plus d'indication sur la suite du morceau. Quand soudain surgit sans prévenir cette combinaison de brutalité pesante (au fait, la basse est tenue par Brad Truax, le bassiste live d'Interpol...) et ses nuances métalliques, toujours soutenues par les cris et gémissements de son chanteur. À ce stade, on n'est pas loin de la redite, mais l'immersion est telle qu'on ne décroche pas. On dérive enfin sur le dernier titre, «*Permanent embrace*», qui revient vers un tempo plus soutenu à l'image du deuxième morceau. Une déflagration sludge black bien sale qui est très probablement le meilleur titre de l'album. Difficile de s'en assurer tant cet ensemble de 39 minutes de pure folie est quand même pas mal monolithique, malgré ces différentes couleurs (ces nuances de noirs, on va dire) qui sont là pour illustrer les va et vient d'une souffrance bien ancrée. *American standard* est une plongée dans les abysses à expérimenter à fort volume, et spécialement dédié aux auditeurs invétérés de metal extrême et d'indus.

■ Ted



WALNUT GROVE DC

DEEPER

[Autoproduction]

Un drift d'un hot rod sur un macadam fissuré qui lève un nuage de poussière, un shot d'alcool qui brûle le gosier comme si on s'encaissait un whisky accompagné d'une poignée de gravier, une course poursuite démente sur des sentiers sinueux dans le désert des Mojaves défonçant les quelques tumbleweeds s'aventurant sur leur passage. Pourquoi, à l'écoute de ce nouvel EP des Walnut Grove DC, on se sent projeté dans un de ces films qui suintent la sueur, l'essence et les histoires de gangsters ? Peut-être parce qu'à l'amorce de ce 7 titres, c'est une grosse guitare stoner, lourde et grésillante qui t'embarque avec force, bientôt rejointe par une deuxième guitare en appui, puis la basse qui enfonce le clou avec sa pote la batterie, et le chant rocaillieux à la Lemmy qui complète l'attelage. C'est «50 foot women», le premier track de Deeper, imparable. Peut-être parce que quel que soit le tempo, les guitares seront lourdes, la basse épaisse, la voix éraillée. Ça joue des changements de vitesse qui font osciller vers des ambiances plus metal ou plus rock, d'un tempo à toute berzingue sur «Room 330» (faut les suivre !) ou plus sombre et appuyé sur «No more», le dernier titre qui dépasse les 6 minutes pour mieux faire danser les guitares. Et peut-être aussi parce que l'artwork de l'album nous fait faire un petit tour chez les Peaky Blinders (même si l'histoire des Peaky se déroule chez les Brittons et pas chez les Ricains, mais bon, on va pas chipoter, on est toujours chez les bad boys).

Walnut Grove DC, vient de la côte Ouest, mais contre toute attente, c'est la côte d'un littoral plutôt local que celui qui lorgne vers le Pacifique, puisque le quatuor (Thibaud Carter à la basse, Franck Besse à la batterie, Sylvain Bonnin à la deuxième guitare et au chant et Alexandre Ardoin à la lead) vient de La Rochelle. Oui, un bon groupe de chez nous, mais ils viendraient de San Diego que ça passerait crème. Après un premier LP un peu plus metal qui était sorti en 2018 (Roskov), et un gros paquet de concerts, Walnut Grove DC continue sa route pour notre plus grande satisfaction. Stoner, c'est ton heure.

■ Eric





AKPHEAZYA

FELL DOWN THE VEIL

(ANTHOLOGIES I, III & V)

(N-Vox Prod)

En temps normal, il n'est déjà pas évident de suivre un groupe qui se définit comme prog/avant-garde, mais là, je prends le train Akphaezya en marche pour le tome qui clôt une histoire débutée en 2008 (avec le chapitre 2) et poursuivie en 2012 (avec le chapitre 4). De cette aventure, on a donc dans Fell down the veil le début (Anthologie I), le cœur (Anthologie III) et la fin (Anthologie V) qui nous sont révélés dans des textes et des images très soignés, le concept est poussé très loin (avec des titres «annexes» qui complètent l'univers comme des articles de journaux), l'ensemble est remarquablement présenté, mais s'adresse surtout aux connaisseurs du groupe ou à ceux qui voudront creuser une intrigue riche et complexe commencée il y a plus de 15 ans !

Le quatuor d'Orléans a pris son temps pour donner naissance à cette œuvre totale (le combo a prolongé l'expérience en vidéo avec le clip de «Dissociative identity disorder» pour être visible/audible sur tous les supports et utilisé tous les moyens d'expression pour toucher son public) et on peut imaginer que les 45 minutes de musique ont été plus que réfléchies tant certaines compositions sont riches. Entre rock et metal alternatif, Akphaezya progresse en aventurier sur des terrains qui n'assurent pas tous la sécurité de l'auditeur, on peut ainsi se faire

emporter par une folie jazzy ou un break fusion slappé au détour d'une mesure qui semblait plutôt docile. Avec un thème général qui nous envoie à l'asile, on peut se dire que la petite bande souffre d'un trouble dissociatif de l'identité qui l'empêche de suivre une seule et même voie («Nauseating blend»). En fonction des goûts de chacun, les morceaux trouveront donc plus ou moins leur public, en ce qui me concerne, j'ai été particulièrement accroché par «A mother last will» avec ses mélodies renforcées par le piano et la voix de Nehl Aëlin, par «Case 24-135» avec un son plus lourd, du double chant et un sacré groove, ou par «The other face» avec une jolie allure post-rock pour la lecture du dernier mot de l'auteur.

Il faut aimer prendre des risques pour se plonger dans Fell down the veil, d'abord le risque de ne pas tout comprendre immédiatement de ce qui se trame dans ce récit protéiforme, ensuite, celui de se confronter à une musique qui pourrait nous bousculer car elle ne suit aucun code, enfin le risque de devenir accro et de vouloir finalement tout comprendre et donc de poursuivre l'aventure en retournant à ses origines.

■ Oli



ONSLOW

LA RÉPARTITION DES AUDITEURS DE ONSLOW SUR SPOTIFY EST CLAIRE : OSLO, CHICAGO, TRONDHEIM, LOS ANGELES, BROOKLYN. CETTE FOIS-CI, CAROUSEL FEELING VOUS EMMÈNE À LA DÉCOUVERTE DE CE GROUPE DE TRONDHEIM QUI MÊLE POWER POP DANS UN ESPRIT POP PUNK. MENÉ FRAICHEMENT AU CHANT PAR UNE NOUVELLE RECRUE QUI FAIT SON BONHOMME DE CHEMIN EN NORVÈGE ET AUX ÉTATS UNIS, NOUS AVONS ENVOYÉ NOS QUESTIONS À MATHIAS LE GUITARISTE DU GROUPE. ALORS SANS PLUS ATTENDRE POUR LES LECTEURS DU W-FENEC, À VOUS MATHIAS EN DIRECT DE TRONDHEIM.

Depuis combien de temps Onslow existe-t-il ? Quelle est la formation actuelle du groupe ? Pouvez-vous nous parler un peu plus de votre nouvelle chanteuse ?

Johanne [chant], Morten [batterie], Lasse [basse] et Pål [guitare] ont formé le groupe en 2018. Pål a été remplacé par Mathias en 2019. Pendant la création de notre deuxième album, Johanne a dû quitter le projet pour se concentrer sur son doctorat. Nous avons contacté Lille Venn, alias Helene, pour lui demander si elle voulait chanter avec nous, et par chance, elle a accepté !

Votre album est sorti sur le label américain Tiny Engines, comment cette collaboration est-elle arrivée ?

Après la sortie de notre premier album, Tiny Engines nous ont contactés pour savoir si nous avions prévu de faire plus de musique, ce qui était le cas. Ils ont produit certains de nos groupes et chansons préférés donc nous étions super enthousiastes à l'idée de travailler avec eux, et nous sommes toujours très fiers que cela ait pu se faire !

Comment le nouvel album a-t-il été accueilli par le public et la presse (notamment web) ? Et en Norvège ?

Je dirais plutôt bien ! Les singles «Taxi» et «Brakes» sont beaucoup passés à la radio, nous avons eu de bonnes critiques, et l'album s'est retrouvé dans des tops de fin d'année. Très cool, en plus nos mères ont adoré l'album [rires].

Comment s'est déroulé l'enregistrement de votre dernier album, Full speed anywhere else ? Qui l'a enregistré ?

Nous l'avons enregistré avec notre bon ami Marius Ergo dans son studio à Oslo, comme pour notre premier album. Marius est plus ou moins le cinquième membre du groupe. Sans lui, je ne sais pas où nous en serions ou quel son nous aurions. Ça été une super ambiance en tout cas, je pense qu'on doit écrire un troisième album juste pour pouvoir traîner à nouveau en studio !

Votre nom fait-il référence au Beethoven français, Georges Onslow (1784-1853) ? Sinon, d'où vient le nom de votre groupe ?

Nous nous sommes nommés d'après un personnage appelé «Onslow» dans la sitcom britannique des années 80 Keeping up appearances. Il s'est avéré qu'un autre groupe avait déjà ce nom, alors nous avons ajouté un «O» supplémentaire quelques jours avant de sortir notre premier single «Overthinking». Onslow, c'est un nom bizarre, mais la plupart des noms de groupes le sont, donc ça ne nous dérange pas.

On retrouve Truls Heggero, le chanteur de Lukestar en invité sur le morceau «You from before». D'où vient cette collaboration ? Qui sont les autres invités de l'album ?

Nous connaissons les gars de Lukestar depuis longtemps, et notre producteur jouait dans ce groupe. Nous voulions un duo sur cet album, et «You from before» était le morceau parfait ! Nous avons demandé à Truls, et il a accepté ! D'autres contributions viennent d'Ivar Bowitz du charmant groupe Cold Mailman, Gjermund et Elling du précédent groupe de Morten : Youth Pictures Of Florence Henderson, et Eirik de nos amis de Flight Mode. Merci à eux !

Comment écrivez-vous vos chansons ? De quoi parlent-elles généralement ? Pouvez-vous parler des singles «Taxi», «Body parts» et «Brakes» ?

Nos chansons commencent généralement par un riff et une idée pour une structure de chanson, puis nous l'arrangeons ensemble dans notre local de répétition. Les paroles sont écrites séparément.

Full speed anywhere else est à bien des égards un album de rupture, regardant tout ce processus à travers différents angles et optiques. «Taxi» est écrit du point de vue d'un ami, «Body parts» est une chanson sur la guérison, et «Brakes» s'attarde davantage sur des thèmes autour de la perte.

Les pochettes de vos deux albums sont très similaires tout en étant différentes. Pouvez-vous en parler ? Qui est le photographe de Full speed anywhere else ?

Oui, alors la fille sur la pochette de notre premier album (S/T) est Johanne, la chanteuse qui chante dessus. Le garçon sur Full speed anywhere else est en fait Bjørn Andreas, qui a réalisé l'artwork. Nous lui avons donné le

titre de l'album (qui provient des paroles de «Taxi»), et il avait cette photo sous la main, qui était juste parfaite. La photographe est la mère de Bjørn Andreas. Elle a eu un vinyle pour Noël !

L'artiste May (Margrethe Frich) a récemment déclaré dans une interview sur le site NRK. P3 qu'elle se sentait plus à l'aise en chantant en anglais qu'en norvégien. Que pensez-vous de la scène indépendante norvégienne actuelle, qu'elle soit chantée en norvégien ou en anglais ? Quels groupes recommanderiez-vous ?

Il y a énormément de bons groupes norvégiens qui existent depuis des années et que vous devriez découvrir : Flight Mode, Probleman, Spielbergs, Misty Coast, Beezewax, Valleypolicella, Problems, Rektor, etc.

Trondheim est-elle une ville accueillante ? Y a-t-il une scène indie ?

Trondheim est un peu ennuyeuse, mais super accueillante ! Je pense qu'il y a une petite scène indie en ce moment, avec des groupes cools comme Earth Moon Transit, The High Water Marks, Probleman, Fuckleberry Hinn et Lache. Allez les écouter !

Avez-vous des projets de concerts ou autres pour 2025 ?

Je ne pense pas. Helene se concentre sur son groupe Lille Venn, et le reste d'entre nous est occupé avec des enfants et le travail. Mais, avec un peu de chance, nous commencerons à réfléchir à un troisième album un jour !

Avez-vous un message pour nos lecteurs ?

Soutenez la musique indépendante, achetez des disques, commencer à former des groupes, et soyez bons les uns envers les autres !

Merci à Mathias Nylenna et Onsloow d'avoir répondu à cette interview.

■ Deux Fré



ONSLOOW

FULL SPEED ANYWHERE ELSE

(Tiny Engines)

Lille Venn est née en Norvège, a vécu à Singapour, déménagé en Australie et vers neuf ans, son frère lui offre des billets pour Avril Lavigne. Là, touchée par une révélation quasi divine, elle sait qu'elle veut devenir une pop star. Elle vivra ensuite à Londres et étudiera à New York. Ce sont ces nombreux déménagements aux quatre coins du monde qui vont la construire, elle et l'artiste qu'elle deviendra.

Revenue fraîchement en Norvège, son pays natal, Lille Venn découvre toute une scène qui lui correspond par essence. La radio nationale NRK P3 la cite comme la nouvelle actrice de la scène emo norvégienne, mais loin de se contenter d'adopter le genre (emo), elle l'a assimilé, en a compris les subtilités, les excès, les préjugés et l'image parfois caricaturale qui lui colle à la peau depuis plus de deux décennies. Pourtant, si vous penchez une oreille sur les chansons de Lille Venn (nom de son projet solo), vous aurez plutôt affaire à une pop punk sucrée aux histoires adolescentes avec une bonne grosse dose de fun dans la lignée Blink-182.

Afin d'éviter toute assimilation erronée, j'ai re-visionné des vidéos d'Avril Lavigne à différentes périodes de sa carrière et je n'ai pas pu faire de rapprochement musical entre ces deux artistes, au cas où vous vouliez par paresse en

faire le raccourci. Vous vous demandez sûrement pourquoi je vous fais la bio de Lille Venn alors que nous sommes là pour chroniquer l'album d'Onsloow ? Tout simplement parce que lorsque j'ai découvert que c'était elle qui officiait au chant de leur dernier album, ça a complètement changé mon angle d'écoute. Une fois encore, pour éviter toute assimilation et pour cette chronique, je n'utiliserais plus Lille Venn mais Helene.

Exit donc l'imagerie mini kilt, cheveux teints et l'ambiance copines sur un terrain de skate. On va plutôt agiter le drapeau à damiers pour parler de Full speed anywhere else, qui appuie plusieurs de ses titres en utilisant un jargon mécanique, à commencer par «Riding on the lies» qui démarre l'album. Le second titre, «Taxi», ne vous emmènera pas à toute allure comme dans le film de Luc Besson, mais vous baladera à vitesse moyenne. Vous aurez le temps de profiter du paysage en vous arrêtant sur le solo de guitare aussi beau qu'une station-service américaine des années 70. Sur «Brakes», le morceau prend un coup d'accélérateur à l'accent pop punk, ça freine sur la fin du morceau, non pas pour faire crisser les pneus, mais plutôt pour s'arrêter sur le constat d'une relation terminée «à deux pâtés de maison d'ici, il y a une ville dans la poussière, autrefois je t'y enlaçais, maintenant je ne vois plus où c'était». «Body parts», 3eme single tiré de l'album qui possède un refrain mémorable instantanément, traite de la guérison après un accident de santé.

Après l'écoute des quatre premiers morceaux, vous aurez sûrement collectionné assez de points pour obtenir un cadeau. Pas d'illustré ni de queue de tigre en peluche ici, Onsloow vous offre «You from before» avec en featuring Truls Hegerro de Lukestar (étais-tu à leur concert du 21 novembre 2008 à la Flèche d'Or ?). Sa voix toujours aussi singulière oscille entre lumière mat et cristal, et une fois encore le songwriting de Mathias (guitare) fait mouche de sensibilité : «Efface tout, je te le dis en tant qu'ami, c'est le genre de film où tout le monde meurt à la fin». Même si la chanson «Nothing is like the nothing we share» aurait tendance à sonner comme une pop punk légère, elle traite d'une relation destructrice, où les excès d'alcool, de violence minent deux personnages au fort caractère : «Réinventer Axl Rose, tous les in-

convénients sans les avantages, c'est une histoire sans fin». «Muscles memory» contient une belle envolée de décibels et Helene nous dévoile sa voix plus douce, on fondrait presque comme une tablette de chocolat oubliée sur une plage arrière en été. «Now I get it» clôture cet album tout en douceur, et quelques notes de guitare jouées en slide me font penser à de l'americana. Décidément, on est toujours dans l'univers de la route, la 66 peut être...

À la sortie du péage, on peut dire que Full speed anywhere else évoque un road trip dans une voiture à moteur thermique, où l'asphalte défile sous nos roues en ravivant des souvenirs enfouis à travers différentes périodes de nos vies. Des mélodies accrocheuses, riffs de guitares percutants, la voix chaude et aérienne d'Helene s'accorde parfaitement avec l'univers d'Onsloow, et c'est probablement ce qui fait la réussite de cet opus : ce pont entre la génération des musiciens d'Onsloow et celle représentée par Helene alias Lille Venn.

■ Deux Fré



MASS HYSTERIA

ZENITH, PARIS

SI ON M'AVAIT DIT, CE DIMANCHE 15 JUIN 1997, EN REGARDANT MASS HYSTERIA SUR LA SCÈNE TAM-TAM DU FESTIVAL ROCK À PARIS, QUE 28 ANS PLUS TARD, JE SERAIS LÀ, AU ZÉNITH, POUR LEURS 30 ANS, J'AURAIS RI. NON PAS QUE JE DOUTAIS D'EUX, MAIS PARCE QU'À L'ÉPOQUE, ON ÉTAIT JEUNES, INSOUCIANTS, ET QUE LE TEMPS PARAISSAIT ÉLASTIQUE. POURTANT, NOUS Y VOILÀ. MASS HYSTERIA, CETTE HYDRE DE METAL INDUS, RÉUNIT CE SOIR TOUTE SON HISTOIRE, TOUTE SA RAGE, TOUTE SON ÉMOTION.



Ce concert, je n'aurais jamais dû y assister. Un concours de circonstances, une opportunité de dernière minute, et me voilà en route pour le Zénith, sans matériel photo pro, juste en spectateur, une première depuis des années. Une soirée à l'ancienne, à profiter du show sans autre préoccupation que l'intensité du moment. La tension monte alors que les lumières s'éteignent. Quelques semaines auparavant, l'annonce de *While She Sleeps* en première partie de *Mass Hysteria* avait suscité un engouement certain. Le groupe, véritable pilier du metalcore britannique, est attendu de pied ferme par un public qui oscille entre curiosité et excitation.

Le premier riff de «*Rainbows*» fend l'obscurité, et la déflagration est instantanée. Lawrence Taylor entre en scène comme un prédateur en chasse, sa voix perçante déchirant l'air tandis que la fosse s'enflamme. La réaction est immédiate : les premiers rangs s'entrechoquent, les pogos explosent. *While She Sleeps* n'est pas venu faire de la figuration. Avec «*Leave me alone*», la pression monte encore. Sean Long et Mat Welsh, armés de leurs guitares incisives, imposent une dynamique redoutable, pendant qu'Adam Savage martèle ses fûts avec une précision chirurgicale. L'énergie brute qui se dégage du groupe est palpable, chaque note semble décupler l'intensité ambiante. Puis, c'est l'explosion totale avec «*Anti-social*». Le





WHILE SHE SLEEPS

public, qui était encore timide par endroits, se laisse complètement emporter. Les refrains sont repris en chœur, chaque mot craché avec rage et ferveur. La connexion est immédiate, la salle vibre sous l'impact. Le groupe enchaîne sans relâche : «You are all you need» déploie une intensité émotionnelle saisissante, tandis que «The guilty party» et «You are we» imposent une atmosphère épique. La synchronisation entre le groupe et le public est parfaite, une véritable communion portée par des textes puissants et des riffs tranchants.

La seconde partie du set ne fait aucun compromis. «Self hell» et «Systematic» viennent asséner de nouveaux coups de boutoir, portés par une rythmique effrénée et une scène baignant dans un jeu de lumières frénétique.

«Four walls», plus introspectif, permet une respiration, mais c'est de courte durée : «Hurricane» déclenche un nouveau chaos dans la fosse. L'apothéose arrive avec «Enlightenment(?)», où le groupe impose une ambiance quasi mystique. Les projecteurs balayent la salle dans une explosion de couleurs psychédéliques, plongeant le public dans une transe collective. «Silence speaks» enfonce le clou, son message puissant résonnant comme un cri d'alerte dans la salle. Enfin, le set se conclut avec «To the flowers» et «Sleeps society», laissant le public à bout de souffle mais conquis. While She Sleeps n'a pas juste assuré une première partie : ils ont livré un véritable assaut, une démonstration de force qui a laissé une marque indélébile. Une belle découverte.





WHILE SHE SLEEPS



MASS HYSTERIA

L'heure est venue de respirer quelques instants, d'aller saluer quelques visages familiers et de s'hydrater avant le choc suivant : Mass Hysteria s'apprête à faire trembler les murs du Zénith. La soirée ne fait que commencer.

Avant toute chose, un immense merci à L'Armée des Ombres, aux frères et sœurs de la fosse, notamment à Nico Lunettes Bleues et Albin, son fils, et Céline, toujours là pour porter la flamme. Merci à Mouss, sans qui je n'aurais pas eu d'invitation. Ce soir, pas de pass photo donc. Et tant mieux. Parce qu'être au cœur du public, avec les purs et durs, sentir chaque coup de double grosse caisse résonner dans nos entrailles, c'est une expérience que rien ne remplace.

Le Zénith est en fusion quand retentit l'intro de «Positif à bloc». Dès les premières secondes, Mass Hysteria réaffirme son message : rien ne nous arrêtera. La fosse est déjà en transe quand surgit Niko de Tagada Jones sur «World on fire». Son chant hargneux renforce encore ce brûlot déjà surpuissant. Chaque album trouve sa place dans cette fresque sonore. «Chiens de la casse», extrait de Matière noire, résonne avec une brutalité jouissive. «Notre complot» suit, hurlé par une salle entière, avant qu'une série de classiques ne vienne nous ramener à l'époque des pogos frénétiques de la fin des années 90. Sur «P4», Mouss descend dans la fosse et provoque un circle pit tout autour de lui. Force au caméraman qui le suit. Puis vient un moment suspendu. Olivier Coursier, ex-membre du groupe parti fonder Aaron, rejoint la scène pour «Intérieur à revoir». Un morceau pas rejoué depuis 20 ans. Un piano, une lumière tamisée, et toute la salle retient son souffle. On a grandi, eux aussi, et voir cette réunion éphémère, c'est un témoignage du temps qui passe et du chemin parcouru. Mais Mass Hysteria n'est jamais dans la nostalgie stérile. Le concert repart de plus belle avec «Contraddiction», «Prendre mes esprits» et «L'antre ciel ether», pour un enchaînement qui broie nos cervicales.

L'émotion est palpable tout au long de la soirée. Jamie a versé des larmes, incapable de finir certaines phrases. Mouss, la gorge nouée, s'arrête un instant avant de lancer «Tout est poison». Il n'est pas seul à être submergé. La salle entonne spontanément «Joyeux anniversaire» en chœur, un moment suspendu, hors du temps. Puis vient l'instant chaos :

«Roots bloody roots». Vithia de Rise Of The Northstar et Lawrence «Loz» Taylor de While She Sleeps viennent en renfort. Certes, Loz s'est un peu emmêlé les pinceaux sur un couplet, mais honnêtement, qui s'en soucie quand le morceau est dévastateur ? La puissance de Vithia rattrape tout, et la fosse explose. L'apothéose est atteinte avec «Furia». Comme le veut la tradition, des enfants montent sur scène, portés par le public. Certains sont plus jeunes encore que l'âge que j'avais en 1997. La boucle est bouclée et la relève est là.

Le final, avec «Le grand réveil», résume tout : un mur de son, une fosse en fusion, une famille unie par la musique.

L'after-show était à la hauteur de la soirée : bières levées, souvenirs partagés, rires entre anciens et nouveaux. Trente ans de Mass Hysteria, c'est aussi trente ans de scène, d'amitiés forgées, de vies transformées par cette musique.

Ce concert était un événement historique. Un de ces moments où l'on se dit qu'on a eu la chance d'être là, à la bonne place, au bon moment. 2025 commence à peine, et déjà, il faudra se lever de bonne heure pour surpasser cette soirée. Merci Mass Hysteria. Pour tout. Pour hier, aujourd'hui et demain. On se revoit en fosse.

Merci à Nico, Céline et Mouss !

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier









LIVE IN PARIS

@JC FORESTIER

MONDIAL DU TATOUAGE

@Grande Halle de la Villette / Paris [01/02/2025]

Au cœur de la Grande Halle de la Villette, le Mondial du Tatouage a offert une soirée mémorable, où l'art du tatouage et la musique extrême se sont entrelacés pour créer une atmosphère unique. Le bourdonnement des machines à tatouer se mêlait aux conversations animées des visiteurs, venus admirer le talent des artistes du monde entier. Les stands débordaient de créativité, chaque tatoueur apportant sa touche personnelle à cet événement exceptionnel.

C'est toujours un plaisir de se retrouver dans la halle de la Villette pour le Mondial du Tatouage. Tin-tin a laissé de côté le planétarium de l'année dernière et a enfin récupéré les droits du «Mondial du tatouage». Le temps de se balader dans les allées, regarder les personnes se faire tatouer mais aussi les différentes expositions qui agrémentent les allées. Le concours «Best of Day» a récompensé les meilleurs tatouages réalisés durant la journée, mettant en lumière des styles variés allant du réalisme au blackwork minutieux. Parmi les lauréats, Claudia Bindi (Italie - Pistoia), Angel Tattoo LC (France - Clermont-Ferrand) et Nat Jimenez (Écosse - Édimbourg) se sont distingués avec des créations exceptionnelles. Le jury, composé de figures emblématiques du monde du tatouage comme Mark Mahoney, Kari Barba, Junko Shimada, Filip Leu et Luke Atkinson, a eu la lourde tâche de départager ces talents. Leur expertise a permis de mettre en avant des œuvres d'art corporel qui ont marqué les esprits par leur originalité et leur précision.









Le samedi soir, la programmation musicale a pris le relais, attirant une foule avide de sensations fortes. Le groupe finlandais **Rotten Sound** a ouvert les hostilités avec une énergie débordante, leur grindcore explosif ne laissant aucun répit au public. Keijo Niinimaa, le chanteur, a harangué la foule avec des vocaux abrasifs, soutenu par une section rythmique infernale. Les morceaux s'enchaînaient à une vitesse folle, créant une ambiance électrique dans la fosse. Leur setlist comprenait des titres emblématiques comme «Self», «Power», et «Equality», chacun déclenchant une vague de pogos et de mouvements de foule.







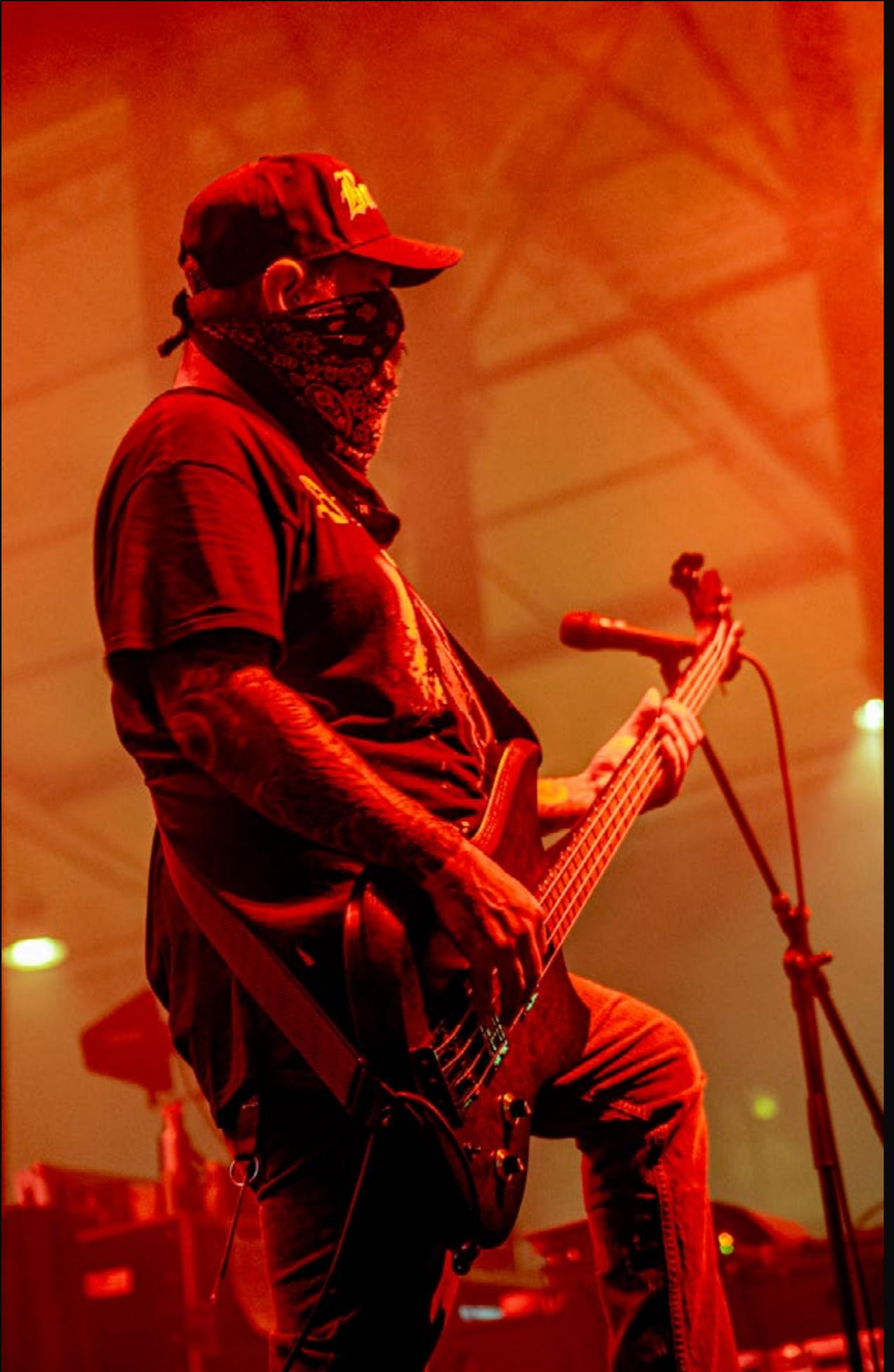


ROTTEN SOUND

Puis, **Brujeria** a pris possession de la scène, rendant hommage à leurs chanteurs disparus avec un set puissant et engagé. Le public, conquis, scandait les refrains en espagnol, tandis que le groupe délivrait un groove metal envoûtant. La présence scénique d'El Sangrón et les riffs tranchants d'El Criminal ont marqué les esprits, préparant le terrain pour le headliner de la soirée. Leur performance incluait des morceaux comme «Brujerizmo», «El desmadre», et «Matando güeros», chacun portant un message fort et engageant.





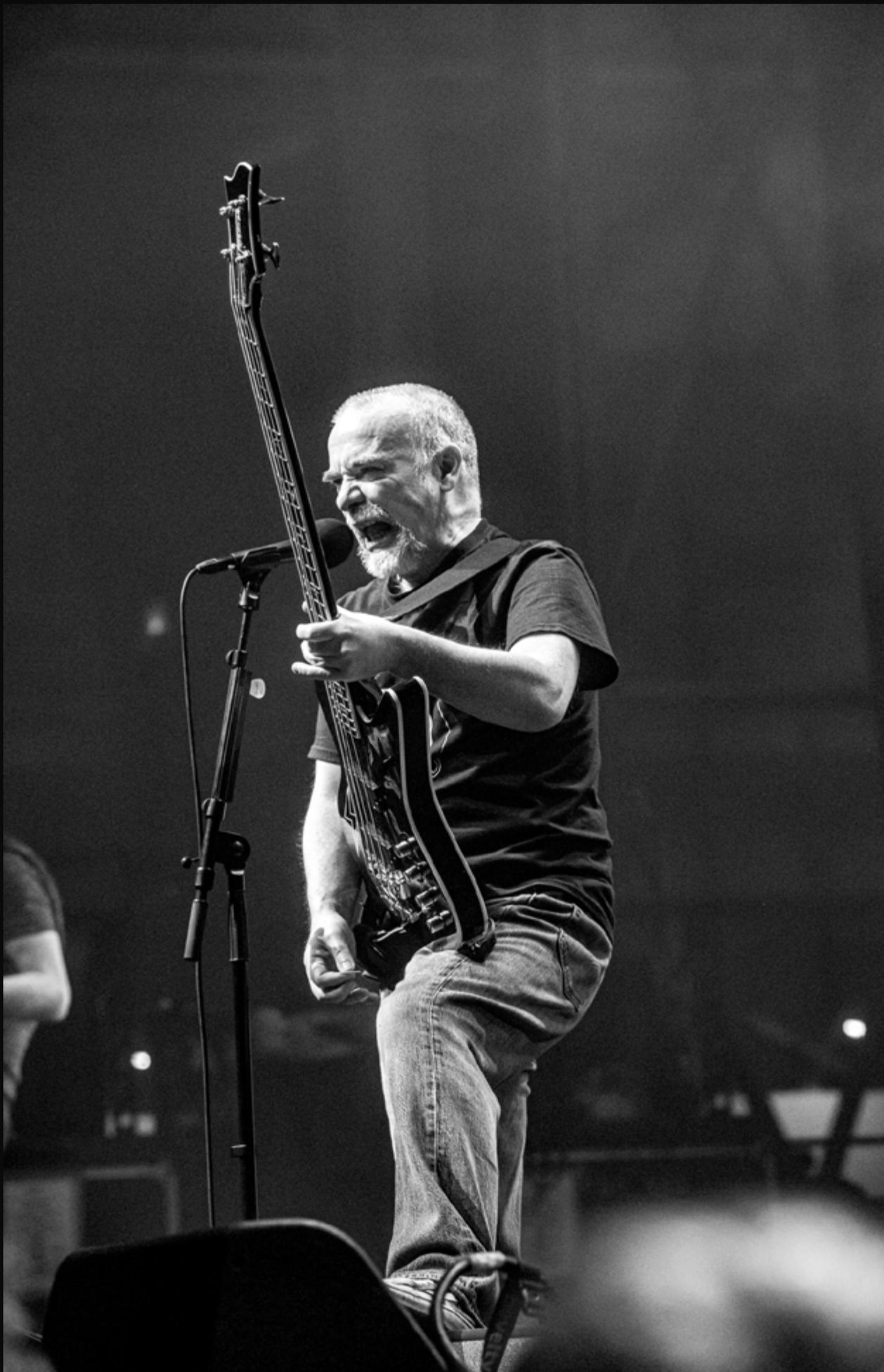




Enfin, les légendes britanniques **Carcass** ont clôturé cette soirée avec une performance chirurgicale. Jeff Walker et Bill Steer ont enchaîné les solos acérés, rappelant leur influence majeure sur le death metal mélodique. La fosse s'est transformée en un tourbillon d'émotions brutales, chaque morceau déclenchant une réaction en chaîne de pogos et de slams. Leur setlist comprenait des classiques comme «1985», «Buried dreams», et «Heartwork», chacun témoignant de leur longue carrière et de leur impact sur le genre.

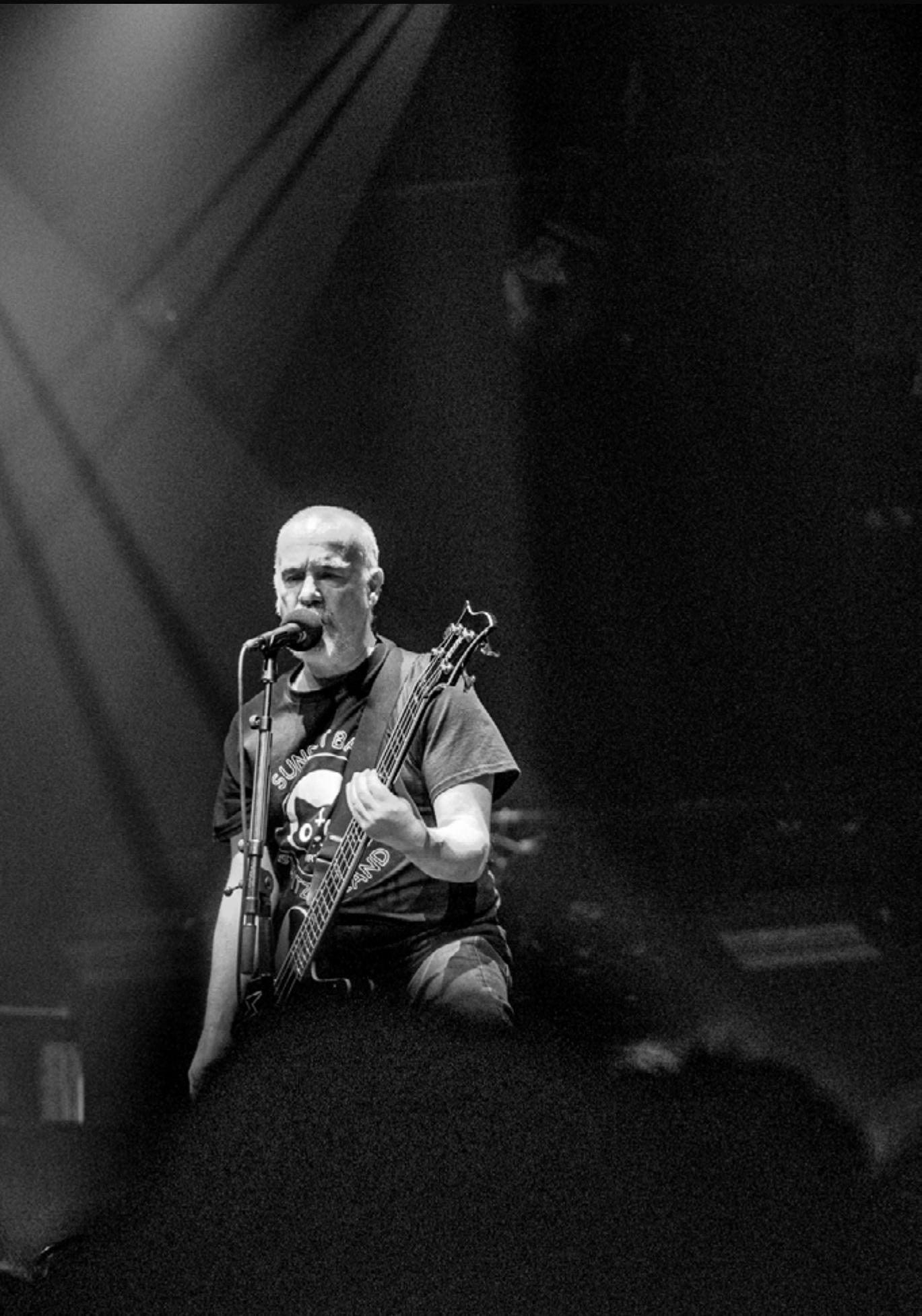
Cette soirée restera gravée dans les mémoires comme une expérience unique, où l'art et la musique se sont unis pour offrir un spectacle inoubliable. Un grand merci à Tin-Tin pour l'organisation impeccable de cet événement, et rendez-vous l'année prochaine pour de nouvelles aventures tatouées et musicales ! Merci à Simon, Tin-Tin et Esther.





CARCASS







JARDIN DU MICHEL

J'AI UN SOUVENIR TRÈS PRÉCIS DE CE VENDREDI 31 MAI 2024. EN TRAVERSANT LE PONT RELIANT DOMMARTIN-LÈS-TOUL À TOUL POUR REJOINDRE MON (PRESQUE) TOUT NOUVEAU BOULOT, ET EN JETANT UN COUP D'ŒIL SUR LA DROITE, JE VOIS ENCORE CES TERRAINS INONDÉS DE FLOTTE SUITE À DES SEMAINES QUASI-ININTERROMPUES DE PLUIE



LES SHERIFF

TOMBÉES DANS LE SECTEUR. À L'ENDROIT MÊME OÙ L'ÉDITION 2024 DU FESTIVAL LE JARDIN DU MICHEL DEVAIT SE TENIR. QUELQUES HEURES PLUS TARD, L'ÉQUIPE ANNONCERA, LA MORT DANS L'ÂME, L'ANNULATION DU FESTIVAL. UN SACRÉ GÂCHIS, ET UNE DÉCONVENUE XXL POUR UN FESTIVAL QUI N'ÉTAIT DÉJÀ PAS EN GRANDE FORME FINANCIÈRE. POUR MOI (ET POUR QUELQUES PERSONNES DU CRU AVEC QUI J'AI PU ÉCHANGER À CE SUJET), C'EST LA GOUTTE D'EAU QUI FERA DÉBORDER LE VASE. L'IMAGE N'EST PAS JOYEUSE, CERTES, MAIS AVEC CE PÉTARD MOUILLÉ, ÇA SENTAIT LE ROUSSI POUR UN FESTIVAL EXISTANT DEPUIS 2004.

Comment arrive-t-on à se relever d'une annulation comme celle-ci ? Comment vit-on encore aujourd'hui avec ce souvenir ? Comment l'équipe a-t-elle fait pour que l'aventure continue ? Marion Portevin, chargée de communication du festival, nous apporte quelques réponses.

«On a eu les politiques d'assurances qui ont pu rembourser l'intégralité des billets. Le festival vit aussi grâce aux partenariats, au mécénat et aussi aux subventions. Nous avons eu la chance que l'annulation soit bien accueillie sur le plan humain avec beaucoup de retours de soutien, des gens qui ont compris la réalité en constatant que cela n'était pas de notre ressort. On tient grâce au public qui nous suit depuis plusieurs années.»

Étrangement, je n'y suis allé qu'une fois, sur le site historique (c'est-à-dire les terrains du fameux Michel à Bulligny), et ce pour y accompagner les Flying Donuts en 2012. Et l'annonce d'une édition dite «d'hiver» avec une affiche résolution punk rock en ce début février a attiré mon attention. Et en tant que travailleur toulouais, il m'était difficile de faire l'impasse sur cette belle soirée (sur le papier, mais aussi en vrai !). Et pourquoi une telle affiche d'ailleurs pour un festival qui brasse beaucoup de styles ?

«Car on sait que nous avons un public qui demande beaucoup de punk rock et que le festival Le Jardin du Michel est un festival qui se veut très éclectique. Cette soirée, c'est aussi pour rendre hommage à ce public qu'on a envie de choyer. On sait aussi qu'on est sur une période fin mai/début juin où les étudiants ont moins investi les lieux, ils commencent à être en vacances et l'idée est aussi de se faire connaître à l'année par un public plus jeune (et qui n'est pas forcément celui que l'on vise), mais de dire qu'on fait des choses «à l'année». Et cette année, du fait de l'annulation de l'édition 2024, on avait vraiment envie d'organiser quelque chose en plus et de retrouver notre public.»

Ce sera donc punk rock ce soir, mais il faut s'attendre à brasser large durant l'édition d'été qui se déroulera non pas sur trois, mais bien quatre jours !

«C'est pour pallier la frustration de l'annula-

tion de l'an dernier, mais aussi par ce que cette année, c'est les vingt ans. Ça tombe le jeudi de l'Assomption qui est férié. La volonté est de marquer le coup et de faire une édition hors du commun. La programmation est éclectique, et s'ajoutent aux têtes d'affiche des artistes comme Riles, Odezenne, Carbone, Superbus, Perceval, Ultra Vomit, Tagada Jones et Vulgaires Machins pour ne citer qu'eux.»

Il est environ 18 heures quand je rejoins la belle salle de L'Arsenal, au centre de Toul. Une salle dans laquelle j'ai eu l'occasion d'assister à une soirée déjà organisée par l'équipe du JDM avec notamment Les Sheriff, Les Ramoneurs de Menhirs et Les Sales Majestés. Ce soir, les concerts auront lieu dans la salle principale, mais également dans une salle annexe (qu'on rejoint par une sorte de patio extérieur) pour permettre au public d'écouter les deux concerts des Raymond Court Toujours et les DJ set punk rock de Pinky Bloody Mary pendant les différents changements de plateau de la salle principale. Seul hic : il fait froid, très froid même, et j'imagine facilement que les musiciens (et les gens qui tenaient les stands de merch et le bar) ont dû en baver avec ses températures polaires dans un lieu ouvert à grand vent.

Le public est déjà assez nombreux quand Fournaise monte sur scène tandis que l'équipe organisatrice est aux petits soins avec le public. Fournaise, c'est un duo composé d'Hélène à la basse et au chant, et Benjamin à la batterie. J'ai plaisir à retrouver ce groupe sur scène, dans des conditions scéniques confortables et avec un son aux petits oignons, après une découverte à Nancy dans un bar (avec Pink Flamingos et Last Mile en 2022) et sur une péniche (avec mes chouchous //LESS). Petit historique avec Hélène :

«Avec Ben, on a plusieurs groupes en commun, dont un projet bien actif, commencé en 2018 et qui s'appelle I -ii- I (en phonétique : iitwoeyes). Le duo Fournaise existe quant à lui depuis fin 2021 et le premier concert a eu lieu en février 2022, quasiment 3 ans jour pour jour.»

Le groupe, qui bénéficie de lumières simples et efficaces, est accueilli par un public aussi curieux que connaisseur. Hélène en impose en captivant son auditoire, tant par un son solide



FOURNAISE



FOURNAISE



FOURNAISE

que des textes percutants et chantés en français...et en créole. Quant au style, le groupe ne renie pas d'être catalogué comme un duo noise, même si cela peut sembler réducteur comme le dit si bien Benjamin.

«Je dirais plutôt qu'on joue du riot grunge pour le côté riot grrrls et grunge, parce que finalement, ce n'est pas de la noise comme je peux personnellement la définir, même s'il y a de ça aussi. Les étiquettes sont chiantes à trouver, donc finalement, on fait du rock»

Voilà, du rock. Et au sujet du mélange des langues, donc.

Hélène : «J'ai grandi sur l'île de la Réunion. Quand on a créé le groupe, le nom est venu assez rapidement, et on s'est dit que quitte à s'appeler Fournaise, il y avait un truc à faire en créole qui est une langue percussive. Ça me tenait à cœur de mettre en lumière ma culture, celle dans laquelle j'ai grandi.»

Benjamin : «On savait qu'on voulait faire des textes en français, venant à la base de groupes anglophones. Les gens pensent que c'est plus facile d'écrire en anglais, alors que c'est faux. Et les gens pensent aussi que c'est difficile d'écrire en français alors que ça aussi, c'est faux ! Ça marche, et c'est intéressant d'incorporer du créole. C'est finalement venu presque naturellement. Il y a pas mal de groupes de différents styles à la Réunion, et ça permet de tisser un lien avec ces univers dans laquelle Hélène a grandi.»

Fournaise, en plus de présenter une musique puissante et presque oppressante, impose son univers froid et pesant. Une caractéristique complètement assumée par Hélène.

«Il y a effectivement cette idée d'incarner un personnage sur scène, et avec Fournaise, ce côté froid et rentre dedans, ça va avec. Vus les textes rentre dedans, je ne suis pas là pour rigoler. Il y a des trucs à dire, et des trucs à faire, alors on le dit et on le fait !»

Tout au long des 40 minutes de set qui lui sont alloués, Fournaise enchaîne les uppercuts de son premier album sobrement intitulé Lang fanm (le langage des femmes). «La Fournaise», «Mové zerb» et «Pas envie de parler» font partie des morceaux qui m'ont fait le plus d'effet. Percutant, rageur, mais aussi at-

tachant, Fournaise est assurément le groupe qu'il conviendra de suivre de très près. Dans les clubs et, je leur souhaite, sur les grandes scènes comme ce soir. Une grande scène plutôt bien appréhendée par Hélène.

«Personnellement, c'est le concert où j'ai été le plus chill. D'habitude, j'appréhende beaucoup plus. Là, c'était «super, on va s'amuser». On a passé un super moment, d'autant que la salle était déjà bien remplie.»

Au plaisir de vous revoir, Fournaise. Et quand je les interroge pour savoir sur quels plateaux les musiciens se sentent le mieux, le groupe est unanime :

Hélène : «Il n'y pas forcément une scène avec laquelle je suis plus à l'aise. C'est plus le côté humain qui m'intéresse. On peut jouer avec des groupes avec qui nous n'avons rien à voir esthétiquement, mais on va quand même passer une super soirée.»

Benjamin : «Je n'ai pas l'impression qu'on soit dans le délire «scène». Les scènes sont normées en France, à la limite du cliché et on espère justement ne pas rentrer dans cette normalité. Ce qui fait que l'on n'a pas la sensation d'appartenir à une scène. Par contre, on fait des concerts avec des gens, et quand ça se passe bien humainement, c'est super. Je prends l'exemple là où j'ai eu le plus la sensation d'appartenance, c'est quand on a joué à Tournai avec deux groupes anglais The Battery Farm et The Pagans S.O.H jouant un post-hardcore à la Viagra Boys et pour le coup, on se sentait appartenir à ce truc !»



RAYMOND COURT TOUJOURS



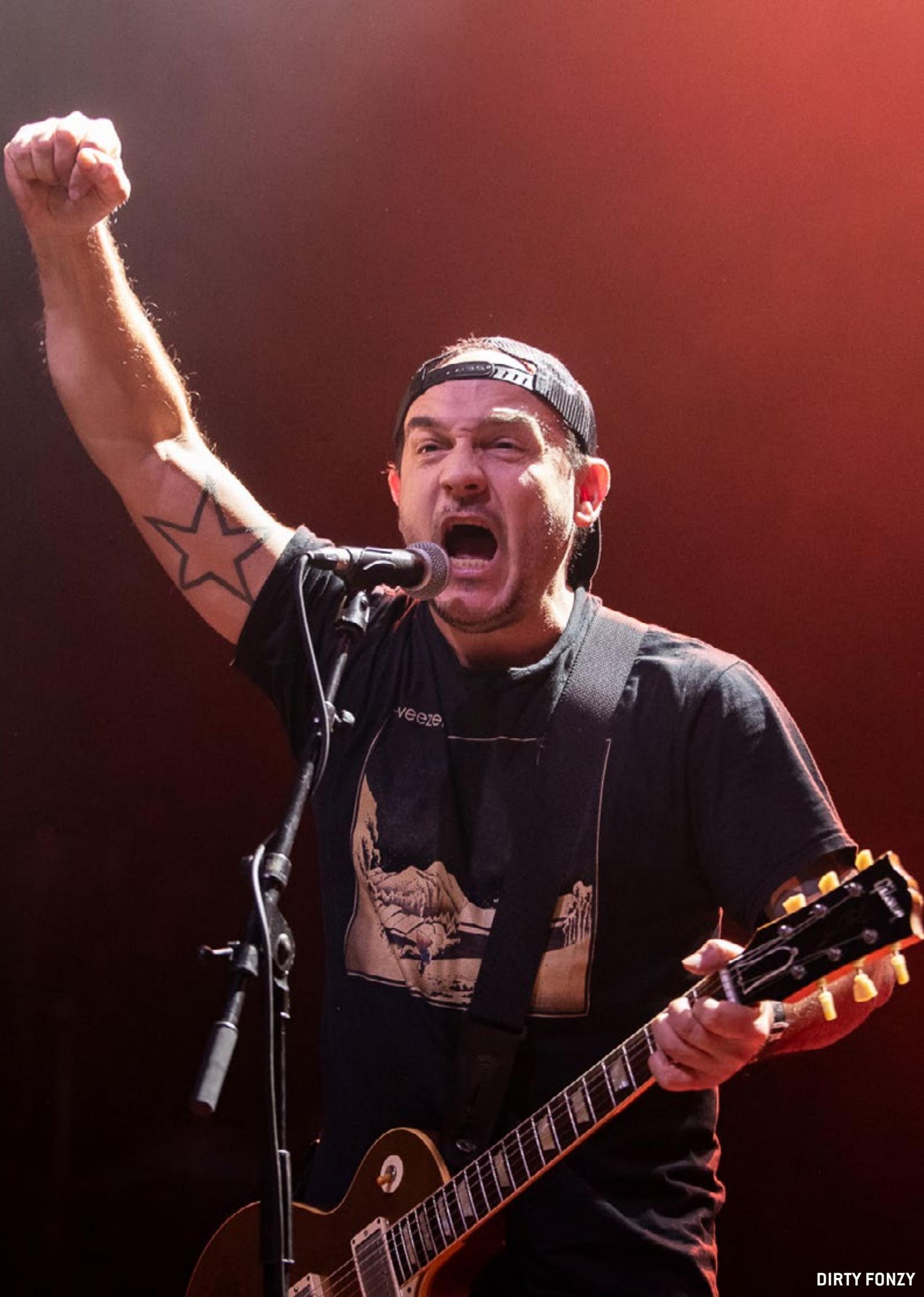
RAYMOND COURT TOUJOURS



RAYMOND COURT TOUJOURS



RAYMOND COURT TOUJOURS





DIRTY FONZY

Changement de délire avec Dirty Fonzy. Autant Fournaise a imposé à merveille une ambiance pesante et feutrée, autant les cinq punk-rockers du sud-ouest l'ont joué en mode «musique américaine et ensoleillée». Un set dans la lignée de celui auquel j'ai pu assister dix mois auparavant lors de la Tournée du Siècle à La Laiterie de Strasbourg. Avec toujours ce bon vieux Nestor le pingouin faisant son one-man-show sur fond de «Come on» de The Hives avant que les Albigeois n'investissent la scène pour une heure de bonheur communicatif avec un public très vite acquis à sa cause. Julien, le batteur, était enthousiaste en sortie de scène :

«Toul ? Le feu ! Toul la maxi fougue ! (NDLR : jeu de mot complètement involontaire, Toul étant très proche d'une petite commune appelée Foug) Tu me dis qu'il y a une expression qui dit «Toul les boules», eh bien moi, je dis que Toul, c'est la boule de feu ! Merci aux bénévoles et à l'orga du festival, ainsi qu'au public qui était au RDV. Ça fait plaisir, c'était bien rock.»

Julien est dithyrambique. Et quand je l'interroge sur la différence du public du nord et du sud, il n'en démord pas.

«On ne va pas démarrer un «chocolatine ver-

sus pain au chocolat», mais y a un truc en plus dans le nord, du moins sur cette date et celle de Strasbourg pendant La Tournée du Siècle dont tu me parlais : les gens ont l'énergie dès le début du show. J'ai l'impression qu'il y a un terreau rock plus présent et une grosse culture rock, peut-être due à la proximité des pays étrangers (Allemagne, Belgique, Suisse).»

Le show est rodé, le groupe ayant passé pas mal de temps sur les routes depuis la sortie de Full speed ahead paru en décembre 2023, et tandis que les désormais «classiques» s'enchaînent à la vitesse de la lumière («Here we go again», «Radio n°1», «What the fuck», «1977» et le génial «Dirty Fonzy» terminé par David dans le public), le public mange dans la main du groupe ultra communicatif (et sachant poser à la perfection pour les photos). On sent une réelle joie pour les zicos de partager ses chansons jouées à mille à l'heure, et Julien est tout aussi enthousiaste d'évoquer le futur proche de Dirty Fonzy, savoir la sortie imminente de Classic stories best memories chez Kicking Records.

«Classic stories best memories est un disque de B-sides avec un concept : quatre titres qui en forment finalement un. On ne voulait pas

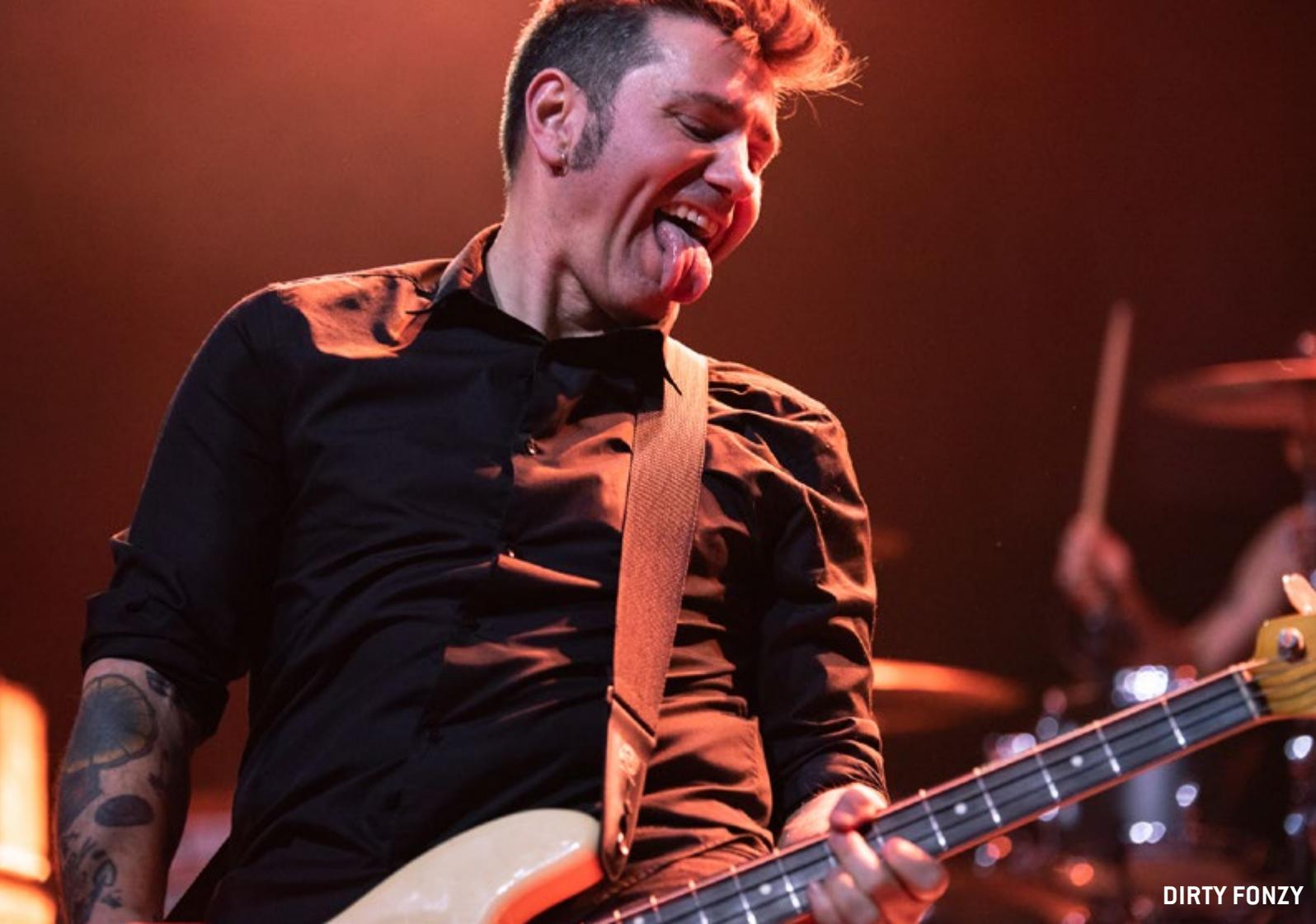
faire un The decline, on souhaitait nous-même les écouter par pistes séparées, mais ce sont bien quatre titres pour un total de 11 ou 12 minutes et qui racontent une belle histoire. Une sorte de métaphore de la vie : l'amitié quand on est gamins, qui se poursuit au collège et au lycée, avec les premières déconvenues suivies de rabibochage, de fâcherie, avec un message fort : vivons Full speed ahead to the unknown avec des classic stories qui sont souvent les best memories. Un single est présenté chaque vendredi depuis le 7 février, pour une sortie du disque le 7 mars 2025.»

Julien a le sens de la formule. Aussi à l'aise en interview (qui plus est quand cette dernière est impromptue) que sur scène (son jeu de batterie vaut carrément le détour.) Navigant entre la salle et les backstages pour mener mes interviews, je n'ai pas pu assister à tout le concert, mais au vu de la réaction du public, on dirait bien que le boulot a été fait. Et bien fait. Décidément, Dirty Fonzy est à son aise. Et outre le concert, c'est l'atmosphère générale de la soirée qui donne du baume au cœur aux membres du groupe. Et alors que David (le guitariste chanteur) fait partie intégrante, rappelons-le, de l'organisation de l'Xtreme Fest, j'interroge Julien sur d'éventuelles similitudes avec Le Jardin du Michel.

«Carrément. On a la chance de tourner dans ces fest' plus familiaux et de jouer dans de plus gros festivals comme le Hellfest ou le Garorock, mais c'est pour nous important de participer à des fest familiaux où il y a

une ambiance, quelque chose qui est véhiculé et où on sent une passion avec tous ces bénévoles qui sont là, les groupes qui ont le smile,... On est toujours bien accueillis. Hier, on a joué à Aubiat où se déroule tous les ans le Gros Tonneau Festival et où on a joué l'an passé, et c'était un plaisir de revoir l'orga. On n'avait vu cette équipe qu'une fois mais on était contents de les revoir, au point que si on est dispo, on irait bien faire un tour dans l'orga en tant que bénévole durant le festival ! Le Jardin Du Michel, l'Xtreme Fest, le Crashmusette, le Gros Tonneau Festival, le Baillarock Festival, tous ces fests sont importants, et ils ont besoin que les gens viennent, les soutiennent. Ils ont besoin de public, de nouveaux bénévoles, et les groupes ont besoin de jouer dans ces festivals. C'est pour ça qu'on fait de la musique : pour rencontrer les gens ! Je t'ai connu par le biais du W-Fenec et ta proximité à l'époque avec les Unco, et j'ai été content de te rencontrer un jour en vrai ! C'est ça aussi la mentalité punk rock, les connexions, les amitiés qui se forment.

Et pendant qu'on y est, un peu de promo pour l'excellent deuxième groupe de Julien, Ben & Fist : «Nous sommes toujours en train de composer un nouvel album qu'on veut enregistrer au Chipolata Framboise avec Fabien (Justin(e), Ultra Vomit) et sortir tout ça l'an prochain. En attendant, ça joue le 29 mars au Punk Off' de l'Arsenal Rock, puis un weekend avec les Charlie Fiasco et quelques dates en avril et mai avec Enloc.»



DIRTY FONZY



DIRTY FONZY

Le temps de se cailler un peu du côté de la salle annexe, de croiser les copains et de continuer les interviews que le show d'Elmer Food Beat a déjà commencé. Tout le monde connaît les tubes qui a connu son apogée au début des années 90 et qui s'est reformé il y a quelques années autour de son charismatique chanteur. Pour le coup, je n'attendais pas grand-chose de ce concert, et j'avais plutôt l'appréhension de retrouver sur scène un groupe un peu poussif, surfant péniblement sur ses belles années dans un univers un peu franchouillard. Je me suis trompé dans les grandes largeurs. Je n'ai pas assisté au concert du siècle, mais j'ai tout de même passé un agréable moment à entendre défiler les tubes comme «Daniela»,

«Caroline», «La caissière de chez Leclerc» ou «Le plastique c'est fantastique» (devenu «Le plastique c'est dramatique») dans une ambiance bon enfant et avec des musiciens qui font le boulot. Elmer ne remercie que les filles, il porte toujours son emblématique casquette et son indémodable marcel, joue du air guitar avec une épuisette et a toujours la classe en slip malgré les années qui passent. Elmer Food Beat, c'est un peu les Europe français : on pourrait mater le concert dans le but de se moquer, mais finalement, on prend goût au concert et on chante à tue-tête quand le groupe suédois lance son fameux «The final countdown». Bon boulot les gars !





ELMER FOOD BEAT





ELMER FOOD BEAT



LES SHERIFF

Le temps de se rafraîchir (au sens propre comme au sens figuré) et de discuter avec les membres de Fournaise qu'il est temps de rejoindre le côté de scène pour assister en bonne place au concert des Sheriff. Ça aide de connaître le technicien plateau, n'est-ce pas ? À vrai dire, je prends un énorme plaisir à chaque fois que je vois en live le groupe de Montpellier (d'autant plus quand il s'agit de les chamberer au lendemain d'une victoire de Lens sur les terres héraultaises), et j'apprécie de regarder le concert à jardin du côté de Richie Buzz. Ce groupe est une machine à tubes, un rouleau compresseur avec ses riffs aiguisés et ses refrains qui squattent le cerveau. Le groupe égrène sa généreuse setlist concoctée pour la tournée anniversaire des 40 ans. Une tournée qu'Olivier, le chanteur, semble avoir apprécié :

«La tournée des 40 ans s'est bien passée. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas fait autant de dates. On fait d'habitude une vingtaine de dates par an, et là, quarante dates en 2024 ! Maintenant qu'on est vieux, on ne veut pas trop condenser, et je craignais d'enchaîner trois jours d'affilé, ce qu'on n'avait pas fait depuis longtemps. Surtout moi pour la voix. Mais tout s'est bien passé. Avec toujours du monde aux concerts !»

Une setlist quasi identique à celle déroulée à Strasbourg l'an dernier, avec son lot de nouveaux titres issus de Bombardement tardif, l'album paru en 2021 («Soleil de plomb», «A Montpellier», «Du rock 'n roll dans ma bagnole»). Et sinon, du nouveau de prévu ?

«On commence à en parler. On a un morceau et demi. Mais on est très lents.»

De mon poste stratégique, je constate que les quadra et quinquas, aux premiers rangs, connaissent les paroles des hits et de la dernière production en date. Le public du nord est-il d'ailleurs si différent que celui du sud ?

«Non. Je dirais plutôt qu'il faut parler de différences régionales, que ce soit dans le sud ou dans le nord. Par exemple, dans le sud-est, de Marseille à Nice, il n'y a rien, ni pour nous, ni pour les autres groupes de rock. Il n'y a pas de public. On s'arrête à Marseille, tu vois ! De l'autre côté par contre, dans le sud-ouest, c'est super, il y a plein de concerts ! En gros, tout le

côté ouest genre la Vendée, la Bretagne, et le nord, c'est super. C'est vraiment par régions. Le centre, il n'y a pas grand-chose.»

Les morceaux s'enchaînent, Les Sheriff remportent tous les suffrages et je ne m'en lasse pas un instant de voir cette solide formation sur scène. Ce n'est pas le premier report que j'écris sur le groupe, et je pense avoir déjà tout dit, même si, au final, c'est toujours le même constat : Les Sheriff, c'est franc, direct et impeccable, comme quand tu cries 1, 2, 3, 4 ! Quand je pense qu'il y a une bonne dizaine d'années, le groupe ne devait envoyer que quelques dates pour le fun... ça aurait été un beau gâchis de ne pas poursuivre l'aventure.

Mine de rien, deux «monuments» du punk rock et du rock alternatif se sont succédé sur la scène du Jardin Du Michel d'hiver. Et si c'était dans les vieux pots qu'on fait la meilleure mayonnaise (à gogo) ? Olivier se rappelle la première rencontre tardive avec Elmer Food Beat :

«On avait joué en 2014 avec eux dans le nord, et eux avaient déjà recommencé depuis quelques années alors que nous, c'était notre première année. On avait du coup retrouvé des similitudes. Pour le coup, on ne les avait jamais rencontrés auparavant car ils ne jouaient pas beaucoup, d'autant que ce n'était pas vraiment le même circuit que le nôtre. On connaissait surtout leurs roadies. J'ai trouvé ça très punk, ça m'avait surpris, car quand tu écoutais à la radio, ça faisait vraiment balloche, et sur scène c'était punk.»

Minuit est déjà passé, et une partie du public jette l'éponge. J'en aurais bien fait de même, la fatigue se faisant gravement sentir, mais il n'était pas concevable de quitter les lieux sans avoir assisté à quelques morceaux de Gérard Baste & The Slip Squad. Le trio (G Baste et Monsieur Xavier des Svinkels et Djar One au micro-
phone et aux platines) se retrouve à entamer son set devant un parterre assez clairsemé, et c'est bien dommage car comme dirait ce cher Xanax a.k.a Xavier, ça blagote pas avec la qualité ! Le son n'est pas exceptionnel, mais le flow est là, aussi incisif et percutant qu'à l'âge d'or du Svink. Prince Gérard répète à qui veut l'entendre qu'il est content d'être là, et entre deux hommages à Nikus Pokus, Monsieur Xavier bave son amour pour les Bad Brains et assure le flow sur «Le Svink c'est chic» ou «Maître Kanter», tandis que Djar One caresse les feutrines comme il se doit. «Cereal Killer» est rageur, «Rapido» est rigolo tandis que «Dizy» casse la baraque. Plus de cinquante balais au compteur mais Baste est toujours le roi du game. Un passage un peu plus tôt dans la soirée aurait peut-être eu plus d'effet. C'est fourbu mais bien satisfait de ma soirée que je quitte les lieux en prenant d'ores et déjà rendez-vous avec le festival à la fin du mois de mai. Toujours sur le site de Dommartin-lès-Toul.

«C'est une réelle volonté de rester sur le même site. Des études de sol sont en cours de réalisation et des travaux de consolidation des terrains pour éviter l'accumulation d'eau et mieux drainer les terrains au moment du printemps.»

Et du coup Marion, quel est ton coup de cœur pour l'édition d'été ?

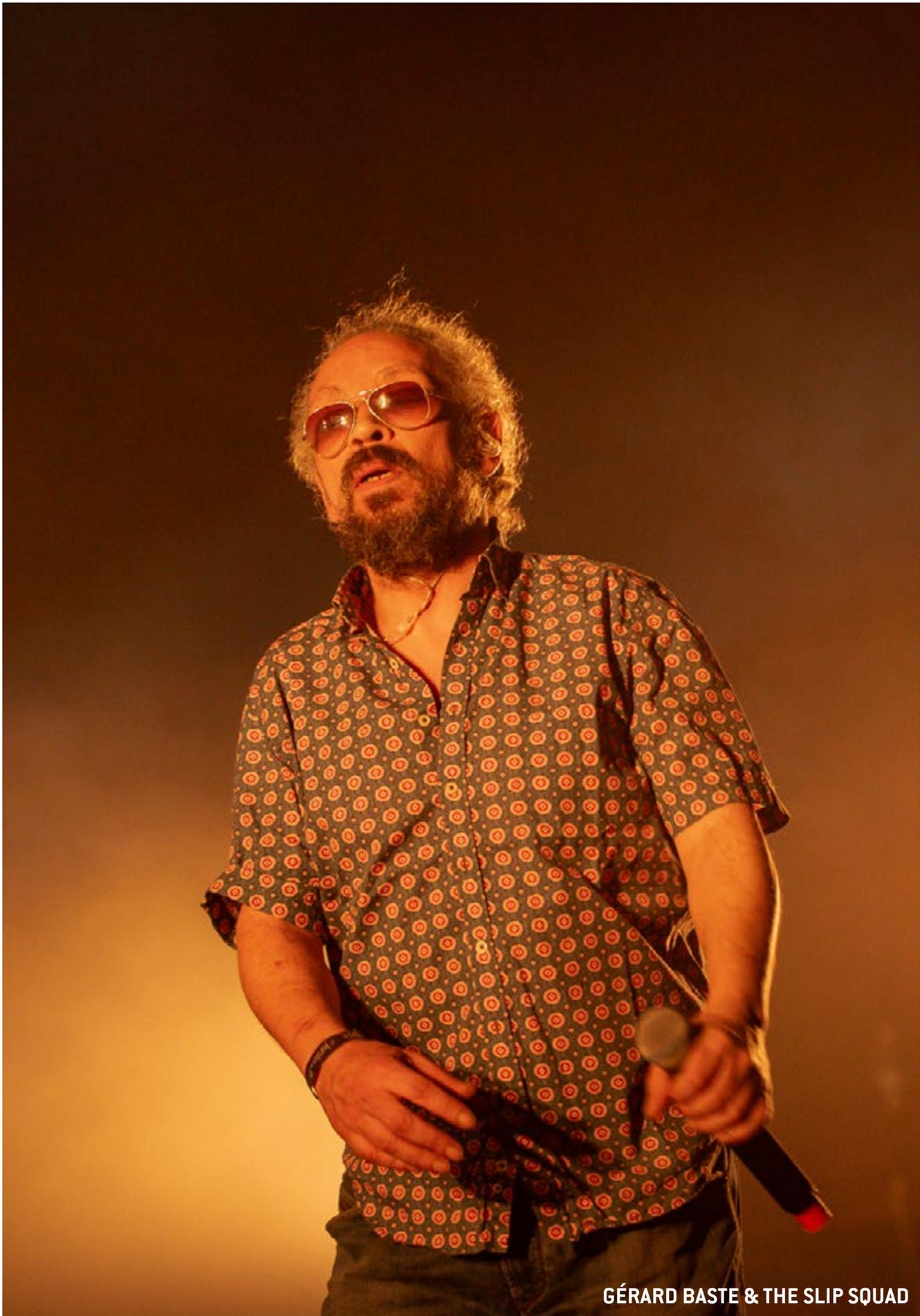
«Survival mode de Riles. Écoutez ce nouvel album de Riles qui est incroyable. Cet artiste a une prestance et un univers de dingue ainsi qu'une identité visuelle hyper forte tout en véhiculant un important message.»

Rendez-vous au printemps avec une programmation diversifiée pour fêter comme il se doit les vingt ans du festival.

Merci et coucou à Marion Portevin, les bénévoles du Jardin Du Michel, Yann, Thib' et les Sheriff, Baste et Monsieur Xavier, Julien et les Dirty Fonzy, Fournaise, Minmin, Lucas, et un maxi merci à Marie d'Emm de My Rock Revolution (www.myrockrevolution.com) pour ses photos de qualité !

■ Gui de Champi
Photos : Marie d'Emm





GÉRARD BASTE & THE SLIP SQUAD



COLMAAR

ETERNEL

[Autoproduction]

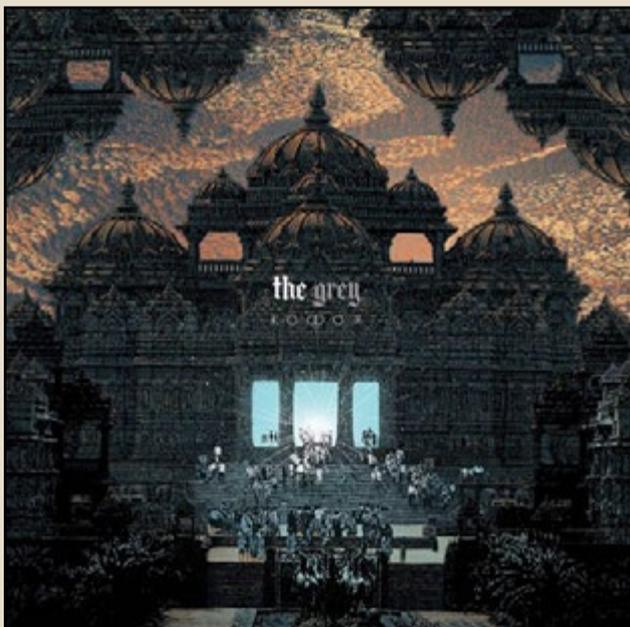
Il se passe parfois des choses étranges, la naissance de Colmaar en est une car c'est le même groupe que When Icarus Falls ! Après quelques années de pause plus ou moins forcées, les mecs se sont remis au boulot et si musicalement, ils ont gardé les mêmes bases post-metal, l'inspiration des textes est venue en français et ils ont choisi un nom qui évoque donc davantage la France pour signer leur retour. C'est avec leur vieille connaissance Chris Noth (qui a aussi travaillé avec Kruger, Ogmasun, Herod ou Julie Christmas) qu'ils enregistrent l'album Eternel masterisé par Magnus Lindberg (bientôt plus célèbre pour son travail derrière une console qu'avec la guitare de Cult of Luna).

Sur une guitare limpide coule bientôt des riffs abrasifs qui forcent le chant clair à s'obscurcir pour se faire entendre, «Initiatique» fait moins de 3 minutes mais ce n'est pas une simple introduction à cet opus, c'est un concentré de Colmaar pour qui ne prendrait pas le temps (quelle erreur !) de les découvrir dans leur intégralité. On retrouve ce jeu d'équilibre sur les titres suivants qui s'étirent bien davantage à l'exception de l'éponyme «Éternel», un instrumental de liaison. Les plages s'allongent pour qu'on profite mieux des ambiances où les textes jouent un rôle prépondérant, comme chez A Terre, les mots évoquent des images et ils sont, ici aussi, particulièrement bien choisis. Le style est soigné, on trouve à la fois des phrases courtes et une forme

de poésie très incisive sur «Ancestrale» («N'être qu'un pion. Une farce létale. Hystérie collective. Héros indignes. Les ruines d'un temple. La folie et la déchéance. Maudire les hommes.») qu'une histoire qui nous transporte dans un monde nocturne et inquiétant («Funeste»). Toujours très audible, assez parlé, ce chant reste assez loin des sonorités très métalliques du passé, le fait qu'il utilise souvent les mêmes dynamiques donnent un côté assez hypnotique, c'est un point d'ancrage qu'on recherche quand les éléments se déchainent autour de nous. Même s'il faut bien l'admettre Colmaar aime surtout jouer avec nos nerfs en faisant monter la tension sans fatalement tout rendre chaotique, au cœur de la tempête, il reste toujours un peu de lumière pour éviter que les déchirements ne soient trop longs et définitifs.

En mettant plus en avant les parties légères et les textes, Colmaar soigne sa différence avec When Icarus Falls tout en gardant un sens aigu de la dynamique et de la progression vers des atmosphères plus ténébreuses. Transition, évolution, recommencement ? Peu importe, When Icarus Falls est mort, vive Colmaar.

■ Oli



THE GREY

KODOK

[Majestic Mountain Records]

En tant que grand amateur de The Grey et de leur musique instrumentale, j'étais impatient de découvrir Kodok, le troisième album du trio, signé chez Majestic Mountain Records. Cet album est une véritable pépite qui déborde d'énergie brute, d'émotion et d'une réelle maturité artistique.

Kodok s'inscrit naturellement dans la lignée des deux premiers albums de The Grey, tout en ouvrant de nouveaux chapitres narratifs. Le groupe nous guide à travers un voyage complexe mais réconfortant, où se mêlent puissance, douleur et catharsis. Chaque morceau est une exploration profonde, une invitation à ressentir et à réfléchir. L'album se distingue par ses multiples couches et textures sonores, offrant une composition tonale extrêmement variée. The Grey a su élargir sa palette sonore, créant une expérience d'écoute immersive et captivante. Les collaborations avec des artistes de renom tels que Grady Avenell de Will Haven, Ace de Skunk Anansie ou Ricky Warwick ajoutent une profondeur inattendue et une musicalité rafraîchissante. La présence de Grady sur le morceau «Sharpen the knife» apporte une intensité vocale qui se marie parfaitement avec l'instrumental puissant de The Grey. De même, Ace et Ricky ajoutent leur touche unique, enrichissant l'album d'une diversité sonore qui surprend et captive.

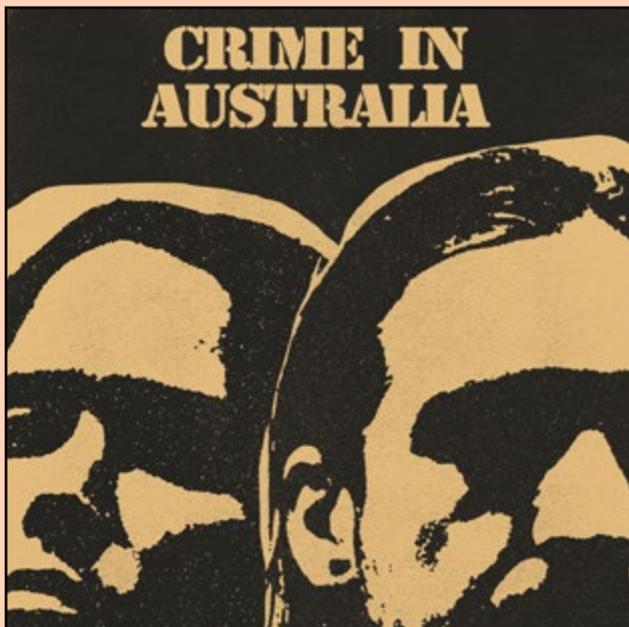
Kodok est conçu comme une œuvre séquentielle, avec un début, un milieu et une fin bien dé-

finis. C'est un voyage que l'on savoure du début à son terme, chaque morceau s'enchaînant avec fluidité. L'album a été enregistré, mixé et masterisé avec soin par Matty Moon et Dick Beetham, tandis que l'artwork, signé True Spilt Milk, complète parfaitement l'univers de l'album.

The Grey crée une musique instrumentale lourde, mariant la puissance brute de groupes comme Neurosis ou Karma To Burn à des thèmes profonds avec nuance. Chaque morceau est une démonstration de force et de subtilité, une véritable expérience auditive. La comparaison avec Will Haven est particulièrement pertinente, car The Grey parvient à capturer cette même intensité brute et émotionnelle dans leur musique.

The Grey nous offre avec Kodok un album riche et puissant. C'est une œuvre à découvrir absolument pour tout amateur de post-metal instrumental. Préparez-vous à être transporté par cette expérience musicale unique.

■ JC



PARTY DOZEN

CRIME IN AUSTRALIA

[Temporary Residence / Modulor]

Je suis toujours émoustillé de curiosité et d'impatience à chaque sortie d'une chanson ou d'un disque auquel participe le multi-instrumentiste et producteur australien Jonathan Boulet, un type très prolifique qu'on a pu apercevoir dans plusieurs formations telles que City Escape Fire, Parades, ARSE et Wolf & Cub, ou en matière de collaborations, notamment avec Kate Nash, The Middle East, Tame Impala et Mumford and Sons. L'un de ses projets les plus passionnants se nomme Party Dozen, un duo de rock expérimental bruitiste qu'il forme depuis 2017 avec la saxophoniste Kirsty Tickle. Un nom bien connu en Australie (les deux ont notamment bossé sur un titre avec la légende Nick Cave), mais aussi en Europe. Il faut dire que Party Dozen ne se fait pas prier pour sortir de l'ombre puisqu'en huit années de vie, il a sorti son quatrième disque en septembre dernier. Il s'intitule Crime in Australia, et on peut désormais l'affirmer : c'est toujours aussi unique et sonique !

La musique de Party Dozen se résume grossièrement en une batterie, un saxophone, des effets, des samples, des boucles et un petit brin de folie qui fait toute la différence. Quelque part entre l'univers de Deerhoof et de Lightning Bolt (mais sans chant, ou presque), le groupe nous embarque dans son monde remplis de fantaisies sonores avec une puissance sauvage par moments (écoutez donc «Money & the drugs»), dans laquelle se rencontre le free-rock, le free-

jazz, le rock bruitiste, le post-punk, le psychédéisme, mais aussi l'electro-rock. On découvre, au fil de l'album, une démarche de composition aux structures minimalistes (répétitives, souvent) sur lesquelles le duo va compenser cette base en mettant le paquet sur un habillage sonore à la fois dense et aéré, une tension permanente qui joue malicieusement avec les ruptures. Les Australiens adorent en effet beaucoup les contrastes et n'oublient pas le rôle important que peut jouer la mélodie. On le ressent bien sur «The big man upstairs» où elles s'expriment à la fois vocalement et instrumentalement avec ce solo de sax délicieux de Kirsty.

En plus d'être généreux et audacieux, il faut noter la qualité de composition rythmique de Boulet sur ce Crime in Australia qui est pour ainsi dire immense, sans parler du talent indéniable de sa camarade qui place toujours la bonne note au bon moment dans ce magma auditif rugueux dans lequel elle semble s'y sentir comme un poison dans l'eau. Si les albums parfaits existent, ce Crime in Australia n'est pas loin d'en être un. Party Dozen aurait-il commis donc le crime parfait ?

■ Ted



LIQUID BEAR

SECOND LIFE

[Autoproduction]

Deuxième vie ? Les Liquid Bear sortent pourtant leur 1er album (après des EPs remarquables), un ensemble de neuf titres pour un trip d'une demi-heure dans leur monde dominé par le psychédéisme. Sur une solide base rock, le combo touche toujours un peu à tout (stoner pop, prog, math...) et bien que mélangeant allégrement les influences, l'ours liquide garde sa patte.

Tout commence avec une nouvelle couleur bien flashy, un rose pétant sur un bleu qui pique, à la cool dans son fauteuil, une entité nous regarde comme si nous étions une bête curieuse, non mais allo quoi ! Au moins le ton est donné, attendons-nous à l'inattendu ! Si on découpe chaque morceau, chaque mesure, on hallucine de voir autant de trouvailles et d'idées différentes, pour autant si on prend un peu de recul, l'album est totalement cohérent, rendu homogène par des sonorités travaillées (et un très bon mixage) et un chant qui adoucit les angles. Une voix protéiforme qui va encore surfer la vague Mars Red Sky quand elle se fait lancinante («Second life») et qui doit plaire aux fans de Mike Patton quand elle ose prendre des chemins chelous balisés par un orgue Hammond («Headless» que je t'invite à aller découvrir dans un clip bien découpé). Elle sait aussi s'énerver quand elle se fait porter par le rythme plus rock avec une énergie brute qui prend le pas sur le groove («I lost my crown», «Daddy gets dizzy»). Rien à voir avec le mode crooner qui assure la moyenne («All about

you») et passe tout aussi crème que le reste grâce au renfort d'Eva de Grandma's Ashes. Musicalement, le grand écart se fait entre des nappes atmosphériques coulant sur des solos ralentis à la Gilmour et une profusion de notes hachées et si ça peut sembler être un beau bordel, encore une fois, l'ensemble se tient...

Disparates, les titres de Second life existent par eux-mêmes mais prennent une autre dimension quand ils sont considérés avec ceux qui les entourent, la somme de leurs différences créant une formule assez magique où Liquid Bear se conçoit comme un tout effaçant les limites de chacune des pistes.

■ Oli



SOVIET SUPREM

CHANNEL, CALAIS

POUR OUVRIR LES 3 JOURS DES FLÂNERIES SONORES 2025, LE CHANNEL DE CALAIS A INVITÉ SOVIET SUPREM, UN EXCELLENT GROUPE QUI FUSIONNE PLUSIEURS INFLUENCES ET REPRÉSENTE DONC L'IDÉE DE LEUR WEEK-END FESTIF AUTOUR DE LA MUSIQUE, MAIS AUSSI UN PETIT PIED DE NEZ À LA TENDANCE POLITIQUE LOCALE TOUJOURS PLUS À DROITE ET DONT LES DÉCISIONS MENACENT CHAQUE JOUR D'AVANTAGE LA CULTURE, L'OUVERTURE ET LA SOLIDARITÉ, TROIS VALEURS CHÈRES AU CHANNEL.

Histoire d'ambiancer la grande halle, c'est une fanfare locale qui met le son, The Skøl Band joue avec quelques idées personnelles et revisite des standards avec énergie. Le brass band regroupe soubassophone, saxophone, trombone, trompette, percussions et dégage donc une belle chaleur cuivrée et rythmée. Le concert est sympa mais prend une autre dimension avec l'invitation lancée à Y. Le rappeur calaisien vient poser son flow sur une instru bien sombre, le soubassophone se distord alors pour intensifier le message car le texte évoque la vie, la survie et la mort de ceux qui traversent le monde par espoir et passent par Calais. C'est profond, bien écrit, bien envoyé, il faut espérer que les deux collectifs (La Guêpe pour The Skøl Band et La Case pour Y) travaillent de nouveau ensemble. Un petit «Sweet dreams» pour faire participer le public et il est déjà l'heure pour les musiciens de quitter la scène.





C'est sous l'oeil d'un agent du KGB que les derniers préparatifs et réglages ont lieu, il s'agit de ne rien laisser au hasard pour l'arrivée de l'Armée Rouge. Elle débarque chaudement vêtue et nous invite, sous les drapeaux, à nous rapprocher de leurs rangs. Accompagnés de Yugo Chavez au violon et de Didier Croute Chef aux samples, John Lénine et Sylvester Staline (qui s'est blessé au genou mais ne semble pas forcément suivre les recommandations médicales qui exigent certainement du «repos» plus que des slams) débarquent presque autant en fanfare que The Skøl Band. Après une introduction grandiloquente, le groupe enchaîne ses tubes sur un rythme effréné, comme s'il ne fallait pas gâcher la moindre seconde du temps qui leur était imparti. C'est donc sacrément sportif sur les planches, mais aussi dans le public qui participe aux jeux para-soviétiques et réalise des exercices qui deviennent vite des pas de danse (toujours de la gauche vers la gauche), avec ou sans le petit doigt. En plus des hits, on a le droit à du rab de jeu de mots («on fait tourner les soviets»), des petites blagues (une pause publicitaire pour les Air Marx), le passage de Trump, des interventions inopinées du président Micron («Parce que c'est notre projet !») et alors qu'on était dans un monde très slave, on passe encore plus à l'Est avec un changement de backdrop. Les deux

leaders qui s'affichaient laissent de la place à l'Asie et les tubes du nouvel album mettent un peu plus le feu à Calais («Made in China», «Woke wok», «Coco», «Ping pong»). Les plus «vieux» ne sont pas oubliés («Rongrakatiktong», «Soviet Suprem party», «Slow slavic» où tout le monde danse, «Valse soviétique») et certainement pas «Bolchoï» où une partie du public monte auprès d'eux pour rejoindre le goulag. Flow incisif, instrus bien calés, énergie débordante, c'est la fête au Channel, mais c'est déjà l'heure du rappel... Avant d'avoir leur version, on a un peu de la vraie, on lève le poing et on danse encore avec «International», on chantonne avec «Rideau de fer» et on s'extasie avec le medley «Raspoutine orchestra» / «Vladimir» / «Couic-Couic» en formation resserrée. Après avoir envoyé plein de bonnes ondes vers son public (sans pour autant tendre le bras comme Etron Muscle), rideau... Et on aura beau reprendre celui de fer pendant plusieurs minutes, rien n'y fera, c'est bel et bien terminé.

Merci à Julien (Math Promo) et à l'équipe du Channel. Coucou aux Audomarois !

■ Oli
Photos : Oli





ANTENN.E

TABOURET

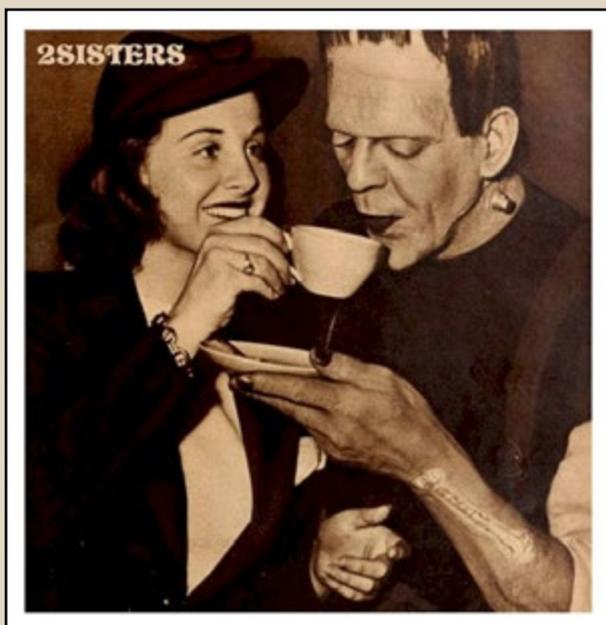
[Araki / Flippin' Freaks / Teenage Hate / ...]

Nan mais c'est quoi ce nom en écriture inclusive ? Encore un groupe d'islamowokistes à faire faire un AVC à Pascal Praud ! Est-ce pour cette raison que je me suis proposé pour rédiger la chronique du disque, ou parce qu'il est sorti entre autres chez les copains de Teenage Hate Records... ? Je vais être honnête, je prévoyais à la base d'en parler de manière subjectivement neutre et brève, mais par rigueur intellectuelle et objectivité, je vais devoir être bien plus élogieux et complet. Parce qu'on est davantage sur du fauteuil de bureau ergonomique, moelleux et ferme à la fois pour éviter le mal de dos, que sur un vulgaire tabouret. J'ai vraiment été charmé, bluffé, pour ne pas dire renversé (heureusement que j'étais bien assis) par l'écoute de ce premier album, que le trio lyonnais aura pris le temps de composer et d'enregistrer.

Les onze morceaux autoproclamés «bright punk» (dérivé de l'art punk) de Tabouret se suivent et ne se ressemblent pas. Du slowcore post-rock «Instrumentale» en ouverture, à la poésie sonore et loufoque «Poème pour Jo'» en français, en passant par les plus classiques et noisy «Close the door» ou «Down North» l'ensemble est très varié mais cohérent, sans jamais être redondant. Les instruments se démarquent fortement (aidés en cela par un son aux petits oignons), ont leur identité propre, interagissent entre eux selon toutes les déclinaisons possibles mais jouent toujours pour le collectif, les

chansons. Il en est de même avec le travail ingénieux fait sur les trois chants de Lino, Mathis et Reine, ainsi que sur les différentes harmonies vocales («Oh! Sweety» par exemple). Tout au long de l'album, Antenn.e n'a de cesse de nous surprendre, comme dans «Bakery's calling», quand déboulent sans crier gare des sonorités orientales, rapidement suivies d'un passage qui rappelle Future Of The Left, mais sans pour autant en faire son leitmotiv. C'est l'efficacité, l'intensité qui priment avant toute autre considération. Une bien belle surprise de la fin d'année dernière, qu'il est encore temps de découvrir à l'approche du printemps.

■ Guillaume Circus



2SISTERS

SHE LIKES MONSTERS

[M&O Music]

Si l'on en croit la similarité entre la pochette de leur précédent album *Run baby ! Run !*, et ce *She likes monsters* avec son Frankenstein de 1930 en tea time, on peut espérer que les 2 sœurs sont ressorties du garage dans la continuité de leur précédente galette qui suintait bon le rock garage un peu punk. Eh bien bingo, c'est avec plaisir que l'on retrouve le quatuor parisien qui remet un jeton pour 11 titres qui fusent (qui fuzzent), chacun en moins de 3 minutes. C'est toujours dans l'univers speed et saturé façon Stooges ou MC5, même si ça peut fleurir parfois le rockabilly («*Death*») ou autre. Impossible dans tous les cas de ne pas secouer sa tête et taper du pied comme un rocker épileptique sur «*Shake shake*». Imparable le track «*She likes monsters*» dont on aime à gueuler le refrain ou intégrer les chœurs. Sympathique le «*Frunk bop a lula*» qui nous offre une parenthèse punk rock. Jouissif et inventif le «*Walker*» qui clôt le LP avec le chant ou la guitare parfois esseulées, pour terminer en apothéose sonore ...et entendre arriver «*Charbel*», titre caché de 30 secondes. Ouf ! Même si c'est un plaisir de faire tourner chez soi ce *She likes monsters*, c'est une évidence que 2Sisters doit s'apprécier mieux en live. Et ne pas aller les voir en concert serait aussi honteux que de croire qu'Iggy Pop n'est pas immortel. Allez «*C'mon & dance*» comme ils disent.

■ Eric



MANTRA

WINTER

[Vlad Productions]

La deuxième saison de l'année de Mantra est plutôt froide puisque c'est l'hiver. Mais dès le début de «*Isolation*», à la rudesse d'un rythme assez saccadé, le groupe oppose la douceur du chant. On se retrouve à se lover contre les mots, à se réchauffer auprès de sensations qui rappellent Tool et pourquoi pas A Perfect Circle. Et si le ton se durcit par la suite, à l'initiative de guitares particulièrement agressives, on reste blotti sur la voix. Claire et lumineuse, elle nous encourage à prendre nos distances sur l'aérien «*Vessel*» qui fait face lui aussi à quelques attaques comme ces riffs qui viennent grêler nos oreilles et ces frappes qui transforment un espace mesuré en chaos d'où, encore, le chant essaye de nous exfiltrer. La nature qui nous environne n'est pas forcément rassurante, mais c'est le dernier contact qu'on a avec ce Winter qui s'éteint dans un long souffle de vent quasi silencieux qui force l'attention. Il nous faut désormais attendre l'équinoxe de printemps pour découvrir la suite de *Celestial*, une œuvre globale qui aura peut-être quelques faiblesses, mais qui pour le moment présente surtout de jolies forces.

■ Oli



HIPPOCAMPE FOU

PRÉSENT

(Plugin Records)

Originaire de Haute-Savoie, Hippocampe Fou commence sa carrière en participant au groupe La Secte Phonétik. En 2010, il réalise son premier EP solo. Ses textes travaillés, ses univers enchantés et son humour lui permettent de se démarquer. En 2013, son deuxième album se fait notamment remarquer avec des titres percutants tels que «Le dindon» ou «Le marchand de sable». Ce dernier bénéficie d'un clip en noir et blanc à l'esthétique particulièrement réussie. Deux ans plus tard, son album Céleste attire encore l'attention. À l'instar de Georges Brassens dont il s'inspire volontiers, il manipule les mots pour s'inventer des mondes («La chasse aux sorcières»). En 2022, il fait voyager petits et grands avec son spectacle musical L'odyssée d'Hippo. En octobre, le rappeur revient avec un nouvel album : Présent.

Hippocampe Fou amorce tranquille cet album sur une chanson qui parlera bien aux quadras. Avec le sourire, il se décrit comme un «Demi-vieux». Celui qui ne se reconnaît plus dans son reflet reste aussi avec son sac de questions pour l'avenir. Pour autant, l'artiste n'a pas pris une ride. «J'ai fini le taf» met en valeur son flow toujours rapide et impeccable. Un titre bien écrit qui oppose les activités après le taf de sa jeunesse et de son présent. On retrouve un bon rythme également sur «DJ PS». La forme donne envie de sauter en l'air et le contenu révèle le quotidien d'un père de famille. Bien sûr, tout cela se fait sur

fond d'absurdités.

L'esprit de famille ressort beaucoup dans cet album. Sa fille intervient sur «Tapalaref» pour un temps de battle, et avec son père, mettent en évidence des décalages de générations dans un jargon bien senti et drôle. Sa femme apporte un effet «chanson française» pour rendre hommage à sa mère disparue sur un fond de piano. Sa sœur vient aussi à deux reprises («On a beau dire», «Respire») pour évoquer des souvenirs mêlant tendresse et nostalgie. Son père prend le micro pour une minute. Il parle du concept de l'éternité. Un moment déshabillé de toute musique. C'est pourtant aussi simple que philosophique. C'est aussi un grand moment de cet album.

Un petit trip sombre et hypnotique fait tout de même irruption sur «Tout seul». Hippocampe Fou aime ici «briller dans l'ombre...se met à poil grâce à sa plume». Il assure un rap à l'ancienne sans l'effet d'un auto-tune moderne. Il dérive encore à la poursuite de questions métaphysiques. Hippocampe Fou est un rappeur et un papa avec certitude. Son flow est une marque de fabrique difficile à détrôner. Ses textes font de lui un parolier humoristique et un poète à ses heures.

■ Julien



ALTA ROSSA

A DEFIANT CURE

[Source Atone Records]

Non, Goya n'a pas peint de Minotaure, en tout cas, pas celui de l'artwork de l'album A defiant cure d'Alta Rossa. L'auteur de ce fantastique travail est Simon Chognot, artiste particulièrement doué en peinture qui est aussi tatoueur, je ne suis pas expert en peinture à l'huile, mais si Google m'avait dit que ce tableau était de Goya, du Caravage ou de Rembrandt, je n'aurais pas été surpris ! Un clair-obscur où la noirceur met en valeur le corps abîmé d'un monstre qui allie puissance et fragilité et laisse entrevoir des corps meurtris, certainement des jeunes Athéniens sacrifiés... Une pochette exceptionnelle par elle-même, mais aussi parce qu'elle colle à l'ambiance d'Alta Rossa et aux idées présentées ici par le groupe, la confrontation de deux mondes qui pourtant cohabitent, avec potentiellement la victoire des pulsions sur la raison...

Avec un peu plus de post, de sludge ou de black selon les morceaux, A defiant cure propose un beau panorama de métal sombre qui joue sur la vitesse et la puissance pour nuancer les titres et créer un relief parfois vertigineux, comme si tu devais sprinter jusqu'au bord d'une falaise et réussir à t'arrêter pour contempler le vide sans y basculer. C'est quand les riffs pèsent et travaillent à l'usure que je rentre le plus dans leur univers («The emperors», la première moitié de «From this day on» même si la seconde, destructrice, est très bonne aussi), Alta Rossa réussit alors à nous étouffer... Pour éviter qu'on

ne trépasse par suffocation ou sous la pluie de coups et de lacérations («Stratification»), les Bisontins nous laissent respirer sur plusieurs pistes instrumentales de haute volée («Dedale», «Where we drown our nightmares», «And chaos fell silent...») qui, comme au cinéma, servent de transitions entre les scènes clefs (et de générique pour la dernière). Placé au centre et entre deux de ces interludes, «The art of tyrant #Slashtheminotaur» capte toute l'attention, tous les talents du groupe s'y expriment ainsi que celui de Laurie (Lauve), qui apporte la clarté de sa voix pour contrebalancer la froideur, telle Ariane pour Thésée, elle est un motif d'espoir et une motivation à poursuivre l'aventure.

Est-ce que je n'avais pas prêté assez d'attention à Void of an era ou est-ce que A defiant cure surpasse largement son prédécesseur ? Peut-être un peu des deux est une réponse aisée, mais aussi certainement juste car Alta Rossa a élargi son propos et s'est bien entouré pour livrer un album qu'on n'oubliera pas de si tôt.

■ Oli



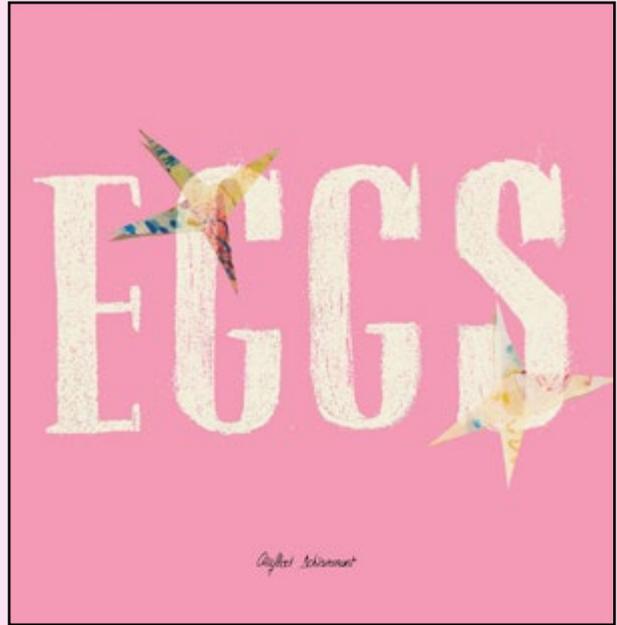
GEYSIR

TANZWELLE

[Figures Libres]

Pour les personnes qui ne connaissent pas le duo Geysir, il s'agit du même qui a constitué Nestorisbianca, à savoir Lionel Laquerrière (l'un des musiciens de Yann Tiersen, et notamment de son projet ESB, ainsi que de Transmission, formation montée avec Johan d'Ez3kiel et James P. Honey de Buriers) et de Marie-Céline Leguy. C'est à travers la musique électronique contemporaine que les deux s'expriment depuis un premier EP sorti en 2013. Leur 2e album, Tanzwelle, nourrit nos récepteurs d'ondes immersives, tantôt câlines («No fear», «Freaking love», «Love words»), tantôt pulsatiles («Mit dir allein sein», «Open bay», «Tanzwelle»), qui nous mènent aux frontières de l'ambient et de la bande son de film fantastique dans lequel le mystère règne en maître. C'est vraiment la sensation première qui nous empare à l'écoute de cette œuvre où même les voix semblent être sorties tout droit de celle de fantômes, ou d'âmes perdues dans le dédale que forme le duo dans son territoire artistique. La musique de Geysir prend tellement aux tripes, de par la diversité de ses tonalités, sa densité et le soin apporté à ses nuances, qu'on a cette impression bizarre d'être en exploration avec eux. Mission réussie, puisque je pense que c'était l'un des buts du duo en façonnant cet excellent disque.

■ Ted



EGGS

CRAFTED ACHIEVEMENT

[Howlin' Banana Rds / Prefect Rds]

Le proverbe qu'on doit à Miguel de Cervantes (dans Don Quichotte), préconise de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Il n'est pas certain qu'EggS l'ait bien suivi avec Crafted achievement, tant le deuxième LP de la fanfare parisienne aligne tube sur tube. Je parle de fanfare car ils sont quand même désormais 8 musicien.nes autour de Charles Daneau, à l'origine du projet, encore 4 autres et on aura une douzaine d'EggS... Hum, je fais des mauvaises blagues mais sur disque ça ne rigole pas du tout, on est sur la Ligue des Champions de l'indie-pop, chaque titre est un véritable petit bijou. «Head in flames» avec l'ajout d'une lap steel qui ouvre l'album était déjà ultra classieux, «Bob Stinson song» qui suit file la banane et te permet d'affronter n'importe quelle journée pourrie, quand «Your maze» est plutôt empreint d'une douce mélancolie. Et c'est là que déboule «At the end of the road», le single par excellence, plus puissant que n'importe quel hit de Nada Surf, Posies ou autre orfèvre de la power-pop. Je pourrais écouter ce titre cinquante fois d'affilée que je serais toujours autant emporté. Le reste de cette réalisation artisanale étant du même acabit (réussissant en plus à faire sonner les arrangements cuivrés trop cools), lâche ce mag tout de suite et file découvrir ça !

■ Guillaume Circus



A TERRE

EMBRASSER LA NUIT

[Sud Obscur]

Même en étant amateur de post-hardcore, il fallait être particulièrement attentif pour repérer A Terre. Car se pencher sur des EPs n'est jamais aisé, même si à l'heure du beaucoup dématérialisé, on a vite fait de tomber sur des morceaux et de les trouver sympas. De là à creuser davantage, c'est autre chose, désormais, tu ne peux plus faire autrement, déjà parce qu'il va falloir enterrer ce cadavre de biche et, ensuite, parce qu'Embrasser la nuit est un petit chef d'œuvre de noirceur.

Peur, détresse, morts, nuit, condamnées, sang, perdu, brisées, perte, cicatrices, mourir, pluie, sans espoir... Voilà quelques mots extraits des textes de ces quelques titres, tu vois un peu l'ambiance ? Beaucoup de désillusion et assez peu de politique car «ÂCÂB» signifie ici : «Âmes Condamnées. Âmes Brisées» car le groupe aime à détourner les références (tu entends aussi Regarde les Hommes Tomber, «Mon fils ma bataille», «Paris sous les bombes»...) pour brouiller les pistes. Cadavre, squelette et tempêtes servent de support visuel, voilà le décor tel que le plante A Terre, il faut maintenant ajouter la musique... Et la façon dont ils agencent les sonorités, les rythmes, les chants et arrangent le tout avec de petits ajouts est tout simplement magistrale. Et si le style voudrait que je retienne avant tout les deux plages les plus étendues («Prophétie» et «L'appel de la nuit» qui dépassent les 8 minutes avec une bonne dose de post, de

prog et de passages plus calmes), c'est du côté de «Paris sous les tombes» et «Nous sommes la nuit» que je vois les climaxes de l'opus. Deux déferlantes d'émotions aussi abruptes que violentes, des montées vertigineuses auxquelles il faut bien de longs morceaux (et deux pistes interludes lugubres) pour redescendre. Après la décharge «ÂCÂB», «Paris sous les tombes» nous ramène brutalement à la vie, le mariage du growl et du screamo suit le rythme implacable des instruments qui dégagent une puissance folle, le break où l'on est proche des larmes n'en est que plus lumineux, le retour en force des instrus n'en est plus qu'imparable. Un putain de mur du son qui se rapproche et vient nous écraser, les éclairs de la guitare ne réussissant pas à nous sauver. Masterclass. Tout comme «Nous sommes la nuit», un titre oppressant qui reste en tête et vous fera fredonner à n'importe quel moment de la journée ce «Nous sommes la nuit. Nous sommes la voix.», poings fermés et avec quelques coups de tête dans l'air qui n'a rien demandé. Au-delà d'une construction haletante et lourde, le titre bénéficie de la présence de Sébastien (Seven Hate) qui se fond aisément dans ce titre apocalyptique teasé par «Presque morts».

Embrasser la nuit propulse A Terre dans la cour des grands, bravo à eux, à la petite équipe qui croit en eux et à ceux qui ont eu la bonne idée de sublimer leurs idées comme Pierre Loustau (au studio Shorebreaker de Tarnos, près de Bayonne) qui a travaillé avec Park ou Cosmopaark et dont les différents projets (passés et présents : François And The Atlas Mountains, Petit Fantôme et Botibol) ne laissent pas imaginer une telle capacité à mettre en valeur le noir.

■ Oli

A TERRE

C'EST GRÉGOIRE, CHANTEUR, QUI NOUS PERMET D'EMBRASSER LA NUIT D'UN PEU PLUS PRÈS, CE PREMIER ALBUM D'À TERRE MÉRITANT QU'ON SE PLONGE DAVANTAGE DANS SON ÉCRITURE, SES RÉFÉRENCES, LA CONCEPTION DE SES VIDÉOS ET SON FUTUR PROCHE.



Embrasser la nuit est un titre d'album très poétique, la poésie est une source d'inspiration ?

Pour moi, tout texte de chansons est une poésie, par conséquent je dirais que oui. J'ai toujours écouté des artistes francophones et j'aime que les groupes français chantent en français, dans tous les styles. Je pense donc être imprégné par les paroles des artistes francophones que j'écoute, comme Fange, Balavoine, Aya Nakamura, Les Sheriff, Freeze Corleone, Syndrome 81, Bashung, Amanda Woodward...

Votre univers est particulièrement sombre, qu'est-ce qui vous apporte autant de noirceur ?

Nous aimons tous les musiques sombres ou toutes formes d'art qui vont dans ce sens. À titre personnel je suis assez conscient de la noirceur que nous avons tous en nous, que l'être humain peut être capable des pires horreurs. Je m'intéresse à l'histoire, à l'évolution du monde, plus le fait que je sois assez mélancolique, et cela amène forcément cette noirceur.

Il n'y a pas vraiment d'idées politiques, alors pourquoi choisir «ÂCÂB» en titre de morceau ?

Nous avons réfléchi l'album en amont, avec un agencement du début à la fin. Ce titre, assez doom, avec cette intro atypique collait bien au début. Et tu as bien fait de mettre les accents circonflexes sur «ÂCÂB» car c'est l'acronyme d'Âmes Condamnées, Âmes Brisées. On a donc détourné le sens original. Ce titre dit que nous sommes tous pareils, qu'on soit d'un côté ou de l'autre d'une ligne, nous sommes des Âmes Condamnées, des Âmes Brisées...

On trouve d'autres références un peu détournées, ça vous amuse de jouer avec les mots et de brouiller les pistes ?

Merci d'avoir remarqué cela. Il n'y a que sur «ÂCÂB» ou on brouille un peu les pistes, les autres sont plutôt des clin d'œil ou hommage à des artistes que j'aime. Il y a donc des réfs à Bad Religion, Fange, Year of No Light, Balavoine, Regarde les Hommes Tomber... Après c'est à vous de voir où elles se trouvent (souffrir).

L'album bénéficie de beaux arrangements, c'est un travail réalisé au moment de la production ou tout est «fini» avant d'arriver au studio ?

Tout est quasi fini à l'arrivée en studio. À part pour le chant où on a pu essayer ou modifier des choses. Le réalisateur de l'album, Petit Fantôme, avait carte blanche pour triturer les sons des arrangements, mais les pistes brutes étaient créées.

Vous avez travaillé avec l'équipe du studio Shorebreaker, ils ont peu de référence dans votre style, qu'est-ce qui a fait pencher la balance de leur côté ?

Dans notre démarche artistique, notre territoire (Pays-Basque, Gascogne) est une influence primordiale et nous souhaitons avoir un son différent des autres groupes de notre style. Donc nos critères étaient un studio de qualité, qui ne fait pas de metal, dans notre région. C'est pourquoi j'ai pensé au Studio Shorebreaker de Tarnos et à Pierre «Petit Fantôme» Loustaunau à la prod car, le connaissant, il pouvait amener une direction originale au son de l'album et comme nous, il se fout des codes et n'a pas peur d'essayer des choses. On peut souligner aussi le mastering réalisé à Labenne, par Benoît Bel du studio Mikrokosme.

Le Silver Cord n'était pas dispo ?

On n'a même pas osé demander (rires).

Vous avez choisi «Paris sous les Tombes» comme premier titre mis en avant, avec un clip notamment, pourquoi ce morceau-là ?

Un titre assez direct, accrocheur qui collait pour un premier «single». Le titre en lui-même et la ref à NTM pouvait attirer l'œil aussi.

Un deuxième clip vient de sortir, c'est «L'appel de la nuit», c'est un titre assez long. Pourquoi ce choix ?

Déjà, c'est un très bon morceau et très personnel au niveau du texte. Cela montre également une autre facette de notre musique. L'ambiance du clip est sombre, désespérée, avec le texte qui défile pendant le clip. Nous avons des supers retours, de personnes qui s'identifient à ce titre, qui ont eu les larmes aux yeux... Et le titre «Nous sommes la nuit» va bénéficier d'un clip aussi, qu'on vous laisse découvrir.

D'ailleurs, on ne s'attendait pas forcément à trouver Sébastien de Seven Hate sur «Nous sommes la nuit», comment s'est fait ce featurig ?

Je me doutais que chez W-Fenec la présence de Seb de Seven Hate ferait écho, car vous avez toujours eu une attache avec le punk-rock, et les groupes hexagonaux. Je suis fan de punk-rock et Seb est devenu un pote car il habite à Mont-de-Marsan, comme moi, depuis longtemps. Un peu comme pour le studio, je cherchais un feat qui soit hors metal, de chez nous. Je ne trouvais pas d'idée et un jour je me suis dit : « Putain je suis con, j'ai Seb sous la main ! ». Je réécoute l'album *Is this glen ?*, chef d'œuvre de Seven Hate, et j'appelle Seb de suite qui accepte avec plaisir. Il a été surpris car c'est sur une musique assez éloignée de ce qu'il fait ou faisait et en plus avec des paroles en français. En studio, il a eu un peu de mal à trouver sa voix, n'étant pas habitué à chanter en français surtout, et un moment je lui dis « Je veux le Seb de Seven Hate, pas autre chose ». Et là, il refait une prise et j'ai eu les poils des bras qui se sont dressés, littéralement. Seb sort de la pièce et en me montrant son bras il avait les poils aussi !!! On a su que la prise, et l'émotion dégagée, était la bonne.

Si l'un d'entre vous devez être le guest inattendu d'un album d'un autre groupe, ce serait quel groupe ?

Je me verrais bien en feat sur un album de Blòd ou Year of No Light.

Certains morceaux sont connectés. En concert, vous pouvez jouer tout l'album ?

Oui, tout est jouable, nous jouons au clic ce qui permet de caler les samples.

L'album n'est pas encore sorti au moment de cette interview, quelles sont vos attentes ?

On espère qu'il va être bien reçu bien sûr, mais aussi qu'on va souligner sa singularité et sa sincérité. Commencer à être présent dans le paysage «metal» français aussi.

Et puisqu'on est en début d'année, qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter qui dépasserait ces attentes ?

Jouer avec des groupes que nous adorons et, à titre personnel, que les Girondins de Bordeaux remontent d'une division !

Merci

Merci à toi, tu as bien capté notre démarche.

Merci Grégoire et aux autres membres d'À Terre pour ce superbe opus, merci aussi à Clément (Vous Connaissez ?) pour le relais.

■ Oli

Photos : Benjamin Delacoux



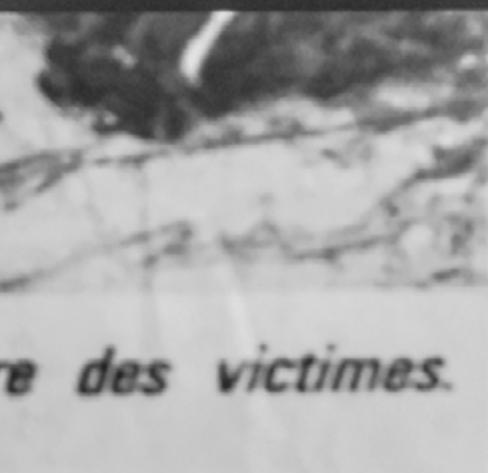


MAUD LÜBECK

THÉÂTRE 14, PARIS

MAUD LÜBECK, AUTRICE-COMPOSITRICE-INTERPRÈTE, NOUS PLONGE DANS UN UNIVERS INTIMISTE ET POÉTIQUE AVEC SON SPECTACLE «PRIVÉ S.V.P.» AU THÉÂTRE 14. CE PROJET, QUI MÊLE LECTURE MUSICALE, THÉÂTRE ET LITTÉRATURE, EST UNE ADAPTATION SCÉNIQUE DE SON LIVRE ET DE SON ALBUM 1988, CHRONIQUES D'UN ADIEU.

PIÈCE À CONVICTION N°17



l'article de journal.



Privé S.V.P. est un voyage émotionnel à travers les souvenirs de Maud Lübeck, où elle raconte l'histoire d'un amour d'adolescence tragiquement interrompu. Le spectacle est une exploration délicate des sentiments et des émotions qui ont marqué sa vie, avec une authenticité et une sensibilité touchantes.

Le spectacle commence par une introduction poignante où Maud Lübeck évoque les quelques heures passées avec Claude, une jeune fille rencontrée à l'âge de treize ans et disparue brutalement deux ans plus tard.

Chaque détail de leur rencontre est consigné dans un cahier d'écolier, marqué Privé S.V.P., et devient une pièce à conviction de leur lien unique.

Sur scène, Clotilde Hesme incarne la pianiste adolescente avec une justesse émouvante, tandis que les deux artistes revisitent ensemble cet amour perdu. Les chansons, accompagnées par des musiciennes au piano et aux cordes, magnifient les textes lus par Maud. La mise en scène, sobre et élégante, met en lumière la complicité entre les artistes et la





profondeur des émotions évoquées.

Parmi les moments marquants - outre ceux musicaux que j'avais déjà pu expérimenter en studio lors de l'enregistrement et sur disque - des points de bascule qui permettent d'appréhender les deux œuvres et de rentrer dans l'intimité de l'artiste. Tout d'abord, un «Rêve prémonitoire» où la protagoniste raconte un rêve troublant fait à l'âge de douze ans et demi, quand elle rencontre une jeune fille dont le visage est caché. Ce rêve suggère leur future rencontre et marque le début de son attente. Attente de courte durée car l'arrivée de Claude (au féminin) dans le voisinage de l'adolescente est un moment clé qui ne tarde pas à arriver dans la narration. Leur première rencontre, où leurs regards se croisent, est décrite avec une intensité palpable. Ensuite, l'histoire se déroule autour de «Pièces à conviction». Maud Lübeck lit des extraits de son journal intime, où chaque détail de ses rencontres avec Claude est méticuleusement noté. Ces passages, lus avec émotion, nous plongent dans l'intimité de ses souvenirs. Le spectacle aborde également le processus de deuil et la manière dont la création artistique a permis à la jeune femme endeuillée de faire face à la perte. Le message médiumnique reçu en 2022, évoquant la présence de Claude, ajoute une dimension spirituelle et émouvante au récit.

Parmi ces moments hors du temps, une danse sur l'artiste Fra Lippo Lippi de Clothilde, le public se regarde, personne ne semble connaître le morceau, mais nous sommes néanmoins emportés par la danse. Un moment de relâchement dans la tension qui plane sur le spectacle. Étonnamment, le label sur lequel est sorti le disque en 1986 s'appelle Divine, tout comme l'album de Maud sorti en 2019. Encore une pièce à conviction à rajouter à l'enquête.

Il faut attendre 20 minutes pour que les titres soient joués, faisant de nous des confidents de l'artiste avant de passer à la musique : «Un jour sur terre», «L'Éternité» (je le confesse, mon morceau préféré qui touche par son universalité), «Non», «Je n'ai pas eu le temps» déjà en duo avec Clothilde Helsme sur disque,

cette fois en spoken word rappé sur une bande sonore. «Aucune» ou «Au voleur» plein de nostalgie laissent finalement la place au final «Était-ce toi ?», comme si le fantôme de Claude venait planer sur la fin de spectacle. Anne Berry et Chloé Girodon aux cordes ont relevé encore plus le niveau de tristesse qui empreignait la salle. Ce fantôme, le spectateur a pu, pris à l'intrigue, le déceler par moments quand le rétroprojecteur sautait ou quand une fenêtre d'erreur Windows apparaissait un dixième de seconde.

Privé S.V.P. au Théâtre 14 est une expérience unique, où la musique et les mots se mêlent pour nous offrir un moment de grâce et d'émotion. Maud Lübeck, par son talent et sa sensibilité, nous invite à explorer nos propres souvenirs et à ressentir, l'espace d'un instant, la puissance des émotions qui nous traversent. Un spectacle incontournable pour les amateurs de musique intimiste et de récits authentiques. Une histoire d'amour qui n'aura jamais eu lieu, mais finalement tellement plus belle.

Merci à Simon de Finalistes et Mayliss Missouris. Merci à Maud pour nos courts échanges après le spectacle.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier





STINKY

SOLACE

[M-Theory Audio]

Sans compter ceux de Stinky Bollocks, ce Solace est le quatrième disque de Stinky et pourtant on peut dire qu'il marque un nouveau départ pour le groupe. Même si tout ne se fait pas du jour au lendemain, cet album ressemble en effet à un acte de naissance. Max (bassiste aussi chez 20 Seconds Falling Man et The Ascending), Clément et Enzo (guitariste venu d'Affect) sont arrivés fin 2022, changeant les influences du combo alors que Claire est devenue Clair avec de nouvelles possibilités vocales. En bref, tout en gardant l'esprit des débuts et sans changer de nom, la nouvelle bande a forcément une nouvelle identité sonore...

La base, c'est le hardcore et on en trouve encore beaucoup, dans les rythmiques, la puissance du chant lourd («Nothing can fix it» !), les riffs plombés, quand ça castagne tout droit en envoyant le tout à pleine balle, on sait d'où ils viennent (et Nantes, c'est presque juste en face de New York...). Ceux qui suivent les Nantais depuis près de 20 ans s'y retrouveront dès «Down in the dumps» et tant pis pour eux s'ils ne goûtent pas aux délicieux passages mélodiques (perso, je les trouve sublimes). D'ailleurs, histoire de gagner davantage de fans à l'international et de montrer aux grincheux qu'on peut ouvrir sa musique à d'autres influences en conservant sa crédibilité, les Mariligériens ont convaincu Lou Koller (Sick Of It All) et Andrew Neufeld (Comeback Kid) de venir dialoguer avec Clair sur «Grass snakes» pour

le premier et sur «Under care» pour le second. Des deux morceaux, c'est celui avec Andrew que je préfère, pour affronter les screams, les intrus vont chercher des harmonies et une forme de douceur assez couillue là où le titre avec Lou reste assez classique. Quand le côté éraillé n'est pas adouci, on a «Alignment» qui évoque la liberté d'être qui on est et d'avoir le droit d'évoluer, le genre de morceau qui sera certainement censuré par l'administration Trump s'il arrive jusqu'à leurs oreilles (ça mérite au moins un décret signé devant Fox News). Un titre très fort pour son message porté par un ambassadeur clairvoyant et impressionnant de sagesse. En tout cas, il est plus lourd que «Mourning flowers» qui est un poil trop poussif à mon avis et pâtit de sa proximité avec les bombes qui l'entourent. Dans un registre plus calme, «Silent birds» s'en sort bien mieux, idem pour le passage mélodieux de «Moonbow». Et le punk dans tout ça ? Je l'ai dit en intro, Solace est une renaissance, une mutation, un changement et l'aspect keupon a laissé sa place à davantage de volupté voire de féminité si l'on veut jouer avec les genres et appuyer sur le fait que ça n'a pas vraiment de lien avec le physique. Dans l'attitude et la vitesse d'exécution, on en trouve encore des traces («Natural savior»), mais le Stinky de 2025 est en opération à hardcore ouvert.

Et certainement la meilleure version de lui-même, Stinky fait son truc sans se soucier du regard ou de l'écoute des autres, cherchant au contraire à instaurer un dialogue, à ouvrir des portes, à permettre l'échange et à ne pas rester buté sur une position. Telle une couronne d'épines, ça peut faire mal, mais il faut parfois souffrir pour grandir, comme Stinky était déjà grand, ils sont désormais géants.

■ Oli



DEATH STRUCTURE

LE DÉNI

(M&O Music Label)

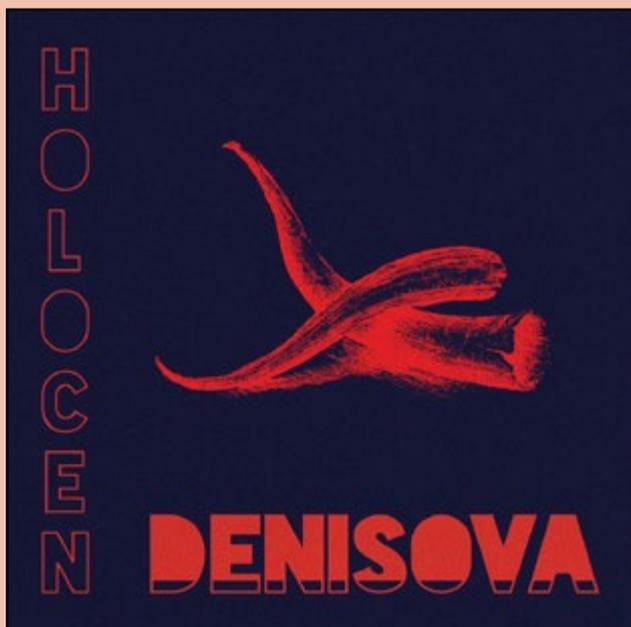
Voici une belle sortie dans le rayon brutal death metal, sans doute mon coup de cœur des sorties de ce mag. Death Structure est un projet qui a vu le jour à Lille, en 2016, avec le bassiste Seb Delcroix et le guitariste Simon Ranwez. Ils sont ensuite rejoints par Charly Leroy au chant et Max Goemaere à la batterie, mais leur premier LP ne sort qu'en 2021. Leur premier album a été reconnu au triomphe du metal français dans la catégorie «violence».

Avec ce deuxième LP, les membres de Death Structure gardent l'énergie et la violence, mais ils y rajoutent de la profondeur et de la matière pour livrer une musique complexe et puissante. On y retrouve de multiples influences : de Meshuggah à Gojira en passant par Decapitated, qui se marient parfaitement. C'est un condensé de violence avec des passages plus aériens, un peu comme un circle pit de l'enfer qui alternerait avec des slams. On passe par des moments suaves qui nous élèvent, puis on se retrouve plongé dans une violence lourde qui nous plaque à terre. D'ailleurs, le fait que leur musique nous arrime au sol est plus qu'à propos, car le groupe nous parle de l'écologie et de l'idiotie humaine face à cette problématique. Le message n'est pas uniquement noir, on nous parle aussi de combat et d'espoir pour le futur. Tout au long des dix titres de l'album, c'est à coups de double pédales, de break, et de passages en voix claire sans excès et exécutés avec une grande maîtrise, avant de

revenir à un chant plus saturé et profond, que Death Structure nous martèle son message. On peut souligner la qualité et l'équilibre de la production qui met en avant distinctement tous les musiciens et le chanteur en créant un équilibre harmonique qui est un gros point fort de l'album. On peut aussi remarquer l'artwork de Mario Nevada qui illustre superbement la pochette.

Rendez-vous est pris pour aller les voir en concert début mars. On est impatient de découvrir en live la puissance de leur batterie, la rythmique hypnotique de leur basse et les riffs acérés de leurs guitares. Bref allez écouter et réécouter cet album.

■ Nolive



DENISOVA

HOLOCEN

[Araki Records]

Lorsque j'ai mis la main sur Holocen, le premier EP du duo nantais Denisova, j'y ai instinctivement trouvé des similitudes instrumentales avec Carver, formation également nantaise. Bingo ! Leur batteur, David Escouvois (également membre de Francky Goes to Pointe à Pitre, Mr Protector et Mandrill) fait partie de ce projet, avec le guitariste/chanteur Florian Mallet (Edinburgh of the Seven Seas). Ce dernier, également illustrateur, a réalisé la pochette sérigraphiée de ce joli petit digipak intégrant un CD prenant la forme d'un vinyle avec ses microsillons. Notez qu'une version K7 très limitée (tout comme la version CD sortie en juin 2024 chez Araki Records) est disponible via Ideal Crash.

Le soin est vraiment présent partout chez Denisova. Dont cette pop sophistiquée qu'on aime qualifier de math-pop. Celle-là même qui essaye ici d'imaginer ce que les arbres, les plantes et les animaux auraient comme message à délivrer à ces homo sapiens qui ont colonisé et saturé la Terre. Car le message est clair : Denisova met en avant sur Holocen le sujet de la destruction de la planète par l'Homme. Ce n'est donc pas une œuvre sans secousse. Le duo essaie aussi de détruire les codes du rock et de la pop, sa musique passe par des chemins non balisés. Comme Carver, mais en plus «pop» et avec une folie moins évidente en apparence. En ce sens, on pourrait d'ailleurs rapprocher les Nantais d'un artiste de la trempe de Tioklu voire de Partout Partout, ou -

dans la classe des formations plus connues - de Foals (période Antidotes surtout) ou bien d'And So I Watch You From Afar.

Un style «entre deux» qu'on apprécie, forcément, qui donne du jus et de la joie malgré le thème de l'EP. C'est aussi ça le rôle des artistes, jouer l'ambivalence, sous tous ces aspects et avec une liberté de ton totale. À ce titre, le dernier morceau «Navel» est le plus bel exemple que pouvait donner Denisova, où tout n'est que question de détours, complexité, exaltation et désarroi. Finir de cette manière cette exploration musicale ne pouvait que rendre grâce à leur talent incontestable.

■ Ted



BEACH MOONSTERS

BLACK LAGOON NIGHT SURFIN'

[98 Décibels]

Certes, avec un nom pareil, les Beach Moonsters peuvent faire peur, monstres marins et Frankenstein en bermuda viennent menacer la pin up surfeuse à la nuit tombée, mais si on met de côté le visuel et les noms (qui invitent sur le disque zombie, kraken, sorcière, loup-garou cyclope et autres monstres en tout genre), il y a aussi la plage et de la surf music ! Et en cette fin d'hiver interminable (par chez moi, la date prévue pour le printemps est dans un mois, mais rien ne nous assure qu'il sera vraiment là à l'heure, la «prévi-

sion» météo annonce du 10° pour le 20 mars), un rayon de soleil fait vraiment du bien.

Et des rayons, ils en envoient les Bourguignons, pas gênés par des mots, ils peuvent balancer des cadences infernales et enquiller les riffs à très grande vitesse, les notes déferlent et si l'on se réfère aux titres et à leur univers, on peut imaginer de folles courses poursuites sur les plages de ce lagon noir. Sinon, on peut aussi juste profiter de l'énergie déployée pour oublier la grisaille et se demander si un titre comme «Cinderella's nightmares» est dansable tant il est speed. Faudrait l'envoyer dans les enceintes du Titty Twister pour voir ce que ça donne. Les morceaux sont assez courts, toujours très nerveux même s'ils ne suivent pas tous un rythme endiablé, le son est garage mais pas trop, il sait rester propre et ne va pas chercher les grésillements ou les larsens que certains apprécient. Pas avare de déconne, le trio s'aventure en terre latine avec un «Big bazounga boogaloo» qui leur permet de se défouler les cordes vocales sur un «Boogaloo» que j'imagine le public hurler avec eux.

Bref, si t'aimes le cinéma (au choix entre série B, série Z ou vieux films muets d'horreur «cultes» en noir et blanc), si t'aimes le rock, si t'aimes le surf, si t'aimes quand ça va à 100 à l'heure, grimpe sur ta planche pour une séance de Black lagoon night surfin', tu ne seras pas déçu du voyage... si tu en reviens.

■ Oli

Photo : Oofzos





98 DÉCIBELS

98 DÉCIBELS CRÉE UN NOUVEAU LABEL ROCK SPÉCIALISTE DU VINYLE DANS L'AIN. CE COLLECTIF EST ACTIF DEPUIS 17 ANS À BOURG-EN-BRESSE, IL EST SPÉCIALISÉ DANS LA PROMOTION DES MUSIQUES ALTERNATIVES ET PARTICULIÈREMENT DU ROCK. CONNU POUR LEUR FESTIVAL MADFEST ET LES NOMBREUX CONCERTS EN BRESSE, IL FRANCHIT UNE NOUVELLE ÉTAPE EN CRÉANT LEUR PROPRE LABEL. NOUS AVONS RENCONTRÉ ELODIE, PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION, SIMON, LE COORDINATEUR ET BATTEUR DES BEACH MOONSTERS AINSI QUE TEDDY ET JÉRÔME MEMBRE DU DUO THE LATE SPEAKERS. ILS ORGANISENT LES RELEASE PARTY DU DEUXIÈME ALBUM DES BEACH MOONSTERS, AMBASSADEURS DE LA SURF MUSIC APRÈS PLUS DE 150 CONCERTS, ET DU PREMIER DES LATE SPEAKERS, NOUVEAU DUO ROCK LOCAL, CE SERA LE 1ER MARS À LA FERME À JAZZ DE BOURG-EN-BRESSE.



Pouvez vous nous présenter votre association ?

Elodie : L'association existe depuis plus de quinze ans et a toujours eu à cœur de promouvoir les musiques alternatives et les artistes locaux. Ce n'est pas juste une structure organisant des concerts, c'est un vrai collectif qui fonctionne sur la passion et l'entraide. On aime la bonne musique, bien manger et bien boire ! L'association ne se limite pas à organiser des événements musicaux. Elle s'implique aussi dans des actions culturelles en faveur des jeunes, des personnes âgées et de publics en situation de fragilité. Nous menons des projets dans les écoles, les EHPAD et même en milieu

carcéral. Notre but est de rendre la musique accessible à tous et de créer des moments de partage.

Simon : On intervient aussi dans des quartiers où l'accès à la culture est plus difficile. La musique est un excellent vecteur de lien social et d'inspiration pour les jeunes.

Comment 98 Décibels en est venu à créer un label ?

S: Monter un label, c'est venu progressivement. On a toujours vendu des disques en concert, d'abord en petite quantité. Puis, on s'est mis à en vendre plus et à aider des groupes à presser leurs albums. Un jour, on s'est dit : Et si on





BEACH MOONSTERS



BEACH MOONSTERS

mettait notre logo sur un disque ?. Et voilà, le label est né !

E : On s'est entouré de professionnels du spectacle vivant, petit à petit, on a structuré un label. On a commencé en aidant L'Effondras à sortir un disque, puis Beach Moonsters, et aujourd'hui, on en est à plusieurs productions par an.

98 Décibels, votre label soutien des groupes de rock, une volonté ?

S : Pour l'instant, le label est orienté rock, mais nous restons ouverts à d'autres genres. C'est le style qui nous rassemble aujourd'hui, mais on ne sait pas de quoi demain sera fait. Ce qui est certain, c'est qu'on se concentre sur le vinyle et les groupes qui veulent ce support uniquement.

E : Notre démarche, c'est d'aider les groupes à presser leurs disques et à structurer leur carrière, tout en gardant un fonctionnement humain et collectif.

Est-ce que vous pouvez vous présenter The Late Speakers ?

Teddy : Notre groupe est né en 2023, après une soirée organisée par 98 Décibels. On a décidé de monter un projet ensemble. Tout s'est fait naturellement et on a rapidement été accompagnés pour enregistrer notre premier album.

Jérôme : L'accompagnement de 98 Décibels a été un énorme coup de pouce. Ils nous ont permis de structurer notre projet dès le début, en nous guidant sur la production de l'album, le pressage vinyle et même la communication autour de la sortie.

S : On leur a aussi donné un coup de main sur la partie administrative, notamment les contrats de cession et la gestion des cachets. C'est important pour un jeune groupe d'avoir un cadre solide.

Vous sortez aussi le deuxième album des Beach Moonsters qui a parcouru la France avec plus de 150 concerts de surf music. Un groupe important pour vous ?

S : Avec Beach Moonsters, on a été un peu les poissons pilotes du label. On a testé des choses, parfois on s'est plantés, mais on a aussi appris à vendre des disques en tournée, à gérer la production et à structurer notre projet. Aujourd'hui, on transmet tout cela aux

autres groupes.

E : On a pu voir ce qui marchait et ce qui marchait moins bien. C'est grâce à ces expériences qu'on est aujourd'hui capables d'aider d'autres artistes à éviter certains écueils.

Qu'offrez vous aux groupes comme accompagnement ?

S : L'association ne se contente pas de produire des disques. Elle propose un accompagnement global : studio d'enregistrement, aide administrative, conseil en booking, et organisation d'événements.

Vous lancez le label à l'occasion d'une soirée à Bourg-en-Bresse ?

E : Pour le lancement du label, on prépare une grande soirée le 1er mars à la Ferme à Jazz de Bourg-en-Bresse, avec une programmation 100 % local, un before DJ et de la bonne bouffe. L'objectif est de créer un moment convivial et de soutenir la scène rock indépendante.

Un dernier mot ?

S : En parallèle, on met en place un réseau d'échanges de vinyles avec d'autres labels. On veut remettre au goût du jour l'achat de disques en concert, créer du lien entre les artistes et le public.

T : Et puis il y a aussi un aspect humain hyper important. Grâce à 98 Décibels, on a rencontré plein de personnes qui partagent notre vision et qui nous apportent des conseils précieux. C'est une vraie famille musicale.

98 Décibels fait partie des projets porté par des passionnés de musique. Par l'ensemble de leurs projets ils nous montrent le dynamisme des associations et leur savoir-faire unique. Merci à eux !

■ Oofzos

Photos : Oofzos

Beach Moonsters (la Tannerie, mars 2023)

The Late Speakers (la Tannerie, mars 2024)





SIX MONTHS OF SUN

CREATURES

[Cold Smoke Records / Urgence Disk]

Le trio n'est pas le plus prolifique du circuit stoner instrumental et ne nous offre un album que tous les 5-6 ans. Pas ouf même si la qualité est toujours au rendez-vous, on ne peut pas en dire autant du soleil par chez moi qui, non seulement ne se pointe même pas six mois par an, mais en plus y va mollo sur les rayons. Derrière l'apparente morosité de la pochette se cache un album opus riche en couleurs et plutôt lumineux, le paysage affiché étant rapidement envahi de monstres de toutes natures, des Creatures aux noms évocateurs qui servent de titres aux différents morceaux.

Si quelques dénominations sont assez vite repérées sur le dessin («Shai hulud» le ver des sables de Dunes, la bête de «Gévaudan», le «Wendigo» découvert avec l'album de Ketha, le «Dahu» de nos montagnes), d'autres demandent quelques recherches et font voyager à travers les cultures arabe («Zaratan»), viking («Vatnagedda»), nippone («Ningen») ou écossaise («Dobhar chu»)... L'occasion de se rendre compte que le bestiaire de l'imaginaire est sans limite mais aussi de se dire que certaines légendes associées à ces cryptides sont construites sur des éléments tangibles. En tout cas, avant même d'avoir écouté une seule seconde des 9 pages, on a déjà fait un sacré road trip !

Sans lignes de chant, pas de place aux temps morts pour les instruments qui débordent

d'idées pour donner du rythme et un groove incroyable aux compositions toujours teintées de rock seventies mais armées plus lourdement que leurs aînés du fait de distorsions bien corrosives. Un peu moins de fuzz et plus de puissance, ce n'est pas pour me déplaire et quand la guitare décoche quelques notes plus pointues, on se retrouve dans une zone entre influences prog et math («Ningen»), ça donne le tournis mais c'est aussi ça qu'on aime, se laisser embarquer on ne sait trop où par des envolées cycloniques. Outre ses compositions personnelles toutes plus enlevées les unes que les autres («Dobhar chu» ne compte pas, c'est une transition), le combo a aussi tenu à rendre hommage à Baptiste, le guitariste d'Intercostal décédé dans un accident de la route en 2017, en retravaillant son «Jersey Devil» pour l'éternité. Tu l'auras compris (mais tu le savais déjà), quand Six Months Of Sun se réveille de sa longue nuit, ce n'est pas pour faire les choses à moitié, alors on en profite.

■ Oli



SINTHOME

L'OMBRE DES CROIX

[No Way Asso / Table Basse / Skank Bloc]

Trio originaire de la Nièvre, Sinthome élabore depuis 2020 une formule post-punk / coldwave en langue française. Les personnes ayant un attrait pour la psychanalyse auront fait le lien avec le concept de Jacques Lacan datant des années 70 sur le *sinthome*, qui - je cite Wikipedia - est «un terme pour désigner une particularité de la fonction que l'écriture eut pour l'écrivain James Joyce». Mais là n'est pas le propos de cette chronique. Après avoir dévoilé deux EPs, Sinthome, le groupe, a sorti en septembre dernier son premier LP *L'ombre des croix*, neufs titres mixés et masterisés par Seb Normal de Delacave, *Le Chemin de la Honte* ou encore *Teledétente 666*. Suis-je surpris ? Absolument pas ! Car ce disque s'inscrit dans la droite ligne d'un courant qui a su trouver un écho favorable en France, notamment dans les années 80 (avec Charles de Goal ou Guerre Froide par exemple), et qui a su revivre dans la dernière décennie à travers, entre autres, un excellent label qui a fermé ses portes voilà un an, à savoir Le Turc Mécanique, qui abritait des formations de Seb Normal et bien d'autres comme Balladur, Colombey, Strasbourg, Mary Bell ou encore Tôle Froide.

Voilà pourquoi la musique de Sinthome me parle. D'abord pour son ambivalence entre dépit et petites lueurs d'espoir qui a le chic d'activer et de stimuler mon esprit. Ensuite, pour ma sensibilité à leurs ondes noires et angoissantes («Durtol», «Memento mori»), à ce spleen mé-

lodique («Ailleurs tout passe») exprimé souvent dans l'urgence («Lumière noire», «Sortie 33») ou à l'aide de ballades glaçantes («Divagations»). J'aime quand leurs guitares traînent («Ravage»), quand elles crient parfois, parce qu'il n'y a plus d'autres solutions pour communiquer un mal-être. Tandis que le jeu de basse est crispé et abrasif, comme si une corde était prête à péter en plein morceau, la batterie, elle, ne faiblit jamais. Elle paraît tellement déshumanisée, qu'on pourrait la confondre aisément avec une boîte à rythme, tant les nuances sont opaques. Mais c'est le style qui veut ça aussi. Un style introspectif, aux méthodes DIY, qui se soucie moins de la perfection que de la sincérité touchante qui peut en ressortir. *L'ombre des croix* est une œuvre qui, bien qu'elle suive une formule éprouvée, m'a véritablement comblé.

■ Ted



SILICIUM

APOCALYPTIC SCHEME

[Autoproduction]

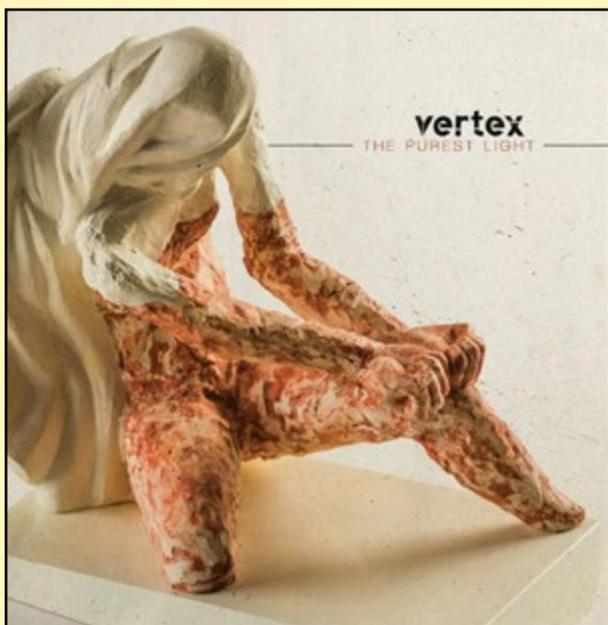
Silicium s'est reformé en 2022 avec un nouveau line-up composé d'Arthur (Albercave), Max (Droste), Thomas (Theorem), Antoine (ex-Exocrine) et Guillaume (membre originel de Silicium). Du speed, du groove et du death caractérisent le style du groupe, développant un thème dystopique : un futur où l'être humain est asservi aux machines. À l'époque, Silicium avait pu défendre honorablement son EP 6 titres nommé *Linked to the machine* (2008) aux côtés de groupes tels que Trepalium, Breakdust, Hacride, Simplicity...

Un premier clip est sorti en mai 2024, un nouveau est à suivre. Avec *Apocalyptic scheme* (tout un programme hein !) les Bordelais nous proposent un mélange très réussi entre death punchy et thrash metal furieux. On retrouvera, comme dans beaucoup de groupes actuels, des influences très diverses. Le crossover est, sans conteste, devenu la norme. Ce qui permet de proposer une musique qui s'affranchit des limites. Ici, vous retrouverez des pointes de death, une percussion très HxC par moments, mais toujours avec des guitares qui donnent des couleurs hard-rock et thrash metal. Ce mélange donne une musique très puissante, soutenue par le chant impeccable d'Arthur Nouhaud qui passe d'une déconcertante facilité du scream torturé au growl profond et enveloppant en passant par un grind agressif (entre autres). Les breaks sont multiples mais ils tombent justes, donnant parfois du groove à l'ensemble. On n'a pas le temps de s'ennuyer ou de se poser.

Alors comme on aime le dire avec Gab, «Ça tabasse ! c'est bon ! Bagaaaaarreeeee». Un très très bon EP qui donne envie d'en connaître plus. Reste le danger du crossover à maîtriser sur le temps, car, lorsqu'on mélange autant de références, on peut se retrouver errant dans le palais de Dédale sans en trouver la sortie.

■ Nolive





VERTEX

THE PUREST LIGHT

[Le Cri du Charbon]

On tient le chaînon manquant entre Meshuggah et Slipknot ! Il est lyonnais et tient dans un premier album à la réalisation technique (design, son) irréprochable, c'est The purest light de Vertex. Le combo allie la folie mathématique qui use des répétitions de séquences à très haute vitesse des Suédois à la sauvagerie death ultra percussive des masqués. Pour les mélodies, on repassera, il n'en est pas question ici quand bien même certains passages semblent, si ce n'est «apaisés», plus tempérés comme cette ligne de gratte au cœur de «All my hatred» [l'outro «Tar» est très belle mais ce n'est qu'une façon de sortir de l'album]. Le côté djent des riffs amplifie les coups portés par la batterie de Pierre [qui n'a pas les mêmes fréquences de frappe dans Hypno5e] et quand ça bourrine un peu moins, on retrouve assez vite un groove ultra puissant [«Leviathan»]. Sur la longueur, le chant, quasi tout le temps en mode scream, finit par être moins tranchant et peine à nous écorcher avec la même violence que sur les premières pistes, on remarque alors davantage le break ténébreux qui fait dégénérer «Following arrows» ou le tempo détraqué de «Scalable». Cela mis à part, Vertex fait sensation et impressionne pour ses débuts en long format...

■ Oli



SUIF

A RUN ON THIN ICE

[Araki Records / Permafrost / ...]

Rendre grâce aux bienfaits de la lenteur et de la délicatesse est encore d'actualité dans la vague rock à en croire l'écoute de A run on thin ice, premier album du groupe bordelais Suif mené par la chanteuse/guitariste Camille Dalby. Sur le coup, j'ai bien cru qu'il s'agissait là d'un hommage à Chelsea Wolfe ou Shannon Wright, tant les chansons de Camille portent en elles certaines caractéristiques évidentes : univers rembruni et préoccupant, rythmes pesant et appuyés, voix fragile mais assurée et carrément touchante pour le coup, et des plans de guitare [assurés ici par Maxime Coste de Kubota et ex-Watertank] mornes et chargés de mélancolie. Le décor est planté. Le rock de Suif fait corps avec des éléments folk pour appuyer sa froideur rock, entre parties de doom et légèreté soutenue sur laquelle les vocalises façonnent une réelle impression de proximité émotionnelle intense. Cette enveloppe sonore est manifestement de toute beauté, et sert parfaitement à réchauffer et à illuminer les cœurs et les corps en cette période où le froid et l'humidité [sans compter les jours courts] sont particulièrement présents en ce moment. Ce A run on thin ice tombe à pic, donc.

■ Ted



GEORDIE GREEP

THE NEW SOUND

[Rough Trade]

À peine l'aventure Black Midi mise à l'arrêt (définitivement ?) l'été dernier et annoncée de manière étrangement laconique, Geordie Greep, son frontman, enchaîne en l'espace de quelques mois avec la sortie d'un premier album solo intitulé *The new sound*. Tout cela semble avoir été prémédité tant le travail sur ce disque est juste impressionnant de maîtrise et de qualité. En bref, comment un type aussi jeune peut-il à lui seul mettre tout ça en place, non seulement avec la manière, mais surtout en si peu de temps ? C'est là tout le génie de Geordie Greep, et, croyez-moi, je n'aimerais pas être à la place de son cerveau, je pense que je rendrais l'âme rapidement.

The new sound est un titre un peu présomptueux si l'on en vient à le prendre au premier degré. Ce cocktail de jazz, de rock progressif, de musique latine, mais aussi d'instant de funk, de pop, de *sprechgesang* et de crooning, nous rappelle d'emblée à quel point Geordie Greep a eu un impact considérable sur la musique de Black Midi. «Blues», single présenté en avant-première et qui inaugure ce disque, est dans la droite lignée des derniers albums de son désormais ancien groupe. Petits gimmicks de guitare véloces, rythmique intenable assurée par Morgan Simpson (... de Black Midi), progression complètement effrénée et jouissive, le chant haché : rien de nous surprend, on est dans un bain dont l'eau n'a pas été nettoyée. En revanche, dès lors que *The new sound* se dévoile, l'influence de l'Anglais

commence sérieusement à s'élargir. Et du côté des musiques latines.

Normal, le disque a été enregistré entre l'Angleterre et le Brésil, avec des musiciens locaux dans le studio de Tuto Ferraz, un percussionniste (celles d'Angra dans les 90s, c'est lui) et producteur expérimenté originaire de «l'éternel pays d'avenir», comme le dirait un certain Georges Clémenceau. Si bien que quelques morceaux, quelque part entre rock progressif et musiques latines, font clairement penser à la musique de Carlos Santana (on pense en premier lieu au titre éponyme). Il en va de soi que la comparaison est loin de s'arrêter là. Cette liberté artistique mettant à l'honneur la musique des années 70 (mais pas uniquement) n'est vraiment pas pour nous déplaire, car *The new sound* se situe à la fois entre l'œuvre quasi expérimentale (les 12 minutes de «*The magician*» l'attestent), et celle subtilement écrite qu'il est interdit de corrompre (bordel, mais quelle merveille cet «*Holy, holy*»...).

Émancipé de la formule «groupe», Geordie Greep s'est entouré d'un paquet de musiciens exceptionnels dont le producteur et ancien collaborateur live de Black Midi, Seth Evans (de HMLTD), pour accoucher d'un premier album pur, sans barrière, magique, romantique, dérangé, aventureux, parfois déstabilisant, mais sacrément incroyable. Comme sa pochette qui nous laisse encore pantois.

■ Ted



L'AMBULANCIER

FRENCH MANHATTAN

[Autoproduction]

À la fois seul et bien entouré, Palem Candillier a poursuivi l'aventure débutée avec un EP et a donné davantage de corps à L'Ambulancier. Avec un album plus que complet, avec un artwork qui le met au volant d'un véhicule à construire (avec le livret qui s'insère dans le digipak, c'est génial) mais aussi avec une chanson déclinée en clip, difficile de passer à côté de L'Ambulancier (à moins d'être en état d'ébriété ?).

Premier des dix titres de l'album intitulé French Manhattan, «L'ambulancier» nous remet rapidement en connexion avec l'univers de l'ancien leader de So Was The Sun : du rock, des mélodies, des textes et un peu d'habillages pour accrocher l'oreille au plus vite. Parfois les instruments «classiques» prennent les devants (guitare pour «Patinage [Le point de]», basse pour «Je bois des blanches»), parfois ce sont des sonorités électro venues du siècle passé («lowa», «La ligne de partage», «Cheat code»), mais l'amalgame se fait toujours très vite pour donner un résultat hybride où la base rock se marie aux arrangements de manière assez naturelle. L'Ambulancier cherche à varier les effets (ou à les pousser au maximum sur «Central-e») et les couleurs, mais soigne également ses textes (qui auraient pu être dans le livret) et leurs harmonies. Outre quelques idées assez focus sur des thèmes précis («Patinage [Le point de]» qui compare la vie aux choix d'un pilote, «Donatello» sur des Tortues qui vivent dans le métro et font

preuve d'intelligence, l'inquiétant «Cheat code» sur le champ lexical des gamers...), certains morceaux donnent à apprécier les jeux avec les mots qu'ils soient empruntés à la poésie (Baudelaire) ou jouent les faux semblants (ivre de la jungle). Quand les astres s'alignent et que Palem ajoute une dynamique punchy, on obtient, selon moi, les meilleurs titres, c'est le cas pour «L'ambulancier» et «Je bois des blanches», ce dernier étant particulièrement... addictif !

En bonus, histoire de remplir l'ambulance, on a le droit à la version de «Donatello» avec un invité très spécial puisque Peter Lorne est l'auteur du générique des Tortues Ninja, il chante le morceau à la place de Palem, c'est un clin d'œil sympathique. L'Ambulancier offre aussi 4 titres enregistrés en live (mais sans public), captés sur la scène de Mains d'œuvres à Saint-Ouen, ça nous permet d'entrevoir l'énergie déployée par le groupe lors des concerts même si le son est un peu écrasé. Je vais faire le relou de service mais plutôt que de nous mettre une troisième fois «Donatello», y'avait pas moyen de jouer un vieux titre genre «Anti-système solaire» ? Comment ça, j'en demande trop ? Oui, bon, désolé. Et donc merci, merci pour les morceaux, merci pour le digipak ambulance, merci pour les clips, merci pour les bonus, merci !

■ Oli



L'AMBULANCIER

MÊME SI EN CONCERT L'AMBULANCIER RESSEMBLE À UN GROUPE COMME LES AUTRES, SON GRAND ARCHITECTE, C'EST PALEM QUI MÈNE CE PROJET SIRÈNES HURLANTES ET REVIENT AVEC NOUS SUR LA COMPOSITION, LES TEXTES, L'INVITÉ SPÉCIAL DE CET ALBUM, LES CLIPS, LES CONCERTS...

Conducteur de corbillard pour vivant, c'est pas super comme définition d'ambulancier. Tu en as une autre ?

Je suis l'urgentiste du rock'n'roll synthétique à la française ou le héros intello de New York, au choix !

C'est un projet solo mené à plusieurs, c'est simple de gérer ton équipe ?

C'est plus simple que de jouer dans un groupe, oui. Les mécaniques ne sont pas les mêmes entre les gens, mes musicien.ne.s savent que j'ai le dernier mot, mais ça ne les empêche pas de s'investir pour qu'on progresse ensemble. Mais je vis moins le côté «dépendance» des autres et ça me rend plus heureux.

Tu composes tout sans aide extérieure ou tu laisses une chance aux autres de venir modifier tes titres ?

C'est complètement dans mes réflexions, en ce moment. J'ai composé French Manhattan seul avec très peu d'arrangements extérieurs ou d'aide, à l'exception de suggestions par des ami.e.s sur les lignes de basse et de petites touches de synthés. Aujourd'hui, les mêmes chansons ont vraiment une autre allure en live parce qu'on les a travaillées en groupe et qu'on a trouvé de nouveaux arrangements et des idées qui les rendent encore meilleures. Je commence à me dire que j'aimerais que le prochain album ait le chemin inverse : d'abord jouer beaucoup mes compositions avec l'aide de mes musicien.ne.s pour avoir leurs regards, et ensuite, enregistrer le fruit de tout ça.

Les sons ajoutés sont assez «old school», d'où viennent ces arrangements et samples ?

Je travaille avec des sons de synthé assez rudimentaires, généralement les sons de base de mes logiciels me suffisent pour traduire une idée. J'utilise aussi des instruments très simples mais pas forcément courants, comme le MicroBrute, qui est un petit clavier analogique monophonique dont on peut tirer des basses bien grinçantes, et le Mini AK dont je sors des petits bruits parasites et des nappes lo-fi. En fait il y a beaucoup de bricole, d'erreurs et de coups de chance dans ce disque, et ça me ressemble bien.

Pourquoi avoir autant poussé les effets sur le chant de «Central.e» ?

C'était justement une sorte d'accident pendant que je mixais la maquette. J'avais commencé à trafiquer la voix échantillonnée qui est le

gimmick du morceau, et puis je me suis chauffé à appliquer le même effet d'Auto-Tune sur la voix principale. Ça m'a tout de suite plu que le chant soit robotique et pas naturel, ça me donnait un peu de modernité dans l'album. Je suis convaincu que quand on est artiste, on doit rester influencé par son époque, alors pourquoi pas introduire des idées qu'on entend plutôt dans la pop ou dans l'urbain ? Je ne me sens pas attaché à une chapelle rock, pour moi toutes les pistes sont bonnes tant que ça sert la chanson, et là en plus, ça ajoute une couleur très «tube de l'été dark» qui va bien avec son thème de «contre-chanson d'amour».

Plusieurs textes jouent avec les champs lexicaux d'un thème en particulier, c'est un exercice que tu t'imposes en mode Oulipo ou c'est juste en fonction de l'inspiration ?

Alors c'est beaucoup plus simple : j'ai un faible pour les jeux de mots et les associations d'idées. Si je peux trouver une formule drôle et un peu tordue, je ne vais pas résister à la mettre dans mes paroles. Et puis aller puiser dans le vocabulaire de l'automobile, des jeux vidéos et du numérique, ça me donne l'occasion de trouver des nouvelles images pour parler d'amour ou de notre monde qui part en vrille. Dès que j'ai une idée directrice, comme les cauchemars et les monstres dans «Je bois des blanches», je la déroule et je vois où ça m'amène, et des fois le texte me dépasse parce qu'il dit plus de choses que je n'en aurais raconté de moi-même si j'avais trop contrôlé mon écriture.

Parmi ces textes, y'a celui sur les Tortues Ninja, «Donatello», quelle est la genèse de ce morceau ?

Le morceau a commencé avec son thème, que je traînais depuis quelques années sans savoir quoi en faire, surtout que sa signature rythmique est vraiment bizarre, avec onze temps qui font que la mélodie trébuche. J'ai essayé un jour de le jouer avec mon synthé plutôt que ma guitare et ça m'a donné une base sympa de laquelle tout est parti naturellement après : les arpèges, la voix, la batterie... Je crois que dès que je me suis lancé, la chanson est née en une heure ou deux. C'est peut-être la moins retouchée de toutes au moment d'arriver sur l'album. Et le texte en hommage aux Tortues Ninja m'a été directement suggéré par l'ambiance 8-bits qui se dégageait. Je me voyais rejouer à de vieux jeux sur la console de mes cousins et je me suis dit : « Hey, mais

j'aimerais quand même tellement faire partie d'une fratrie de justiciers ». Je suis fils unique, donc l'adelpherie me pose plein de questions. «Donatello» et les trois autres frangins, c'est surtout un prétexte pour parler de solitude et d'avoir envie d'être dans un groupe. Et de New York.

À quel moment tu imagines le faire chanter par Peter Lorne ?

Je crois que c'est né au moment d'enregistrer l'album. Je me demande souvent «jusqu'où est-ce que je peux aller dans ma connerie ?» et il se trouve que Peter est très accessible et qu'il était heureux que je l'appelle. Franchement, au-delà de la nostalgie du dessin animé et du côté «drôle» de lui demander de cette chanson, son interprétation du générique est folle, tellement énergique et épique. Je pense que je lui dois quelque chose dans ma façon de poser les mots dans mes chansons. Ça m'a donné une super occasion de boucler la boucle : rendre hommage de façon musicale et culturelle à tout ce qui m'a influencé. Peter est fier de cette version aussi, je pense. C'est pas tous les jours qu'on fait chanter la voix qui a accompagné votre imaginaire de gamin !

Tu as aussi tourné un clip assez «sportif», c'est un truc dont tu rêvais étant gosse qui s'est réalisé ?

Ce clip est une épopée ninja de trois minutes que je rêvais de faire depuis longtemps, oui, mais je ne croyais pas possible qu'un jour je passe deux jours masqué dans un garage désaffecté à apprendre à faire des cascades. Je voulais marquer le coup pour «Donatello», je ne pouvais pas ne pas faire un clip hommage avec lequel je pourrais quand même proposer ma relecture des Tortues Ninja, avec des codes d'aujourd'hui. C'est vraiment important pour moi de ne pas tomber dans un truc convenu. On avait même imaginé avec le réalisateur Seb Antoine un scénario qui aurait été tourné à Manhattan à un moment, mais on a manqué de temps et de moyens. On les a plutôt mis dans le fait de travailler avec des cascadeur.ses, qui m'ont formé sur le tas à donner des coups et à en recevoir et avec qui j'ai formé une belle équipe, on était au moins dix en tout sur le plateau à construire la vidéo ensemble. Ça donne au final un clip dynamique, bien construit, fun et qui pousse aussi le délire assez loin.

Le digipak est aussi un moyen de retourner en enfance, d'où est venue cette idée géniale de

construire son ambulance ?

C'est Olivier Laude, le graphiste de la pochette, qui m'a proposé l'idée de pouvoir construire une ambulance avec le livret et l'étui du CD. Ça aussi c'est un très bon exemple de «jusqu'où on peut aller ?», j'étais forcément client de proposer quelque chose de malin et de cohérent avec mon univers. En ce moment, c'est surtout le vinyle que les artistes vendent en merch et je voulais marquer le coup en sortant pas seulement un CD, mais aussi un CD qui serait un bel objet interactif. Dans le même style, les gens peuvent aussi acheter la «clé de l'ambulance» sur ma boutique. C'est une clé USB en forme de clé de voiture dans laquelle il y a l'album au format WAV. Il faut y aller à fond !

«Iowa» bénéficie aussi d'un clip avec une histoire, c'est important de raconter quelque chose, de développer le personnage ?

Je mets un point d'honneur à ce que mes clips racontent quelque chose. Parfois je reviens au playback, comme avec «L'Ambulancier song», mais même celui-là a une super ambiance grâce au travail et aux idées simples de Brice Vincent. En tout cas, pour moi, il faut que la vidéo ajoute à la musique, te fasse voyager dans le monde de l'artiste, te fasse une proposition que tu n'avais pas encore vue. J'ai adoré écrire «Iowa» avec Seb Antoine, le challenge c'était, avec peu de moyens, de parler métaphoriquement du numérique dans nos vies et on a déroulé toute une histoire à la Black Mirror comme ça. Je fais en sorte que L'Ambulancier apparaisse toujours et ait une forme différente à chaque fois. Je ne ferais pas une série de clips où il évolue comme un personnage écrit et construit, je le vois plutôt comme une entité qui surgit, incarne quelque chose de moi ou de notre société et redevient autre chose la fois suivante. Je suis ambulancier jusqu'au bout : j'arrive, je repars.

En bonus, quatre titres sont disponibles en version live, comment ont été choisis ces morceaux ?

Ce sont les quatre morceaux qu'on a tournés en live à Mains d'Oeuvres pendant l'été 2023. Mon équipe était plutôt jeune : on avait peut-être joué deux fois tous ensemble et c'était casse-gueule de se lancer dans une vidéo comme ça. Mais on a eu un moment de grâce, les interprétations sont bien énervées et directes, on était tous les quatre bien dedans et ça me semblait logique d'ajouter ces petits bonus pour les gens qui achètent le CD. Les

vidéos de ces captations étaient sorties au fur et à mesure aussi pour préparer le terrain pour l'album, donc ces versions live étaient directement reliées à l'histoire de French Manhattan.

Pourquoi ne pas avoir fait un lien avec l'EP en mettant un «vieux» titre ?

Je n'y ai même pas pensé quand je me suis lancé dans l'album. Je voulais de nouvelles chansons, sachant que c'étaient déjà des chansons qui tournaient depuis deux ans pour certaines. Je pense aussi que la façon dont celles de l'EP sont écrites a évolué depuis. Après ce qui est cool, c'est que tout mon répertoire se mélange bien en live, parce qu'on a beaucoup bossé les sons, l'interprétation et les possibilités informatiques de nos concerts, donc il n'y a pas de décalage entre elles.

Où nous emmène L'Ambulancier en 2025 ?

J'ai tellement de projets qu'il va falloir que je m'asseye deux secondes pour les organiser et ça débordera sans doute sur 2026 ! Déjà, j'aimerais faire beaucoup plus de scène, mais ça prend du temps à se dealer, donc je pose quelques dates en Île-de-France pour le printemps et je prévois de tourner en automne jusqu'à Bordeaux au moins. Je prépare un album de remixes et j'aimerais aussi boucler un album live, parce qu'on accumule beaucoup de matière de concert en concert. Et j'ai de quoi faire un making-of, des contenus pour les RS,

des vidéos live... avec toujours la même question : «allez, jusqu'où on va ?». Dans tous les cas, j'ai envie de partager ça avec ma communauté, que je vais continuer de choyer avec des envois personnalisés, des cartes postales et des exclus.

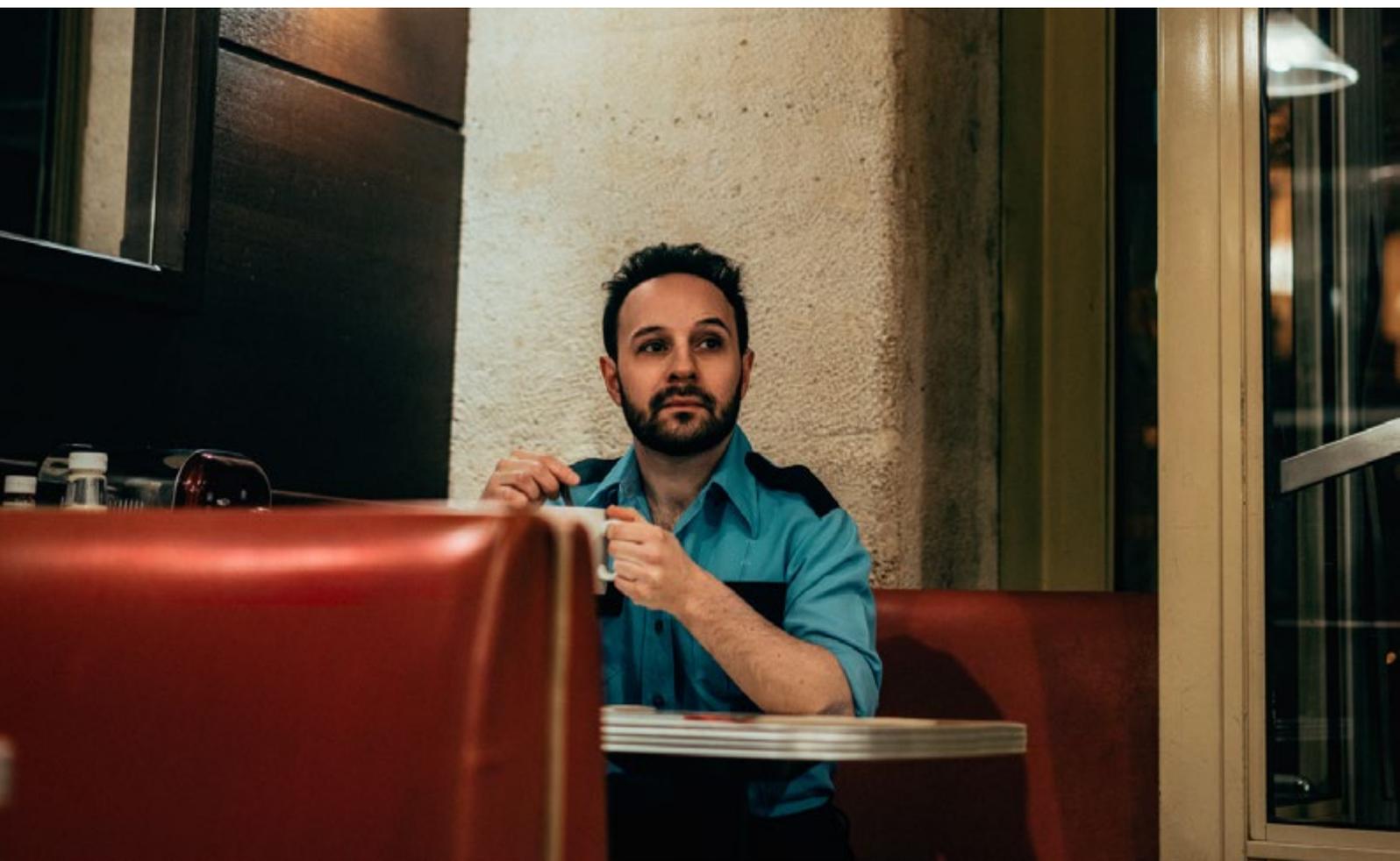
À titre plus personnel, as-tu des projets d'écriture ?

Mon analyse de l'album Closer de Joy Division sortira pendant le dernier trimestre 2025 normalement. J'ai hâte, je n'ai rien sorti chez Discogonie depuis «The Beatles» en 2021. J'ai aussi le projet de terminer ma première fiction au printemps, j'en ai déjà écrit la moitié. Elle se déroule dans l'univers de L'Ambulancier, dans une timeline parallèle à la nôtre puisque c'est une enquête policière dans un monde où les États-Unis parlent français depuis leur création. Je suis parti de ce postulat et, comme pour les chansons, ça déroule assez facilement mais ça reste du boulot et un métier à part qui demandent du temps. Je devrais aussi bientôt sortir un article sur le «Unplugged» de Nirvana chez Magic RPM.

Merci à Palem ainsi qu'à Alice (AluNiSons) pour le relais.

■ Oli

Photos : Jordan Dorey





KLOGR

FRACTURED REALITIES

[Zeta Factory]

Après Keystone (2017), Klogr a eu le temps de faire plusieurs tournées mais le COVID est venu tout foutre en l'air et le groupe a même failli disparaître. Avec une presque nouvelle équipe (Filo le batteur d'origine a fait son retour en plus des arrivées de Pivo à la basse et Crivez à la guitare), Rusty a bossé pour finaliser des compos plus ou moins anciennes et sortir ce Fractured realities dont l'artwork ultra soigné est signé Charli Aldrighi (qui a aussi bossé pour Metallica ou Foo Fighters). Ce nouvel album est meilleur que le précédent avec des titres qui ont davantage de relief, même si on retrouve quelques passages tombant dans la facilité («Face the unknown»), on a un bel ensemble qui oscille entre power rock (avec la mise en avant des mélodies) et metal propre sur lui (les distos, les rythmiques). Comme les aspects prog ont disparu, les titres sont davantage calibrés et on peine à en sortir suffisamment du lot pour donner envie de retourner assez vite sur l'opus.

À noter que le combo a livré une vidéo pour chacun des dix morceaux, des clips qui sont liés par une héroïne tourmentée et le groupe qui joue devant un écran géant.

■ Oli



BABYLON PRESSION

ACTIF / AGRESSIF

[Autoproduction]

C'est le retour des forts en gueule de Babylon Pression, et pour fêter leurs 25 ans de carrière, ils ont fait dans la logique la plus pure : 25 ans égale 25 titres. 25 cartouches glanées dans leur épaisse discographie (6 EP et LP), de Classé X (2001) à Rock warrior (2023), en passant par Heureux d'être content, pour lesquelles les 4 rageux marseillais repartent en studio pour une capture live, quelques titres réarrangés et quelques guests triés sur le volet : Befa des Onyed Jack, DJ Kheops d'IAM, Nicolas de Los Disidentes Del Sucio Motel ou Nick de Moto Cuir. 100 minutes de punk hardcore décliné sur un triple vinyle au très bel artwork de la graphiste marseillaise Oriane Schneider. Babylon Pression, c'est comme un steak tartare sauce piquante extrême pris en pleine face : c'est cru, c'est agressif, c'est engagé (oui, ça peut être engagé, un steak), c'est du brutal sans fioritures. 25 années de passées et c'est toujours la même rage à vociférer leur texte comme on fout des baffes, sur les problèmes sociétaux, des violences policières jusqu'à la malbouffe, du capitalisme à la phallocratie. Les fumiers vont être contents !

■ Eric



PINCER CONSORTIUM

GEMINUS SCHISM

[Deformeathing Production]

L'association entre l'irlandais Pete Dempsey et le Polonais Maciek Pasinski nous offre un projet novateur, riche, et abouti. On découvre un mélange de death progressif, de black et d'indus, et on peut dire que c'est parfaitement réussi. De la noirceur, de la profondeur, et des riffs totalement hypnotisant nous emportent dans l'univers du groupe.

Les 55 minutes de l'album naviguent entre un metal lourd et dur et une ambiance plus atmosphérique. On attaque avec des growls bien profonds et maîtrisés s'harmonisant parfaitement avec les coups de blasts saisissants et des riffs complexes. Pour les amateurs du genre, on retrouve le black de Panzerfaust saupoudré d'une touche d'indus millimétrée sublimant le mélodique death qui reste la ligne de cœur de cette album. On ne peut passer à côté de ce projet qui casse les lignes et ouvre des portes. Une écoute ne vous suffira pas pour apprécier et incorporer pleinement le travail foisonnant du duo de Pincer consortium. On sent que la noirceur et l'agression de leur musique reflètent une forme de libération cathartique. On parle de notre part sombre, de l'obscurité et de l'agressivité tapies dans notre subconscient. La musique appuie tellement le thème qu'elle se suffit à elle même pour nous offrir le voyage promis.

Au final, Geminus schism est un album à ne pas louper, une belle réussite qui nous transporte du début à la fin grâce à une maîtrise parfaite des changements de rythmes et des différents équilibres proposés tout au long de l'album, entre le death, le black et l'indus.

■ Nolive





J.R.C.G.

GRIM ICONIC... (SADISTIC MANTRA)

[Sub Pop / Modulator]

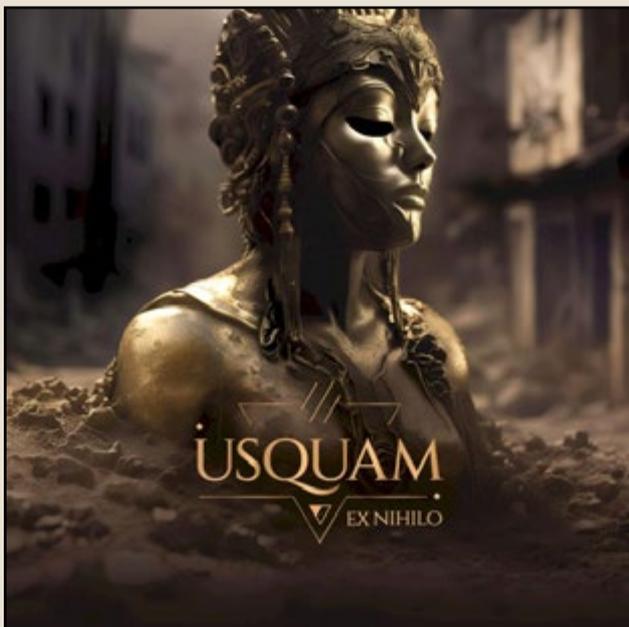
J.R.C.G., de simples initiales pour nommer le projet solo de Justin R. Cruz Gallego, le batteur/ chanteur de Dreamdecay, formation de post-punk/krautrock de Seattle. La signature de ces derniers chez Sub Pop en 2019 a contribué, à son tour, au musicien barbu à rejoindre le catalogue du label américain à l'occasion de la sortie l'été dernier de Grim iconic...(Sadistic mantra), son 2e album (3e si l'on compte son premier essai, une bande son de film dévoilée sous son propre nom en 2016). Un disque exigeant conçu avec divers copains parmi lesquels l'ingé-son Seth Manchester (Metz, Battles, Daughters, The Body, Ditz, Ox-bow...), Morgan Henderson (The Blood Brothers, Fleet Foxes), Erica Miller (Casual Hex, Big Bite) ou encore des membres de Dreamdecay.

Du beau monde pour aider Justin à servir toute cette sauce épaisse de rock noise arty qu'il avait préparé dans un coin de sa tête dans son home studio à Tacoma. L'idée de base de ce Grim iconic...(Sadistic mantra) était celle d'une déclaration musicale, celle de ses amours pour la musique latine qui l'a tant accompagnée durant toute sa vie, et puis de faire ressortir ses penchants pour la sous-culture punk et DIY/expérimentale. En bref, comme il le dit si bien : « faire un disque qui soit aussi expérimental qu'il l'est du point de vue d'un latino ». Alors, non, J.R.C.G. ne sonnent pas comme un album de The Mars Volta ou de Santana. Justin a plutôt choisi des formats assez directs, pas trop long à l'écoute

pour un album dit expérimental, assez proche finalement de ce que la scène post-punk noise et krautrock nous apporte actuellement, et ce depuis plusieurs années quand même.

On pense évidemment à Beak>, entre autres, qui partage avec J.R.C.G. un sens commun du bidouillage électronique, et à pas mal de groupes avec qui Seth Manchester a bossé. Le traitement sonore sans aucun doute, qui, soit dit en passant, est ce qui fait que ce disque fonctionne. Avec toutes les sources électroniques et acoustiques, les effets de voix (pas toujours pertinents comme sur le titre inaugural), ceux des instruments, le traitement général et le mixage, ce n'était pas gagné d'avance. Mais le résultat est là : Grim iconic...(Sadistic mantra) nous a sombrenement et profondément envouté («Dogear»), hypnotisé («34»), fait danser («Cholla beat»), fait flipper («Party people») et surpris aussi avec le changement d'humeur de «Liv». Si tu aimes les chamboulements voire le chaos avec des mélodies pas dégueulasses, tout en évitant trop de te casser les oreilles, ce disque est fait pour toi.

■ Ted



USQUAM

EX-NIHILO

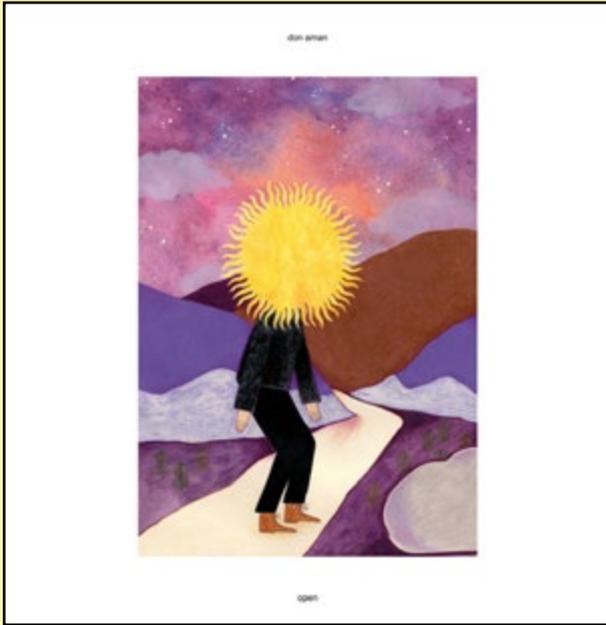
[Source Atone Records]

Voici le premier album d'Usquam. Le groupe a pour membres Alain Nicolle alias Alwan (Concept & basse), Jessy Vignolle alias Jessy Christ (chant), Jonathan Diedrich alias Draugr (guitare rythmique), Étienne Gonin alias Eithenn (guitare lead). Il puise ses racines sonores dans le black metal tout en s'en affranchissant. C'est déroutant au premier abord et on pourrait être tenté de passer rapidement à autre chose. Mais que nenni, les écoutes successives se subliment et la base black metal reste solidement ancrée comme une ligne directrice qui donne du corps à la production.

Mais, soyons honnêtes, les amateurs du «true black» n'y trouveront pas leur compte. Ceux qui apprécient les univers riches, sans frontières musicales seront, par contre, enchantés par cet LP. Usquam mélange tout autant les influences musicales que linguistiques (anglais, français, latin), ce qui leur confère un univers unique à l'instar d'un Behemoth qui est, sans aucun doute, une source influente de leur musique. On alterne sans sourciller par des passages plus symphoniques à des moments lourds typiques du doom. Les riffs très black évoluent pour instiller de la douceur et de la mélodie. On parle ici d'émotions, d'introspection, tout cela sous le prisme des croyances originales, primaires. On ne peut que souligner l'apport essentiel de Jessy au chant qui maîtrise tout autant un chant scream torturé et sombre, qu'un chant clair lumineux et envoû-

tant. Toutefois, l'artwork de l'album n'est pas folichon. On a même du mal à le mettre en parallèle avec la musique des Parisiens. Mais ne vous arrêtez pas à cela et plongez sans sourciller dans leur univers qui mérite une écoute attentive, un univers violent tempéré d'une douceur mélancolique.

■ Nolive



DON AMAN

OPEN

[Araki / Atypeek Music / Urgence Disk ...]

Open évidemment ! Comment même ce titre d'album ne s'est pas imposé avant à Don Aman ? C'est tellement plus logique que Tricératops ! Ouvert à toutes les influences, ouvert à toutes les bonnes idées, ouvert aux mélanges, ouvert aux sonorités, «ouvert» est vraiment l'adjectif qui colle le mieux à la musique du trio qui sautille allégrement du post-rock à la folk puis à la pop et à un blues noisy. Assumées, ces différences s'agglomèrent pour former un tout assez cohérent au final. Et si les Dijonnais sont assez solides sur leur base, ils peuvent montrer un peu de fragilité quand le chant léger entre en confrontation avec des instruments plus graves («Stolen»). Sans texte, le groupe est lumineux («Krampus»), avec distorsion il devient hargneux («All»), en glissant sur les cordes et ajoutant quelques instruments, il gagne en délicatesse («André»), avec plus d'assurance il s'aventure sur le rock («Open») et me fait penser à Exsonvaldes (quand Simon chante en anglais), quelles que soient les directions prises, le caméléon Don Aman garde sa justesse et impressionne dans sa capacité à magnifier les mélodies. Ouvre donc tes oreilles et ton esprit.

■ Oli



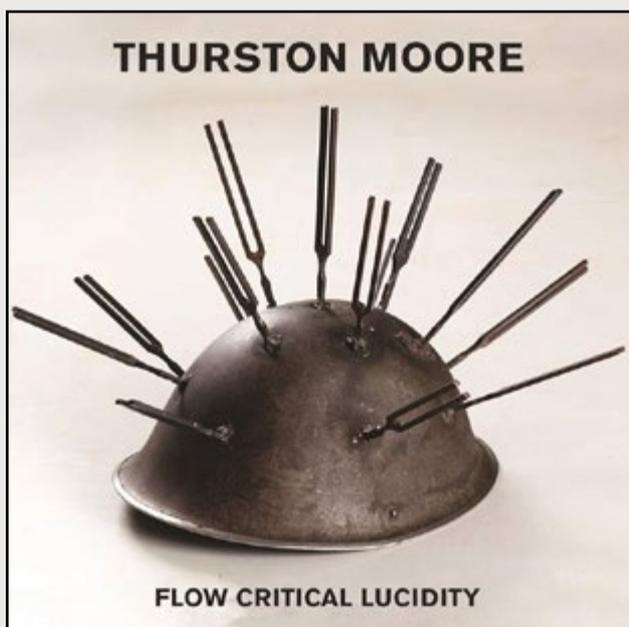
MINA RAAYEB

OPPOSANTS

[Shaman Labs Music]

Mina Raayeb est un projet récent né de la rencontre à Brest de la section rythmique du groupe noise rock Mnemotechnic (Xavier Guillaume, au synthé et à la basse, et Anthony-Medhi Affari aux machines/percussions) avec le rappeur et comédien Lemmy Delamarre. Fin septembre 2024, le trio frappe fort d'entrée avec un EP de 6 titres qui inaugure sa discographie à base de sons hip-hop indus. Son nom ? Opponents. Ce titre s'inscrit dans la lignée de ce que propose le groupe, à savoir une musique qui mène au combat avec une approche percussive de l'instrumentation, elle-même sombre, qui séduira d'entrée tout bass-addict névrosé. S'y mélange des sonorités electro-indus à la fois mystérieuses, hypnotiques, et percutantes, et un flow sous tension qui fait front. Alors, on pense d'instinct à la démarche de Dälek en écoutant Mina Raayeb, mais le trio partage aussi son penchant aventureux avec Death Grips voire Ho99o9, mais sans le côté punk. Chaque titre de cet EP se distingue par une identité forte («Reset» et «Hi again» sont davantage portés par le groove, tandis qu'«Opponents» et «Jack» mettent plus en avant le chant et la litanie) et une urgence revendicatrice. Voici un disque qui sent bon le soufre.

■ Ted



THURSTON MOORE

FLOW CRITICAL LUCIDITY

(Daydream Library Series)

Pendant une trentaine d'années, Sonic Youth a marqué le rock alternatif et a bousculé tous les codes. Une discographie complètement hors-norme qui a influencé des musiciens dans un éventail compris entre Brigitte Fontaine et Nirvana. Mais toutes les bonnes choses ont une fin dit-on et le tandem Gordon/Moore prend l'eau en 2011. De facto, c'est la mort de Sonic Youth. La même année, Thurston Moore signe son troisième album solo *Demolished thoughts*. Comme ses anciens compères, il se montre particulièrement prolifique au fil des années. Sur scène, le chanteur/guitariste déploie encore une énergie sauvage. En septembre, Thurston Moore a sorti un neuvième album studio : *Flow critical lucidity*.

Pour ce nouvel opus, le guitariste et chanteur s'est entouré de Deb Googe (*My Bloody Valentine*), James Sedwards, Jem Doulton et Jon Leidecker. Les trois derniers sont certainement moins populaires, mais leur expérience dans le domaine de la musique expérimentale est pour le moins impressionnante. A cette formation s'ajoute la française Lætitia Sadier (*Stereo Lab*, *McCarthy*) qui vient poser sa voix sur un refrain pop dans «*Sans limites*».

Flow critical lucidity contient des morceaux assez longs, comme une volonté d'emmener l'auditeur vers un univers complet à chaque titre. L'impression est renforcée par la mise en place presque systématique d'un «blanc» en fin de

titre. Une opération qui permet de respirer dans les transitions. Si les dissonances propres à la musique de Moore sont bien présentes; la sauvagerie de sa jeunesse a pris le large : il propose des compositions à l'énergie plus apaisée. Cela, il faut le digérer et c'est certainement pour cette raison que les espaces sont nécessaires.

Avec «*New in town*», Thurston Moore propose une de ces fameuses ballades. Le phrasé au chant est étrange. Il vient se glisser sur une musique aussi posée que hors cadre. Le même type de chant est présent sur «*Shadow*», bien que ce morceau soit plus entraînant et que la tension soit plus palpable. D'ailleurs, la dernière minute du morceau fait vrombir les guitares. Une ambiance noise qui peut s'opposer à «*Hypnogram*» qui présente un rock rythmé mais plus lumineux et mélodique. Le chant de Thurston Moore s'accorde à cette ambiance. La batterie de Jem Doulton marque un pas lent pour «*We get high*». Le chant distant est halluciné, les cloches tintent, la guitare tonne comme l'orage : tout est là pour nous enfoncer dans les limbes.

Flow critical lucidity regorge de surprises. Il faut prendre le temps pour apprécier la richesse des compositions. Et si un bref instant, vous pensez que la musique est éteinte : lâchez prise ; le voyage ne fait que commencer...

■ Julien



BUÑUEL

MANSUETUDE

[Overdrive Records / Skin Graft Records]

Mansuetude n'est pas un mot d'origine anglaise, il se pourrait même que le titre du nouvel album de Buñuel soit repris du vocable français (qui prend l'accent aigu sur le e) désignant la disposition d'esprit portant à l'indulgence, la bienveillance et à la clémence. Pourtant, l'intention sonore portée sur le 4e album de la formation italo-américaine est aux antipodes de la «douceur». Le contraire nous aurait étonné. Il s'agit du premier disque enregistré par Eugene Robinson depuis son départ d'Oxbow l'année dernière. Est-ce que cette mansuétude se trouve être en relation avec cet événement fâcheux (oui, la fin d'Oxbow a été chiant à accepter) ? À moins que ce soit une manière de dire «passons à autre chose sans blesser personne» ?

Toujours est-il que, comme à chaque sortie d'un disque de Buñuel, mais c'est encore plus flagrant ici, ce petit nouveau présente une complexité qui le rend difficile à appréhender. Le caractère impulsif et décousu de ce quatuor ne cessera de nous étonner. Les codes n'ont pas changé, Robinson est toujours autant possédé par ses textes qu'il répand en vociférant et en baragouinant. Tandis que les structures instrumentales changent d'humeurs comme de chemise... mais toujours avec tension et ardeur ! «Extrême mais articulé», comme dirait l'intéressé au sujet de ce disque. Tout cela est très concret sur «Who missed me», le premier titre de Mansuetude. Ses 13 titres, enregistrés à la fois à Treviso en Italie

(pour les instruments) et à San Francisco (pour le chant), sont des représentations soignées et libres de la noirceur, du malaise, de l'instabilité et de la folie.

Un miroir de l'âme en peine à coup d'alliages de styles percutants tels le punk («Drug burn», «High. Speed. Chase»), le drone lancinant («Movement n° 201», «Leather bar»), le noise-rock («American steel», «Fixer»), le thrash-jazz («Trash»), jusqu'à des ambiances plus expérimentales et «free» («A room in Berlin»). Signalons que dans cet atmosphère lugubre, se trouvent quelques invités prestigieux dont Duane Denison (guitare de Jesus Lizard sur «American steel»), Jacob Bannon (chanteur de Converge sur «Bleat»), Megan Osztrotsits (chanteuse de Couch Slut sur «Fixer»), et le saxophoniste David Binney qui prête sa voix sur «Trash», et qui est responsable, au passage, de la formation du groupe ayant travaillé sur Blackstar, le dernier album de David Bowie. Tout ça rajoute du piquant à cette sauce qui dévoile pleinement ses atouts et effets après quelques passages dans les oreilles. Conséquence : ça passe (super) ou ça casse (sèchement) !

■ Ted

MAKE
BETIZFEST
NOT WAR



JEUDI 5 JUIN : FACE À LA GARE

BURNING HEADS + LES GUZZLERS + M26.7

VENDREDI 6 JUIN : PALAIS DES GROTTES

TAGADA JONES + LION'S LAW

KRAV BOCA + NO TURNING BACK

OPIUM DU PEUPLE + CALCINE + DOUGLAS HINTON

SAMEDI 7 JUIN : PALAIS DES GROTTES

ALCEST + BENIGHTED + MONKEY3

SORCERER + WITCHORIOUS

EMBRACE YOUR PUNISHMENT + INSURGENT

MINDGRIEF + SLICEE + ECLIPSE LIVE

CAMBRAI 2025

TARIFS : JEUDI GRATUIT

30€ PAR JOUR / PASS 2 JOURS 52€

WWW.BETIZFEST.INFO

BISES
AUX
FILLES

BY
AND
FOR
FAB

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Bien le bonjour mon ami Gui de Champi et je te prie d'accepter mes excuses pour ce retard impardonnable. Ça fait des semaines que je dois t'envoyer ce p*tain de bon tuyau et je traîne, je traîne... Pour être honnête, la période n'est pas spécialement à la fête, que ce soit l'état du monde, les trucs persos (deuxième effet pas kiss pas cool d'une rupture toujours pas vraiment digérée) ou pros. Je n'ai jamais compté mes heures, très souvent dit oui à des trucs que des collègues ne voulaient pas faire car relou et rémunéré des clopinettes (genre prof principal en classe de 3ème, référent numérique co-responsable du réseau informatique du collège et j'en passe), et du fait de la gentrification, du dépeuplement de Paris-centre, des apparts AirBnB, des gens mettant leurs gosses dans le privé, etc., on perd des élèves, donc des classes, donc des heures et à la rentrée de septembre 2025, je vais devoir aller faire un complément de service de 2h à

4h dans un autre bahut. Pas glop. Ça n'a peut-être l'air de rien comme ça, mais après 18 ans de bons et loyaux services dans le même établissement, je l'ai un peu beaucoup de travers, je dois l'avouer. Surtout qu'il y avait moyen d'éviter cela, mais que ma Cheffe ne m'a pas vraiment soutenu. OK, c'est noté meuf, et ne t'avise même pas de me faire du chantage affectif, «dans l'intérêt des élèves». Je vais dorénavant commencer par penser à moi. On en a gros, comme dirait l'autre ! Même le décès du borgne tortionnaire homophobe raciste et antisémite m'a laissé de marbre. Bref, gros coup de mou, j'écoute moins de musique, et n'arrive pas à me motiver à me caler derrière un ordi pour t'écrire, préférant glander devant des séries Netflix relativement insipides (pléonasme) ou Arte, pour que les journées/soirées défilent plus vite... Ce n'est pas le blue monday que j'ai vécu (tu sais, le troisième lundi de janvier plus particulièrement déprimant, à propos



duquel New Order a consacré une chanson] mais le blue january ainsi qu'une bonne moitié du blue february... Allez Guillaume, on se reprend, c'est les vacances, le soleil pointe son nez en ce dimanche 16 février, les concerts reprennent doucement mais sûrement, et on va se changer les idées avec Skegss. C'est du tuyau et du bon, crois-moi.

On le doit à mon pote Anto (les bons tuyaux), avec qui je fais pas mal de concerts. Mi-janvier, après m'avoir refilé sa place pour Lambrini Girls (c'est complet, je n'avais pas pris la mienne et il ne pouvait plus y aller car il fait le son de Guerilla Poubelle lors de leur tournée de février), il m'a demandé si je connaissais Skegss, qui jouaient sur Paris en mai. Nope. Comme d'hab, mon premier réflexe est d'aller voir la page Bandcamp du groupe. Wow, c'est le gros bordel ! Une vingtaine de références, qui s'avèrent pour beaucoup être des singles/EPs, depuis la dizaine d'années d'existence du (power) trio australien, aux artworks dont je n'ai pas peur de clamer haut et fort qu'ils sont assez dégueulasses. Ahaha ! Je n'ai nullement la prétention d'être une pointure, ni très qualifié pour critiquer le troisième art, mais le patchwork proposé paraît avoir été dessiné sous LSD (tiens, c'est le titre de leur tout premier single) ou autres substances hallucinogènes. Mais faisant pleinement confiance à Anto, je ne m'arrête pas là, ni au nom Skegss et extraits, au sens propre comme au figuré (merci les sites Bandcamp to MP3), des trois albums du groupe : My own mess (2018), Rehearsal (2021) et Pacific highway music (2024). Je les ai écoutés dans cet ordre et te conseille de faire de même. J'ai su dès les premières minutes que cela constituerait mon tuyau, alors que j'avais une autre idée en tête, que je me garde sous le coude. Toutes les cases étaient cochées : groupe encore bien actif (pour alterner avec le précédent, The Rituals, qu'au passage je suis bien content que tu aies kiffé), avec de l'actu brûlante (album en 2024, tournée européenne au printemps), ne provenant pas des USA (tous mes tuyaux de la saison 3 étaient ricains, on va changer pour la saison 4) mais surtout, musicalement plus que cool ! Et on sort même (un peu) du punk-rock pour une fois !

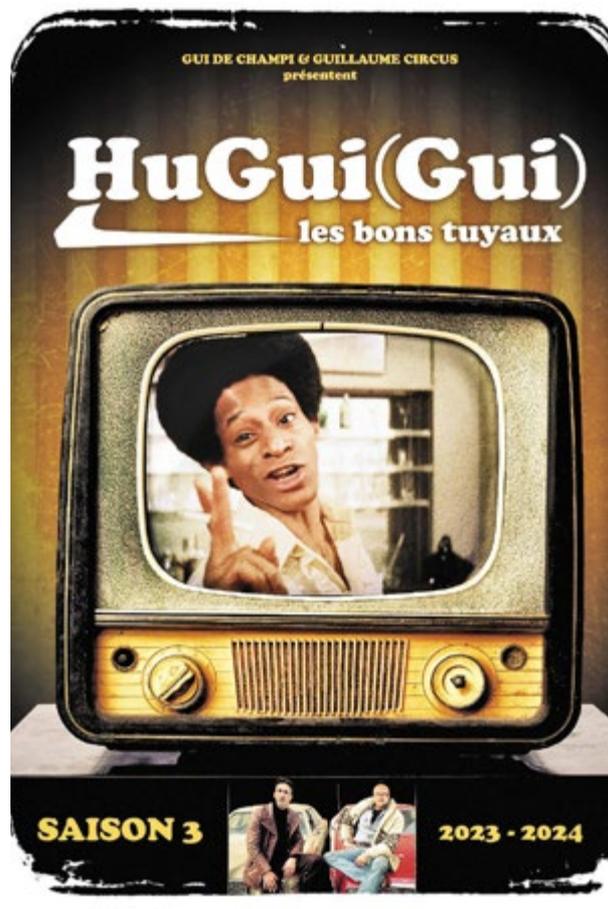


La musique, d'ailleurs, il serait temps d'en causer deux mots. Les copains d'enfance Ben Reed (guitare/chant) et Jonny Lani (batterie) se retrouvent en 2013 à Byron Bay, sur la côte Est de l'Australie, embauchent un bassiste, Toby Cregan (parti en 2023) et montent donc Skegss, combo rock avec des touches de surf, de punk et de garage, selon les morceaux et les albums, du slacker rock comme on dit dans le milieu. S'ils sont moins déjantés que leurs comparses californiens Fildar de l'autre côté de l'océan, la comparaison n'est pas usurpée, notamment dans My own mess, mon album préféré du groupe, le plus catchy. J'aime bien les good vibrations de ce disque, plutôt feel good (j'en ai besoin en ce moment), très homogène et cohérent, qui fleure bon le soleil, la plage, les vagues, les canettes de bières, avec quelques highlights comme «Up in the clouds», «Smogged out» (plus posé), «Paradise» et «Stop» (bien tubesques), ainsi que «My mind» qui clôt l'album avec son riff ultra efficace avant le piano final. Avec Rehearsal, sorti 3 ans plus tard, on sent que le groupe a pris du niveau. La prod' est bien meilleure et le songwriting s'est affiné, comme sur «Down to ride» ou «Fantasising», et à partir de ce morceau, c'est à The Strokes que je pense. Ça m'est venu direct, sûrement à cause du chant de Ben ou de Toby (les deux alternent) qui se rapproche parfois de Julian Casablancas. J'avais beaucoup aimé Is this it le premier album des garçons coiffeurs New-Yorkais, un peu le suivant puis décroché par la suite. Pas



de réelles fulgurances ici sur le deuxième LP de nos surfeurs australiens, même si «Bush TV» et «Savour the flavour» font bien le job, tout comme la balade «Lucky». Dans Pacific highway music qui suit et porte bien son nom, Skegss poursuit son petit bonhomme de chemin, en proposant une power-pop encore plus mature, toujours à la croisée de Fidler et des Strokes mais lorgnant davantage vers ses derniers (c'est flagrant sur «Out of my head»), avec à nouveau cette connotation surf dans les grattes et ces mélodies qui tuent, que ce soit dans «Tradewinds», «I think I can fly» ou «Stuck in Cheyenne» (tube !).

Au final, je n'ai peut-être pas eu de crush absolu sur ce band, potes avec Dune Rats ou The Chats (autres combos australiens), mais c'était un fort sympathique coup de cœur. La quasi unique bande-son de ces dernières semaines, et j'ai noté la date du 11/05 au Trabendo dans mon agenda. Je vais tâcher de gratter une invit', en espérant qu'ils soient aussi enthousiastes sur notre papier que ne l'ont été les Hollandais de Third Ego, à condition bien sûr que tu valides ce tuyau. Vu le très court délai avant la parution du prochain mag', nos impressions sur nos tuyaux réciproques vont être plus qu'à chaud... Pour finir et en parlant de tuyaux et de concerts, c'est le duo Teen Mortgage qui revient mi-juin à La Maroquinerie, en marge de leur programmation au Hellfest. Je ne manquerai pas non plus d'aller leur filer un exemplaire du fanzine HuGui(Gui) #3, dans lequel ils figurent, en échange d'une invit'. À très vite mon cher Gui de Champi ! (GC)



Toujours dispo pour compléter ta collec

Oh bah mince alors, mon bon Circus. Je suis bien navré d'apprendre ces tracasseries professionnelles et de savoir que la désillusion du métier te gagne. Rassure-moi, tu étais quand même au courant que le statut de l'Éducation Nationale était pourrave, non ? Avec le nombre d'instit/prof que je connais, ils sont toujours en train de pester (pour ne pas dire autre chose) contre le manque de moyens et d'effectifs, quand ce n'est pas autre chose. Tu n'as pas été soutenu par ta cheffe (pas de majuscule, ste plait !) ? Bienvenue dans le monde réel, mon pote. Pour ma part, ça va faire onze mois que j'ai quitté une Étude (pour le coup, la majuscule est de rigueur) que je considère aujourd'hui comme toxique, et mon introspection suite à mon départ me laisse à penser que j'ai quand même bien fait de quitter un poste où mon investissement (en temps, en énergie, tout ce que tu veux) n'a que peu ou prou été reconnu. Toi aussi, tu peux te dire que je vivais dans le monde des Bisounours, mais c'est toujours quand tu changes d'environnement (bien plus propice au travail de qualité dans un rapport hiérarchique beaucoup plus sain) que tu ouvres les yeux sur pas mal de choses. Bref, pour que cette situation te plombe autant, c'est que c'est du solide !

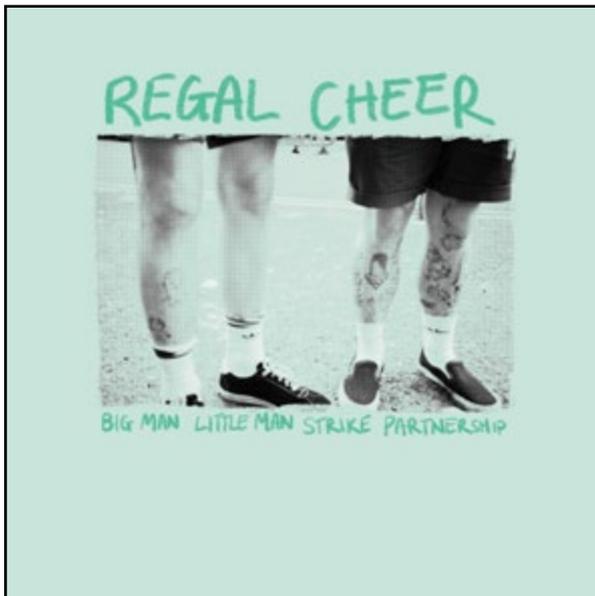
Alors bien évidemment, je ne t'en veux pas de ce retard. Nos lecteurs (et collègues du terrier) commencent à connaître la musique. On est peut-être à l'arrache, on rend vraisemblablement nos boulots à contretemps, mais jamais en tout cas à contrecœur. On va juste tenter



d'être un peu moins borderline la prochaine fois ! Je te remercie en tout cas pour ton tuyau tardif. C'est effectivement chaud d'appréhender et de s'appropriier toute la disco du groupe australien en si peu de temps, mais tes tuyaux sont intemporels, et je reviens souvent dessus. Et te donner mon avis «dans l'urgence» sur Skeggs ne m'empêchera pas de développer un avis sur le long terme. En tout cas, tu peux être sûr que pour le jour du concert, tu auras ma liste de courses à faire pour mon compte, car assurément, j'aime, j'adore Skeggs. Tu en profiteras aussi, soit dit en passant, pour me choper le LP de Teen Mortgage, car malgré tes souvenirs qui avaient l'air précis, non non non, tu ne m'as pas ramené leur disque lors de notre périple NOFXien du printemps dernier ! Sacré Circus.

Je te rejoins sur le fait qu'un peu de fraîcheur et d'inattendu n'a jamais fait de mal. De là à aller gratter de la pop sucrée, garagisante et surfante du côté de l'Australie, tu as fait fort. Bien entendu, je n'ai jamais entendu parler de ce groupe et, je me répète, je vais prendre le temps de décortiquer toute la discographie car même si pour le moment, aucun morceau ne ressort véritablement, je n'ai pas été déçu par mes écoutes successives des trois albums précités. Pour tout te dire, je suis même allé gratter du côté des formats courts, et l'EP Everyone is good at something sort clairement du lot pour son côté catchy et sautillant. Et ouvrir un disque par un morceau qui s'appelle «Slayer» ne peut être qu'un atout. C'est marquant, car cet EP m'a fait penser à certains riffs des groupes de Gweno «Forest» Follain quand il tient la guitare électrique, tandis que la voix m'a rappelé ton excellent (premier) tuyau White Reaper. L'Australie, les US et même l'Angleterre, j'entends plein de choses, tout se mélange dans mon cerveau et le mix est carrément digeste ! Purée, même «New York California», typiquement le morceau répétitif et chiant par excellence, se révèle hypnotiquement excellent ! En tout cas, j'adore cet EP, qui est diversifié et qui met de bonne humeur, entre lo-fi, garage.... Stop !! Du rock'n'roll, tout simplement.

Pour en revenir aux albums (aux artworks qui mériteraient effectivement une convocation du Comité du Bon Goût), même si les trois sont



de qualité, j'ai vraiment un faible pour le premier, My own mess. Ce son un peu à la «j't'emmerde», les morceaux qui te collent au cerveau à la première écoute (putain, le refrain de «Up in the clouds» est une merveille, tandis que l'intro de «Transaction fee» dont les premières secondes m'ont fait penser au «Hoo hoo hoo!» de Supermunk est tip top, tout comme l'impeccable «Paradise», le planant «Need to do» et bien d'autres que tu as cités). Ce disque est chouette, on a l'impression qu'il a été fait avec des bouts de ficelle, en toute décontraction et sans prise de tête. Un vrai régale. Rehearsal, le deuxième, bénéficie effectivement d'un son bien plus puissant et de jolis passages mélodiques qui font, il est vrai, penser aux Strokes, parfois aussi aux généreux Supergrass et un peu à Arctic monkeys. Mais alors que le premier album est entraînant, je trouve que Rehearsal manque un peu de fougue et, osons le dire, d'un peu de folie. Quant au dernier en date, Pacific highway music, c'est «Aeroplane heart» qui se démarque, à égalité avec «High beaming», «Out of my head», «Brain on the highway» et d'autres encore. La qualité d'écriture est indéniable, la pop music un peu retro avec un soupçon de fuzz est exquisite, mais encore une fois, ça manque un peu de mordant. C'est donc le premier album et Everyone is good at something, qui vont (pour le moment) tourner en boucle du côté de Villers City.

Skeggs est typiquement le genre de groupes que je peux écouter toute la journée sans ja-

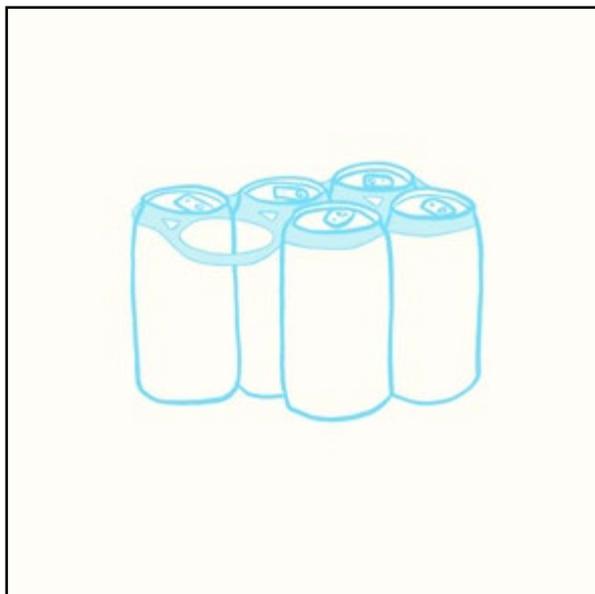
mais me lasser. Attention toutefois de ne pas éloigner ses disques trop loin de la platine, de crainte de les laisser prendre la poussière et de machinalement les oublier. Mais dorénavant couchés sur papier dans cette rubrique (et bientôt dans notre fanzine), nos sentiments (positifs) sur ce groupe vont à tout jamais le rendre inoubliable. Et rien que pour ça, je chéris tous les jours cette riche collaboration aussi musicale qu'humaine.

Pour ma part, c'est du côté de Brighton UK, que je t'emmène à la découverte de Regal Cheer. Duo jouant un punk rock un peu branlant mais complètement accrocheur, j'ai tout de suite adhéré à leur musique. Et tu vas adorer. Ça fait tellement longtemps que je garde ce tuyau sous le coude qu'il était temps de lâcher la bête. tellement longtemps que j'ai même fait une allusion cachée à ce groupe dans l'épisode bonus du fanzine numéro 3 ! Sauf qu'en fait, ce tuyau anglais (encore, je sais !) était prévu pour le mag #65 car entre temps, j'avais trouvé la découverte parfaite qui avait un lien avec The Rituals. Mais cette «découverte» parfaite est tellement parfaite que j'exigerai de ta part une centaine d'écoutes pour que tu t'imprègnes et que tu prennes conscience de la paraitude du truc. Bref (qui te salue d'ailleurs), comme le numéro 64 est en cours de bouclage quand on commence seulement le taf, il me fallait un tuyau facilement identifiable et qui te charme immédiatement. Du vite fait bien fait en quelque sorte. Et donc, Regal Cheer est le client parfait.

Duo anglais donc, que j'ai découvert au travers d'une story ou d'une publi des Really Big Really Clever (basse/batterie des géniaux Gender Roles devenus guitaristes dans le nouveau projet pour ceux qui n'auraient pas l'info). C'est le morceau «Better weather than you» qui servait de support musical, et j'ai tout de suite accroché. Non, en fait j'ai tout de suite adoré. J'ai checké le nom du groupe, j'ai lancé l'EP quatre titres qui venait de sortir (il y a un an pile-poil.) et j'ai passé six minutes d'enfer. Ouais mec, six minutes pour quatre titres, mais six minutes tellement intenses que je savais que ça ferait mouche. Car oui, je suis sûr d'une chose : tu vas aimer. Peut-être pas autant que moi, mais tu vas aimer. «Better weather than you», «Pe-

digree», «Cup» et «Everything else» ont tourné en mode repeat dans mon baladeur numérique un bon moment. C'est frais, c'est bancal, les guitares bavent avec quelques coups de vibrato bien sentis, la batterie part dans tous les sens, et les voix sont parfois à l'arrache que ça en devient vraiment attachant. C'est typiquement british, ça cartonne et c'est divertissant à souhait. Pas de grandes envolées guitaristiques, pas de prod mégalo, juste des mélodies avec des guitares un peu réverbérées et d'excellentes intentions.

En fouinant sur le net, je me suis rappelé avoir déjà vu ce nom, et je n'avais pas cherché plus loin, tellement obnubilé par une autre information liée à Regal Cheer. En effet, notre duo anglais (des bonnes tronches d'ailleurs les man !) avait embarqué sur la tournée de promo de Cans, son premier album, nos amis de Really Big Really Clever qui réalisaient leurs premiers concerts ! J'avais trouvé le flyer très chouette (tout comme les artworks du groupe, simple et efficace, à l'opposé de Skegss !). Le plateau devait être génial, car niveau zik délurée, les spectateurs ont dû en avoir pour leur argent ! Après avoir réussi à décrocher du EP



Big man little man strike partnership (ah oui, dans l'excitation, j'ai oublié de te donner son nom), j'ai enchaîné avec l'album sorti un an plus tôt, Cans donc. Paf, deuxième mandale dans la tronche ! Dix titres, dix-sept minutes et rien à jeter. «P.P.L.» ouvre le disque avec un morceau d'indie-punk rock débridé et dynamique. Ça joue vite, ça joue fort, et ça ne joue pas trop mal ! Même délire pour «Castanets» qui va te rendre fou, j'en suis sûr. C'est frontal,



c'est bordélique à souhait, et c'est carrément bon ! J'ai failli écrire génial, mais ça serait un peu (beaucoup) exagéré. Sauf que le format court des morceaux permet d'aller à l'essentiel, sans prise de tête, et même quand tu as l'impression qu'un morceau n'est qu'une succession de deux accords barrés avec deux types qui gueulent, tu as toujours un riff pour retenir l'attention («Feet glued»). Je ne sais pas exactement avec qui je peux comparer ce groupe pour permettre de s'y retrouver dans ce bordel organisé. Et puis, peu importe finalement. La musique bruitiste et entraînante de Regal Cheer se suffit à elle-même. Le morceau le plus dur (et presque le plus conventionnel) est le plus court («Behavioural patterns»), et le titre le plus long qui clôturé l'album («On the ground», 2'20 quand même) se permet un final épique, punk-rockement parlant bien sûr !

Et comme pour Skegss, Regal Cheer a une actu assez brûlante, car Quite good, le deuxième album, va paraître début mai chez Ugly Twins Records. D'après les deux titres déjà sortis («Crumbs» et «All the best»), on a l'air de s'orienter sur quelque chose de plus dur. Wait and see comme ils disent. En espérant que le groupe traversera la Manche pour donner ne serait-ce qu'un concert à Paris. On ne demande pas grand-chose bordel ! Allez, Guillaume, dis-moi que tu as succombé à Regal Cheer !!! (GdC)



Wow, ça c'est mon champion, mon Gui de Champi ! Je te file bien à l'arrache un super tuyau à la disco longue comme le bras de Djamil Le Schlag, et tu trouves quand même le moyen d'aller écouter les EPs. Chapeau ! Effectivement, complètement d'accord, Everyone is good at something est ce que mes Australiens ont fait de plus cool avec leur premier album My own mess. Mince, doit-on en déduire que Skegss c'était mieux avant ? Dans tous les cas, je devrais bien kiffer le concert. Pas de problème pour les emplettes au merch, tu sais que tu peux toujours compter sur moi, je t'échangerai ça contre le LP de Schedule 1 que tu m'avais pris la dernière fois. Hum hum... Ahaha ! Sinon c'est marrant de comparer nos références à l'écoute des tuyaux, il y a toujours matière à surprises et c'est assez intéressant. Désolé en revanche pour mon intro un peu plombante, il est vrai que le moral n'était pas spécialement au beau fixe. Mais depuis j'ai repris le chemin des salles de concerts avec du skate punk mélo français sympathiquement gentillet (Heds Up + Fastlane), du post-hxc/pop punk US monstrueusement calibré et efficace (Four Year Strong), ainsi que les potes locaux de Superbeatnik (stoner punk'n'roll), et me suis posé quelques jours dans le Sud. Laisse-moi te dire que ça va mieux.

Et puis rendons à Gui de Champi ce qui appartient à Gui de Champi, ton tuyau m'a fait le plus grand bien. Pas de sous-entendus graveleux et beaufs, non, je pourrais le synthétiser en la formule suivante : Regal Cheer, c'est la régalaide !!! Tu as vu plus que juste, planté en plein milieu de la cible, c'est un perfect, j'ai succombé direct ! Ces Anglais (troisième groupe d'affilée qui vient de nos ennemis jurés au rugby quand même) sont complètement ma came ! J'adore ce punk-rock ultra catchy, un peu foutraque, où ça crie/chante comme si c'était la grosse teuf. D'ailleurs dès les premières minutes d'écoute, je me suis dit qu'ils auraient carrément leur place à l'affiche du best festoche ever du genre, The Fest, aux côtés de noms tels que Off With Their Heads, PUP (à leurs débuts), ou Jeff Rosenstock. C'est à ce dernier que ton duo me fait le plus penser, pour le côté fofou et ça faisait deux jours que je cherchais, cherchais, en vain. Ô rage ô désespoir... et bim, j'ai eu la révélation à l'instant



en t'écrivant ces lignes ! Ce qui me fait dire au passage que oui, il faut vraiment qu'on se discipline pour s'envoyer nos tuyaux suffisamment à l'avance afin de bien/mieux les poncer. Je compte sur toi pour le prochain, merci de ne pas m'écrire fin avril, et j'en salive d'avance vu comment tu l'as teasé. T'es vraiment certain de faire mieux que Regal Cheer parce que tu m'as déjà bien régalié, là ?

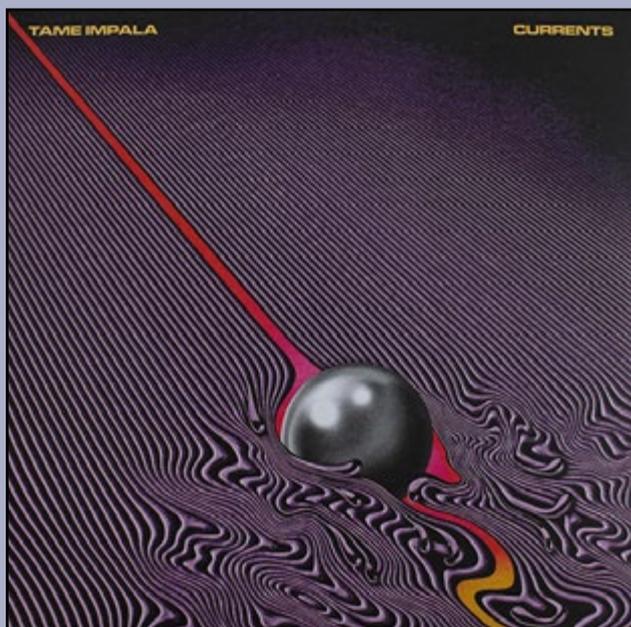
Si j'ai bien aimé l'EP Big man little man strike partnership, c'est l'album Cans (eux aussi sont portés sur les canettes tièdes) qui m'a le plus convaincu. 17 minutes que j'ai dû écouter trois fois de suite, avec un plaisir croissant une fois l'agréable surprise passée (il y a la jurisprudence Avatarium, je me méfie toujours, héhé). 1min45 de moyenne le morceau, tu n'as en effet pas le temps de te lasser, ça trace tout droit, coolos à souhait, il n'y en a pas forcément qui se démarquent plus que d'autres (même si j'ai aussi un faible pour «Feet glued») mais à l'inverse, il n'y en a pas un qui soit un peu mou du genou. Franchement bien joué, merci, et

merci donc à Really Big Really Clever pour ce (très) bon tuyau ! Très curieux de découvrir la suite de ce Quite good qui sort en mai et de pouvoir le requalifier en «Very good» ! On verra si l'évolution un peu plus musclée et frontale qui caractérise les premiers titres dévoilés se confirme. Et en attendant, j'attends ton nouveau tuyau avant le printemps ! À très vite mon ami ! (GC)

■ Gui, Gui

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !

guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr



TAME IMPALA

CURRENTS (2015)

(Fiction Records / Modular Recordings)

Qui ne fut pas surpris lors de la sortie en 2015 de *Currents*, le troisième album de Tame Impala ? Après *Innerspeaker* (2010) et *Lonerism* (2012), deux longs et très beaux essais d'un rock psychédélique que Kevin Parker, multiinstrumentiste, producteur et fondateur de la formation australienne, avait façonné de telle manière qu'il soit reconnaissable entre mille, Tame Impala passe tout en rupture le cap du «disque de la maturité». Un choix courageux et osé, qui s'est révélé être, en plus d'une belle prouesse (le mec bosse souvent seul en studio), une réussite totale et incontestable.

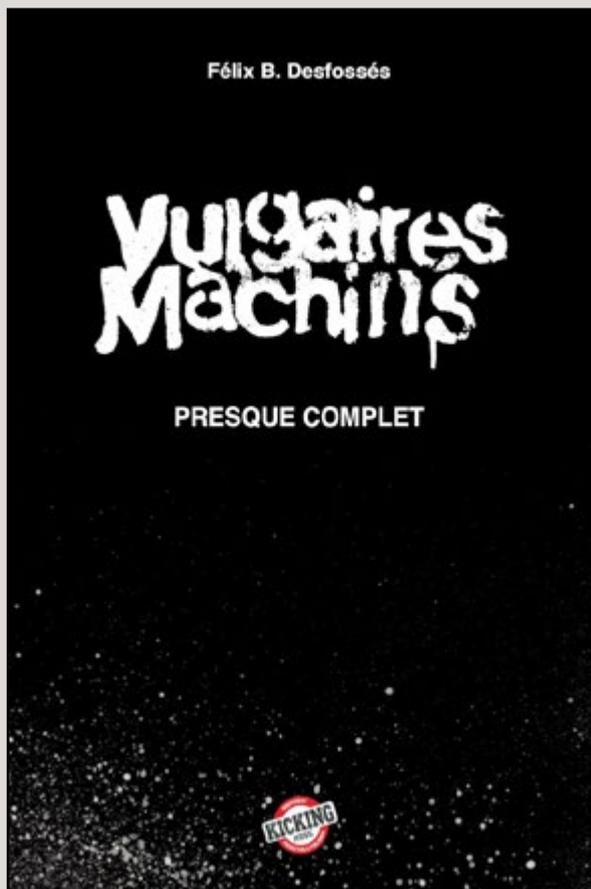
Un vrai tournant pour Tame Impala qui change le ton de son style en mettant le cap sur les synthés, en épousant des sonorités plus électroniques, et en puisant dans le meilleur des musiques dansantes tel le funk, le disco, et la pop music. Ça change complètement la face d'un groupe, c'est certain, mais c'était visiblement nécessaire. En effet, après l'aventure *Lonerism*, la vie personnelle de Kevin Parker subit des changements (sa séparation avec Melody Prochet de Melody's Echo Chamber le fait quitter Paris pour Perth...) et il ressent un besoin urgent de se remettre totalement en question musicalement, constate être arrivé au bout de quelque chose, et réalise que la musique est moins une question de genre que de valeur et de qualité. Il avouera même à cette époque avoir essayé des choses qu'il considérait comme nulles ou

en inadéquation avec ses envies dans le cadre de ses expérimentations faites au sein de son petit home studio. À commencer par les boîtes à rythmes...

Currents révèle surtout cette influence de la scène musicale de l'époque en la matière : on pense bien évidemment au carton de *Random access memories* de Daft Punk, à ses compatriotes d'Empire Of The Sun, mais aussi à Arcade Fire qui s'essayait un peu à la disco-pop avec *Reflektor*. Mais lorsque tout cela tombe entre les mains de Parker, ce qui pourrait être rejeté d'un revers de la main du fait d'un style trop normalisé voire pompé(eux), cela devient des petits bijoux qui s'entassent les uns après les autres. À commencer par ce «Let it happen» inaugural de près de huit minutes, qui déjà par sa durée montre qu'il n'a pas renié ses voyages psychédéliques et immersifs, mais cette fois sans l'aide de ses guitares (ou presque, car souvent noyées d'effets qui les maquillent en les faisant passer pour des synthés). Chaque titre est une démonstration de bon goût, une succession de mélodies qui font mouche, des ambiances à la fois mélancoliques et galvanisées par des rythmiques sublimes, une voix de tête charmante et entêtante, le tout soigné par des transitions, des textures, des arrangements et une production largement au-dessus du lot.

Cet album comporte des hits qui restent encore bien ancrés près de dix ans après sa sortie, tels que la tuerie groovy «The moment», un «The less I know the better» signé de sa ligne de basse rugueuse et unique, ou encore la belle et langoureuse «New person, same old mistakes». Tous les morceaux de *Currents* reflètent assez bien les états d'âme d'une personne en profond changement intérieur, l'acceptation d'un nouveau départ avec les regrets et les remords que cela comporte. Aujourd'hui, Kevin Parker profite toujours - avec plus ou moins de réussite - de cet élan créatif, disons, plus mainstream. Il a poussé un peu plus le bouchon sur *The slow rush* (2020), un album avec de bons arguments, mais moins surprenant et réussi, et sa dernière création avec *Justice* l'année dernière, qui avouons-le, nous a quand même laissé un petit goût d'amertume au regard de ce qu'il est capable de réaliser. Espérons que le prochain album nous fasse revivre les mêmes sensations que *Currents*.

■ Ted



VULGAIRES MACHINS

FÉLIX B. DESFOSSÉS

PRESQUE COMPLET

[Kicking Books]

S'il y a bien un groupe qui bénéficie d'un capital sympathie à la hauteur du patrimoine financier de Bernard Arnault ou d'Elon Musk, ce sont les Vulgaires Machins. À la différence près qu'eux se sont faits tout seuls. Et leur richesse se compte en larges sourires qu'arbovent les gens qui les voient en concert, ou posent un de leurs disques sur une platine, et non en dollars amassés cupidement, transitant par des montages financiers frauduleux et autres paradis fiscaux, détruisant des vies au passage. Large sourire, baume au cœur, c'est aussi ce qu'on éprouve en se plongeant dans leur histoire (toujours en cours d'écriture, le groupe étant de nouveau en activité après une pause au mitan des années 2010), racontée par le journaliste québécois Félix B. Desfossés, qui suit le band depuis le début et a recueilli pendant deux ans leurs témoignages ainsi que ceux d'autres proches.

De la formation à Granby en 1995 en mode amateur après l'explosion de la scène punk-

rock californienne, jusqu'aux vellétés de professionnalisation, tout du moins le souhait de réussir à survivre de leur musique, en s'en donnant les moyens, apprenant sur le tas (le fameux DIY) et s'y consacrant à fond (en habitant par exemple tous dans le même loft à Montréal), on assiste au développement chronologique des Vulgaires. On les appelle ainsi quand on est cools (et parce qu'ils sont cools). Étape après étape, album après album, on constate l'évolution de leurs rapports avec le public, avec le monde de la musique, avec les sponsors, et aussi entre eux. Ils ont la particularité d'être un groupe constitué autour de deux noyaux solides : le couple que forment Marie-Eve (guitare/chant) et Guillaume (guitare/chant), et la fratrie de ce dernier avec Maxime (basse), plusieurs batteurs s'étant succédés au fil des années. Il est bien sûr aussi question de leurs liens privilégiés avec la France : la distribution des premiers albums via Dialektik Records puis Guerilla Asso, les tournées avec Tagada Jones, Burning Heads (ils partageront un split CD ensemble en 2003), La Ruda...

Si le groupe n'avait pas forcément vocation à être trop sérieux au début (réflexion faite, ils se seraient appelés différemment), on suit le cheminement et la conscientisation de Guillaume, dont l'écriture devient de plus en plus politique et caractéristique, mêlant l'humanité d'Albert Jacquard et l'ironie acerbe de Charles Bukowski avec une certaine finesse. Nous enregistrons une baisse du Q.I. général, et lire ce livre est un moindre mal pour enrayer la machine. Les Vulgaires méritent toute l'attention que l'on ne porte qu'aux plus pertinents, et si l'on était déjà presque comblé par cette bio, on l'est complètement en lançant le CD best-of qui l'accompagne, notamment les titres extraits de la pièce maîtresse qu'est Compter les corps. À noter pour finir que malgré l'adaptation française via Kicking, le choix a été fait de garder le vocabulaire original, authentique, avec donc le patois québécois qui peut parfois interpeler. Si l'on n'en est pas coutumier, la lecture nécessitant quelques allers-retours vers le lexique en fin d'ouvrage sera peut-être moins fluide, mais pas moins l'un. En parlant de fun, ces gens de l'Occident en auront à revendre avec quelques dates fin mai dans l'Hexagone, il ne faudra surtout pas rater ça, et il y a intérêt à ce que ce soit (presque) complet !

■ Guillaume Circus



GÉRARD BASTE

J'ÉTAIS PERSUADÉ QUE GÉRARD BASTE SERAIT LE CLIENT IDÉAL POUR RÉPONDRE À MES QUESTIONS DANS LE CADRE DE CETTE RUBRIQUE. JE ME SUIS TROMPÉ : GÉRARD BASTE ET MONSIEUR XAVIER SONT LES CLIENTS IDÉAUX. TOUT SIMPLEMENT.

Solo ou groupe ?

Gérard Baste : Groupe ! Toujours ! Svinkels for life ! C'est tellement mieux.

Monsieur Xavier : On est plus forts à plusieurs que tout seul.

Boire ou conduire ?

X : Les deux !

B : Ni l'un ni l'autre !

Ah ouais ?

B : Je n'ai pas le permis et j'ai arrêté de picoler.

Fanzine ou webzine ?

B : Ah ! Au moins, on parle encore de nous dans les webzines ! Mais les fanzines, c'est quand même génial, ce format. Dédicace à notre pote Wax dont l'émission s'appelle Fanzine. On va donc dire fanzine. Mais merci quand même à W-Fenec, le webzine qui nous soutient le plus de France !

Toul 54 ou Lyon 69 ?

B : Lyon, ils sont durs ! On a mis du temps à y être bien reçus. Je me souviens d'un concert avec les Matmatah où on aurait pu se prendre des tomates dans la tronche s'il y en avait eu. On a des très bons souvenirs dans l'Est de la France, en Lorraine, au Territoire de Belfort. On a tellement parcouru la France, de large «et de travers» qu'on est partout chez nous !

X : Et puis, à Lyon, on a quand même bien goleuré avec Guy-Pierre !

B : Guy-Pierre, Le Peuple de l'Herbe.... Ta question, c'était en rapport avec le chiffre 69, c'est ça ?

Oui...

B : Tu sais ce que c'est un 70 ?

Non

B : Un 69 avec un doigt dans le cul.

Rap ou rock ?

X : Difficile de choisir !

B : C'est quand même le rap !

Guitares ou platines ?

G : Guitares !

Clubs ou festivals ?

X : Ça dépend. Mais si ça dépend, ça dépasse.

B : On a quand même la chance de faire les deux, et se faire autant de grandes scènes dans les festivals et aussi des petits bars. Ce soir, c'est gros quand même, Le Jardin du Michel c'est fat, et hier, j'étais à Landernau, au bar Le Central de mon pote avec l'équipe de Q-Huit, on était cinq dans un bar qui contenait 80 personnes ! Et c'est le même plaisir.

Drague ou drogue ?

X : Drague et après drogue. Logique

B : Plus c'est drogue, moins c'est drague.

Sarkozy ou Macron ?

B : C'est dur, car c'est une prise de position. Pour te dire l'état de la France, on est quand même dans une situation où en est presque à regretter Sarko.

Je pose cette question car Bons pour l'asile contient beaucoup de jeux de mot sur Sarko, tandis que le dernier disque cite Macron.

B : Ça, c'est surtout Nico. Il est mort, alors ça devrait être moins politique maintenant (rires). Ça devrait maintenant plus parler de drogue et de drague !

Métro, boulot ou dodo ?

X : Boulot.

B : Métro, sûr que non, c'est l'enfer. Le boulot, ça fait partie de notre vie d'artistes.

X : On a la chance de faire le métier qu'on aime, et on essaye d'en profiter au maximum.

B : On dort quand même plus qu'on travaille...

X : Ah bah ça c'est sûr !

Prince de la Vigne ou Roi du Rap ?

B : Prince de la Vigne, c'est sûr mais j'avais inséré dans une biographie que j'écris moi-même [rires] : «Le Prince de la Vigne, s'il existe un rap alternatif, il en est peut-être le Roi !» [rires]. Quelle prétention ! [rires] Macron, Macron ! [rires]

Luigi ou Mario ?

B : Les deux !! Les deux, car Mario, c'est mon fils et Luigi, c'est mon chien ! Et les deux sont pénibles, mais je les adore !

Sheriff ou Béru ?

B et X : Ahhhhhh !!!!!

Ou plutôt : Sheriff ou Elmer Foot Beat ?

B : Ah bah non, c'est pas la même question !

X : Ça n'a rien à voir !

Bon, alors, Sheriff ou Béru ?

B : Béru, c'est le sang quand même !

X : C'est exactement ce que j'allais dire : Béru, c'est le sang et Sheriff, c'est pour moi un des rares groupes de punk français où j'avais l'impression que ça jouait un minimum ! Après, en comparant comme ça, les Béru, c'est juste une boîte à rythme et une guitare.

B : Oui, mais ils ont inventé un truc...

X : C'est très difficile de choisir car ils ont créé tout un mouvement... Les Sheriff, je les ai rencontrés quand on a commencé à jouer avec eux alors que les Béru, genre à 14 ans, c'étaient nos «grands». Pour répondre à ta question, je vais dire les Béru, mais musicalement, je préfère Les Sheriff !

B : C'est toujours un plaisir de croiser les mecs des Sheriff, d'Elmer Foot Beat, des mecs des Béru ou des Ramoneurs de Menhirs. Mais quoi qu'il en soit, notre cœur va à Parabellum !

CD ou vinyle ?

B : Vinyle. CD. [rires]

X : CD pour le côté pratique. Les vinyles, ça prend plein de place, ça s'abîme vite...

B : J'ai des CD à vendre ce soir, des CD artisanaux que je fais moi-même à la maison et que je vends moi-même, comme du fromage de chèvre : direct, du producteur au consommateur, sans intermédiaire. Vingt balles ou j'remballe, tout va dans ma poche [rires]

Slip ou caleçon ?

B : Slip ! Slip life ! C'est écrit sur mes doigts

quand même !

Casquette XXL ou Bonnet M ?

B : Ohhhhh ! Bonnet D.

Merci à G Baste, Monsieur Xavier et Marion Portevin.

■ Gui de Champi
Photos : Marie d'Emm





GROWL AND SCREAM

GROWL AND SCREAM SPÉCIAL BLACK METAL ! AVOUEZ-LE, VOUS ATTENDIEZ CE NUMÉRO AVEC IMPATIENCE. ON S'EST ENCORE PLIÉ EN QUATRE POUR SORTIR CE NUMÉRO AVEC TOUTE L'ÉQUIPE. CE MOIS-CI, JE VOULAIS VOUS PARLER DE BLACK METAL. AUTANT DIRE QUE C'EST UNE GAGEURE TELLEMENT LE SUJET EST COMPLEXE ET LES FANS POINTILLEUX.

Né dans les années 80 avec des groupes comme Venom, Bathory, ou encore Hellhammer, le genre se veut satanique au départ ou au minimum anticlérical. En effet, quoi de mieux que d'arborer ces thèmes pour se mettre à contre pied de la société et de ses valeurs judéo-chrétiennes. Le genre prend de l'ampleur avec la deuxième vague scandinave des

années 90. Le BM devient sulfureux, notamment avec Mayhem qui pousse le paroxysme de l'esprit misanthropique du genre pour finir tristement dans la rubrique faits divers. Néanmoins, le genre s'est enrichi et s'est largement développé, parfois au grand dam des «true blackeux».

Le BM se conjugue maintenant au pluriel et, plutôt que vous faire une histoire du BM, j'ai préféré dans ce nouveau numéro de W-Fenec, donner la parole à deux acteurs de la scène : Gérald de l'association, label associatif nantais qui s'est fait une belle place dans le milieu avec des productions léchées et de belle qualité, et Pierre Avril qui vient de sortir son troisième tome sur le sujet (5 livres sont prévus). Alors, je vous invite à lire leurs interviews.

Bon, j'allais pas vous laisser comme cela hein ! Du coup, je vous propose ce mois-ci trois sorties BM. Deux de chez (LADLO) et un troisième de Talheim Records Germany. La diversité de ses trois productions montre parfaitement à quel point la scène BM a pris de l'ampleur.

Sordide est un groupe rouennais, membre du collectif de musique La Harelle, qui a fait le choix audacieux de chanter en français. Trois ans après leur premier album, le trio nous annonce la couleur dès l'artwork de l'album. Une pochette rouge sang, comme une tache macabre sur le mur d'une cave. On va aller dans du black old school, primal, ténébreux et poisseux. Comme quoi LADLO est loin de se cantonner à du black atmosphérique ou à flirter avec le post black. Sordide nous livre 55 minutes de black metal engagé, avec une vision misanthropique de la France et de sa société pour mieux dénoncer les maux qui la pourrissent lentement mais sûrement de l'intérieur. On dirait presque un album de punk sur



l'engagement et les paroles. D'ailleurs, on retrouve parfois cette touche punk, une certaine distorsion brouillonne avec une rythmique intense dans leur musique. Et oui, car il faut le souligner, Sordide ne se contente pas de nous proposer simplement une évolution simple de leur black primal, non, il le fait évoluer et casse les rythmiques. Néanmoins, la musique reste profondément sombre, nous entraînant dans une ambiance chaotique grâce à des riffs assassins et des break sauvages. Le chant crié, poussé par la plainte douloureuse des textes, finit de nous clouer à la croix pour nous obliger à regarder la saleté du monde. Au final, un must du genre pour les amateurs de black ténébreux et sale.



Pour le deuxième LP, on reste bien entendu dans cette branche du metal qu'est le black. Néanmoins, on flirte avec la frontière du genre, dans ce no man's land que les true blackeux ne fréquentent pas. En effet, je vais vous parler de Blód de chez Talheim Records Germany. Né à Paris en 2018, Blód est une histoire de couple, celle d'Ulrich W (Ortagos, ex-Regarde les Hommes Tomber) et Anna W (Lynn). Mara est leur troisième album. On est sur du blackened, un croisement avec du doom et du sludge du plus bel effet. On est rapidement transporté dans une nature froide : arbre mort, paysage de neige, hurlement des loups... L'ambiance est chamanique, profondément noire. Le chant d'Anna nous maintient dans une mélancolie aérienne proche du trip sous acide. Dans

le même temps, Ulrich nous maintient dans une atmosphère lourde et sombre avec une instrumentalisation tout en finesse, sans fioriture mais terriblement efficace. Le tempo évolue et va jusqu'à nous marteler la poitrine avec force, liquéfiant nos organes dans une rythmique lourde et lancinante. C'est hypnotique et étouffant. Un bel album, une production solide, un artwork B&W sobre et vraiment très beau. Mara vous propose un voyage chamanique aux portes de la folie.

La dernière sortie de ce Grownl and Scream vient de Strasbourg. Il s'agit de Time Lurker de chez Les Acteurs De l'Ombre (et oui encore LADLO, mais c'est vraiment devenu un label incontournable !). Mick, porteur du projet, collabore avec Sotte (chant), Déhà au mastering (Acathexis, Drache, Imber Luminis, Maladie, Slow, Wolvenest, Yhdarl...), Derek Setzer à l'artwork (Altars, Fuck The Facts, Huntsmen, Mord'A'Stigmata...) pour nous proposer Emprise. Le concept de Time Lurker est basé sur un voyage long et introspectif face à la nature humaine, nous amenant à affronter nos démons façonnés par nos doutes et nos peurs. Ce voyage est à la croisée des chemins entre Jules Verne et HP Lovecraft. L'album commence doucement avec «Emprise» pour nous faire découvrir une am-

biance aux sonorités lourdes et oppressantes, typiques du black metal atmosphérique. Tous les ingrédients sont réunis pour en faire un modèle du genre. Des morceaux longs, des changements de rythmes qui augmentent la noirceur des morceaux tout en nous donnant l'impression de flotter dans un océan lugubre et torturé. Cet aspect torturé doit beaucoup à la qualité du chant crié qui résonne comme une douloureuse plainte. Ce chant est totalement en adéquation avec le genre et renforce les émotions de l'auditeur. Les 33 minutes d'Emprise, s'articulant entre harmonies sombres, enivrantes et riffs stridents, le tout renforcé par ce chant torturé, ont un goût de trop peu, on en voudrait plus. Un LP incontournable pour les amateurs du genre.

Avec ces trois albums, nous pouvons apprécier la diversité de l'univers BM et toucher du doigt la richesse artistique du genre. C'est, dans l'univers des musiques extrêmes, c'est celui qui produit le plus actuellement. Certes, ce n'est pas toujours original, mais il y a des choses superbes qui sont sorties tout au long de l'année 2024. On espère que l'année 2025 sera tout aussi riche...

■ Nolive



HELLFEST

LE OFF

BY LECLERC CLISSON

17-18 JUN 2025



Am:Pm

ANTHARES



BACKSLAIN

BIUR

BLACK PANTERA

CUTTING CORNERS

Dadabovi

Death Structure

ENCOUNTERS

FALLEN AT DAWN

Hümanimal

JAVES

LoL BATS

kill an idol.

LEFT BANK!

MARCH OF SCYLLA

MORGANA AGNA

SHUHÜRPA

MURDER AT THE PONY CLUB



RED GORDON



SOMETHING ANIMAL

LA SUITE PROCHAINEMENT...



woodbrass



MÉCÈNE



OFFICIEL



MAKE IT event

- STANDS - ANIMATIONS - FOOD TRUCK -



NAWAK



VECTEUR



@LEOFFBYLECLERCCLISSON



PIERRE AVRIL

LORSQUE L'ON RECHERCHE DES RÉFÉRENCES SUR LE BLACK METAL, ON S'ATTEND À TROUVER UNE PROFUSION DE LIVRES. MAIS NON, C'EST LOIN D'ÊTRE LE CAS MÊME SI L'ON PEUT S'ATTELER À LA LECTURE DU PAVÉ DE DAYAL PATTERSON (BLACK METAL : L'ÉVOLUTION DU CULTE AUX ÉDITIONS CAMION BLANC), ON PEUT AUSSI RECHERCHER UN AUTEUR FRANÇAIS. TRÈS VITE PIERRE AVRIL APPARAÎT COMME UN INCONTOURNABLE AVEC SES TROIS PREMIERS LIVRES (5 SONT PRÉVUS) AUX ÉDITIONS FLAMMES NOIRES. DÉJÀ AUTEUR DE PLUSIEURS LIVRES SUR LE MONDE DE LA MUSIQUE NOUS AVONS DONC ÉCHANGÉ AVEC PIERRE POUR PARLER DE CETTE FAMILLE MUSICALE QUI SENT LE SOUFFRE APRÈS LA SORTIE DE SON BLACK METAL VOLUME 3.

Bonjour Pierre, tu viens de sortir ton troisième tome sur le black metal aux Éditions des Flammes Noires. Peux-tu commencer par te présenter et expliquer ton parcours ?

Oui bien sûr, avec plaisir. Je m'appelle Pierre Avril, j'ai 52 ans, et cela fait bientôt quarante ans que je suis tombé dans le chaudron du metal, et suis resté complètement accro. J'ai fait de la musique entre mes 14 et 40 ans, jouant en tant que chanteur dans des groupes de rock, punk et metal. Cela est resté plutôt confidentiel, et l'on peut dire qu'il s'agissait de groupes de garage, manquant d'ambition.

En parallèle je me suis mis à écrire. D'abord de la poésie, puis des nouvelles, et quelques romans pas bien finis.

Les groupes dans lesquels je jouais ne faisant que des compos, j'écrivais mes textes, en anglais ou en français. J'avais du mal néanmoins à faire la connexion entre mon écriture de fiction ou poétique et mes chansons, tant il s'agissait d'abord pour moi de choisir des mots « musicaux », à la manière des groupes anglo-saxons. J'ai fait des études en sciences humaines et sociales à Rennes 2, ce qui m'a appris une méthodologie d'écriture de mémoires et de projets, en jonglant avec les concepts et notions sociologiques et anthropologiques. En 2012, pour mes 40 ans, j'ai eu comme un flash, et me suis mis à écrire sur la musique. La boucle était bouclée, et j'enchaînais White métal - du bruit pour l'homme en croix (sous le pseudo Esychia Pneuma), une odyssée dans le metal chrétien, du hard FM au grindcore en passant par le black chrétien ou le death. Une plongée dans une scène méconnue de la part d'un outsider... je ne suis pas pratiquant au niveau religieux, même si je ne suis pas athée. Ont suivi Punk & metal les liaisons dangereuses en 2016, dans lequel je parlais de ma passion pour les scènes punk et metal tout en démontrant qu'elles avaient beaucoup plus de points communs que ce que l'on pouvait croire. En 2017, je crée mon blog d'interviews et de chroniques : Le Scribe Du Rock. En 2018, je publiais avec mon épouse Adeline une biographie de GG Allin, le punk américain, en faisant le parallèle entre ses concerts complètement dingues et la scène performance et body art de l'art contemporain, le but étant aussi de prouver que GG avait aussi sorti de bons disques, et méritait mieux que la rubrique Faits divers

(GG Allin, Antéchrist de l'Extrême). Ces trois livres sont sortis aux éditions du Camion Blanc et sont toujours disponibles. J'ai ensuite été contacté par Émilien Nohaic qui était en pleine création des Éditions des Flammes Noires en 2020 alors que je travaillais sur un - énorme - manuscrit sur le black metal et ses sous-genres. Au final, ce gros manuscrit de 1000 pages s'est transformé en 5 volumes dont trois sont déjà parus.

Il me semble que tes premières amours sont plutôt rock et punk, comment en es-tu arrivé au black metal ?

En vérité, je suis tombé dans le punk et le post-punk quand j'avais environ 12 ans, car mon grand frère m'a éduqué aux Sex Pistols, The Cure, The Clash, Joy Division et New Order. Au niveau du punk, j'ai donc commencé par le « Punk 77 » à savoir les Sex Pistols, les Clash, les Damned, les Ramones, Generation X et en même temps se dessinait une scène punk française, dans les années 80, avec Gogol Premier ou Oth, Parabellum et le « Rock alternatif » français avec les Bérurier Noir, Ludwig Von 88, Lucrate Milk, Les Garçons Bouchers, etc. J'étais - et suis toujours - très fan des Bérurier Noir, surtout leurs premiers albums et EPs.

La bascule s'est faite de deux façons : les Cure et Joy Division m'emmenaient sur le territoire post-punk et je plongeais dans le rock gothique des Christian Death, Virgin Prunes, Sisters Of Mercy, Siouxsie And The Banshees, The Mission, Fields Of The Nephilm, Norma Loy et bien d'autres. La deuxième façon a été le hard rock et le metal : AC/DC, Deep Purple, Led Zeppelin, Iron Maiden ou The Cult m'ont pris dans leurs filets alors que je maudissais les métalleux un an avant (rires). Et puis la suite a été le punk hardcore de Gbh, The Exploited ou Discharge, le thrash metal avec Metallica, Megadeth, Anthrax, Testament, Overkill et surtout Slayer ! Venom, Celtic Frost et Bathory ont été mon entrée dans le black metal en 1986, même si à l'époque je n'appellerais pas ça du black metal, mais plutôt un genre de thrash morbide. La noirceur de ces trois groupes, auxquels se sont ajoutés Sodom, Destruction ou Kreator à leurs débuts me rappelaient les trucs gothiques que je kiffais, la violence dégageée me renvoyait vers le punk hardcore et le thrash, tandis que la mélodie me rappelait

davantage le heavy metal de Maiden ou Manowar. Bathory est devenu mon groupe fétiche et ensuite, à compter de A blaze in the northern sky de Darkthrone et De mysteriis dom sathanas de Mayhem, le plongeon dans le black a été définitif. Ceci dit, j'ai gardé du punk une philosophie anti autoritaire et sans compromis.

Qu'est-ce qui t'as poussé, inspiré pour écrire ces livres sur le black metal ?

C'est une bonne question. À dire vrai, j'ai beaucoup hésité, conscient que Dayal Patterson avait déjà sorti un classique (Evolution of the cult) autour du genre. Je me suis dit : «Le black metal te passionne tant que tu ne peux pas ne pas écrire dessus, mais tu vas devoir trouver un angle personnel». C'est pour cela que chacun des volumes de cette pentalogie aborde un ou plusieurs sous-genres du black metal. Aujourd'hui, même si je continue d'aimer les bouquins de Dayal, je pense avoir trouvé ma place, notamment en allant vers la scène française et des groupes moins connus ou sous estimés. Cette série est un gros boulot, même si mes prétentions sont raisonnables : partager une passion avec des passionnés ou des béotiens.

Ce projet était-il décomposé en cinq dès le départ ? Ou bien cela est-il devenu une évidence au fur et à mesure que ton travail d'écriture et de recherche avançaient ?

Comme je l'ai dit avant, le premier projet était un gros volume de plus de mille pages qui couvrirait différents sous-genres du black metal. L'idée des cinq volumes est venue d'Émilien, mon éditeur, et je me rends compte qu'il avait raison. Ainsi chaque tome est plus digeste et l'on peut laisser la place à l'expression des artistes visuels qui sont si importants dans cette scène et dans le metal en général. On a Maxime Taccardi pour le volume 1, Von Kowen pour le volume 2 et Jeff Grimal pour le 3. Il faut néanmoins savoir que chaque volume a nécessité une réécriture pour renforcer la cohérence entre les tomes, mettre à jour les infos, et améliorer le style. Encore une fois, c'est un gros boulot, pour lequel Émilien m'a beaucoup aidé.

Quelles difficultés as-tu rencontrées pour

écrire sur le black metal ?

Écrire sur le black est toujours intimidant car tu sais que la scène est très exigeante. Ainsi, chaque info doit être sourcée et vérifiée. Wikipédia n'apporte pas grand chose, il faut remonter à des infos de première main. De plus, le black, surtout celui des années 90, est plein de légendes urbaines qui sont soit fausses soit très exagérées. Je prends l'exemple des black legions françaises dans mon volume 2 : j'ai eu la chance d'avoir le concours de Vordb, acteur de première ligne de cette scène avec Belkete, qui a accepté de vérifier et de corriger le chapitre, m'évitant ainsi de parler de cassettes démos qui n'existent pas (rires). Bien sûr les mémoires des acteurs de la scène ne sont pas infaillibles, et eux-mêmes peuvent aussi raconter une histoire plus ou moins réelle, mais je me fie quand même plus à ceux qui ont vécu cela de l'intérieur - d'où les nombreuses interviews - qu'à ceux qui fantasment une époque où ils n'étaient pas nés ou à peine. J'essaie de m'amuser en écrivant, afin que cela soit contagieux pour le lecteur. Ainsi, j'ai beau écrire sur le black, je ne me prends pas pour Baudelaire, mais suis juste un fan qui partage sa passion, soit avec des amateurs chevronnés, soit avec des personnes qui découvrent tout ça, ils sont tous bienvenus.

Tu as une formation en sciences humaines, du coup j'ai été étonné que tu ne mettes pas en relation la société et l'histoire avec le black metal et ses évolutions, à moins que cela ne soit un projet en souffrance ?

Oui, j'ai une licence et une maîtrise en sciences humaines et il est vrai que je n'ai pas trop utilisé à ce jour mes connaissances en sociologie, histoire ou anthropologie dans ces livres, même si leur structure est parfois proche d'un mémoire ou d'un essai. Ta question est très pertinente, car il se peut que j'utilise davantage les concepts en sciences humaines dans le prochain volume, tout en gardant à l'esprit que le livre doit rester abordable, y compris pour celles et ceux qui n'ont pas fait de longues études. L'écriture sociologique peut vite devenir rasoir à lire. Il reste des tonnes de livres potentiels sur le black metal, et je ne serai pas surpris de voir émerger davantage de textes universitaires sur le sujet en France, sachant que cela existe déjà à l'étran-

Pierre Avril
Le Scribe du Rock

Black metal - Volume II

Noire France :
Black metal français

Préfaces de Chris (Gorgon) et Meyhna'ch
Avec des illustrations de von Kowen





ger comme les écrits des symposiums black metal theory ou black metal rainbows. Je vais donc essayer de relever le challenge d'utiliser mes compétences en sciences humaines dans le prochain, tout en restant accessible et toujours fan des groupes que j'aborde. Ne vous attendez pas de ma part à une pure neutralité, même si j'essaie toujours de viser l'objectivité.

Tu n'as pas eu l'idée de créer une playlist pour accompagner la lecture de tes ouvrages ? Quelle serait la playlist idéale ?

Non je n'y ai pas pensé. Je peux donc citer les groupes que je mettrais en playlist :
Venom, Hellhammer, Bathory, Celtic Frost, Blasphemy, Burzum, Darkthrone, Mayhem, Sarcofago, Sodom, Kreator, Destruction, Samael, Emperor, Von, Rotting Christ, Impaled Nazarene, Possessed, Varathron, Necromantia, Tormentor, Nargaroth, Satyricon, Grave-

land, Marduk, Dark Funeral, Setherial, Hades, Cultus Sanguine, Cradle Of Filth, Dimmu Borgir, Behemoth, Bal Sagoth

Volume 2 Noire France (2022)

Gorgon, Mutilation, Funeral, Blessed In Sin, Bèlkètre, Vlad Tepes, Anorexia Nervosa, Osculum Infame, In Articulo Mortis, Blut Aus Nord, Forbidden Site, Peste Noire, Malhkebre, In Mortis Veritas, Sale Freux, Vociferian, Au Champ Des Morts, Imperial, Seth, Akhenaton

Volume 3 Post BM & black metal avant gardiste (2024)

Alcest, Les Discrets, Pensées Nocturnes, Deathspell Omega, Der Weg Einer Freiheit, Deafheaven, Liturgy, Agalloch, Amesoeurs, Lantlos, Malenit, Wolves In The Throne Room, Fauna, Demande A La Poussière, Nature Morte, Ophe, Fleurety, Dodheimsgard, Solefald, Arc-turus, Plebeian Grandstand, White Ward, Cepheide, Celtic Frost, Sigh, Ved Buens Ende,

Aevangelist, Portal, Covenant, Throane, Diabolical Masquerade, Ulver, Gnaw Their Tongues, Gaylord, Moonreich, Enbilulugugal, Echoes, Stromptha, Mora Prokaza, Nergrisen, Elkk, Al Namrood, Maquerelle, Tenebrae In Perpetuum, Sacred Son, Wolok

Bien sûr ces playlists peuvent être largement développées !

Le black metal, c'est plus que de la musique, alors c'est quoi ? Quels sont les piliers du black metal ?

Très compliqué de répondre à cette question. Je crois en effet que le succès du black metal, même en dehors de la sphère metal, est dû au fait que ce genre propose un univers spirituel et ou philosophique, ou même politique, une esthétique très forte, une musique au sein de laquelle les ambiances et atmosphères sont très fortes. Selon les époques et les sous

genres, le mode de vie est différent, mais le black metal, à l'instar du punk, est un mode de vie, ce qui n'est pas le cas de tous les genres du metal. Les piliers incontournables ? Une noirceur, qu'elle soit esthétique et/ou philosophique. Certains se dirigent vers le satanisme, d'autres vers le paganisme, les philosophies avec Nietzsche qui revient souvent, mais aussi les philosophes antiques, ou la politique qu'elle soit de gauche ou de droite. Pour moi la musique ne doit pas être trop propre ou confortable, c'est pour cela que je considère que le post-BM, que j'apprécie beaucoup, n'est pas du black metal.

Le black metal a énormément évolué depuis ses débuts, comment vois-tu cette évolution ?

C'est son évolution qui a permis au genre de survivre aussi longtemps. Dès ses débuts, le

black metal se distingue du death avec des groupes qui sonnent tous très différemment et apportent tous une vision différente de la scène. Le courant «True black» va exister très tôt, mais les groupes ne vont pas cesser d'évoluer et de nouveaux artistes vont apporter leur pierre à l'édifice.

Le «true métalleux», c'est quoi ?

Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas moi [rires]. Même si j'adore les groupes de true metal comme Manowar dans le heavy ou Marduk dans le black, j'ai trop besoin de découvrir de nouvelles façons d'aborder ces musiques. Je veux pouvoir écouter Iron Maiden, Blut Aus Nord et Setherial dans la même journée ! Pour répondre un peu plus sérieusement, je pense que certaines personnes sont plus à l'aise en écoutant un seul style de musique et des groupes qui se ressemblent un peu. Cela doit les aider à lutter contre une forme d'angoisse due à une époque très éclatée et instable comme la nôtre. Il y a un côté rassurant là dedans, cela donne des repères précis - oui je ressors aussi mes cours sur la psychanalyse freudienne - mais pour ma part, même si je suis très anxieux et que j'ai besoin de rituels, en matière de musique j'aime trop de styles pour me priver !

Le blackeu, misanthrope, sataniste, asocial, ne finit-il pas, par être souvent une caricature du genre ?

Oui, en quelque sorte. En fait, c'est un archétype que je ne critique pas, qui a beaucoup existé dans le passé et existe encore notamment chez des gens de ma génération. Chacun son trip, chacun sa vision du black. Le satanisme fait clairement partie des fondations du genre, même si les groupes étaient plus ou moins sérieux à ce sujet.

Les thèmes et la forme de la musique black metal ont énormément évolué, peut-on dire que musicalement et dans la qualité d'écriture et des thèmes abordés, le black metal a acquis une forme de maturité ?

Le black metal existe depuis quarante ans, il est sûr qu'il a beaucoup évolué. En moyenne, vu le nombre énorme de sorties en matière de black à notre époque, je trouve que le niveau des groupes est assez excellent. Musicalement,

il y avait beaucoup plus de déchets dans le passé. Mais il y a peut-être un peu trop de sorties. Oui le black est à maturité, et les jeunes musiciens maîtrisent bien leurs instruments, les home studios avec MAO permettent de faire un disque de A à Z dans sa chambre alors que les studios coûtaient un bras dans les 90's. De ce fait, de jeunes musiciens peuvent sonner très pro dès le début, mais le black metal c'est d'abord une ambiance, une musique qui vous percute et n'est pas confortable, de ce fait, certains peuvent le faire sonner un peu «fade» tout en maîtrisant les outils.

Y-a-t-il aujourd'hui une fracture entre la culture BM et la musique BM ?

Pour moi, c'est simple : je pense que la culture BM telle qu'elle fut dans les années 90 appartient globalement au passé, même si certains la perpétue magnifiquement, alors que la musique BM n'a jamais été aussi populaire, avec autant de groupes et d'artistes qui s'en inspirent même s'ils ne font pas du BM à proprement parler. Je trouve que notre époque est très chouette dans le sens où beaucoup de jeunes artistes viennent tordre le BM pour le renouveler et y apporter leur propre vision, ce qui est en fait très black metal !

La misanthropie semble être le point de départ du BM, mais aujourd'hui n'est-il pas le genre qui explore le mieux et le plus les émotions, et le spirituel ? J'aime aussi beaucoup le hardcore et je trouve au final que les deux styles sont plutôt complémentaires, l'un ancré dans le social, le politique, avec une violence cathartique et le BM qui nous interroge plus sur le spirituel, le philosophique, les émotions, avec une musique plus noire, plus profonde, plus lourde. Tu en penses quoi ?

J'aime aussi beaucoup le hardcore - je pense que ça a un lien avec mes origines punk - et je trouve très intéressant cet aspect social et émotionnel qu'on y retrouve. On le trouve aussi forcément dans le post-black, ce qui est logique puisque nombre de musiciens de ce courant sont également issus ou férus de hardcore et de post-hardcore. Pour ce qui est de la misanthropie, cela existe toujours dans le black, notamment au travers de courants comme le DSBM, ou les groupes qui veulent suivre la filière True. Idem pour le social, une scène de

gauche nommée RABM prend de l'essor dans le black et traite de sujets sociaux et sociétaux - pauvreté, gouvernement, féminisme, antifascisme, antiracisme, écologie, cause animale, etc. Je crois que le black, comme le hardcore, peut servir de catharsis, on retrouve cela aussi dans les groupes de sludge. Je trouve ça très bien que les idées soient de plus en plus variées dans le BM comme ailleurs, cela apporte une indéniable richesse à la scène. Moi qui suis de gauche depuis toujours, j'avais pas mal souffert dans les 90's dans ma région, car la plupart des blackeux se revendiquaient d'extrême droite, du coup je ne peux que me réjouir de ces évolutions.

Ce troisième tome aborde plus particulièrement le post-black et le blackgaze, dont tu dis que ce n'est plus du black metal. Alors, quelles sont les différences significatives entre le BM et les genres abordés dans ce troisième tome ? Et forcément, du coup, le point commun qui fait qu'ils restent rattachés malgré tout au BM ?

Pour moi, la différence la plus importante c'est que le post-black et le blackgaze ne sont pas du black metal. D'ailleurs les acteurs du genre que j'ai interviewé en sont tous d'accord. Il s'agit d'hybridations de la part d'artistes qui viennent à la base du black metal ou d'un autre courant musical comme le hardcore ou le post-hardcore. Ce qui les relie au black metal ? Des sonorités, des routines : blast beat, riffs en tremolo, chant hurlé suraigu... et surtout une part du public qui écoute tous ces courants. Les puristes du BM ne sont toutefois pas tendres avec le post-black ou le blackgaze.

Tu penses quoi de cette volonté de vouloir sans cesse classer et définir le style de musique des groupes ? On finit par ne plus rien comprendre, non ?

C'est un truc de journaliste, de rock critic. C'est plus facile de créer des sous-sous genres pour classer les artistes. Il est vrai que ça va un peu trop loin, d'ailleurs c'est très français. Quand on lit la presse metal anglaise, elle est moins axée sur les étiquettes et préfère décrire la musique avec des métaphores et des adjectifs.

On remarque, cette année encore, que les sor-

ties BM sont les plus nombreuses, ce style semble être extrêmement prolifique. Bon signe ou pas ?

C'est toujours bien de voir que le genre crée autant de vocations. Après, même moi je n'arrive pas à tout suivre, et je rate forcément des perles chaque année. Le home studio a rendu les choses plus simples, mais c'est à la fois un bien car tout le monde peut s'exprimer et un mal car il y a trop de sorties pour ne rien rater. Sans parler du fait que de plus en plus de sorties ne se font que sur les plateformes digitales du type Bandcamp.

Quelle est la place du BM français sur la scène des musiques extrêmes en France et sur la scène internationale ?

Je crois que le black français est toujours très apprécié à l'étranger. «Nul n'est prophète en son pays» dit on, mais la scène se porte bien, y compris en France. Après, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit d'une petite niche musicale.

Tes livres sont illustrés par des artistes différents à chaque fois, comment se sont faites ces collaborations ?

Soit c'est une proposition de mon éditeur, soit ça vient de moi. Nous ne sommes pas contre des candidatures d'artistes pour le prochain [rires].

Quelle serait ta playlist idéal pour découvrir le black metal ?

Difficile. Reprenez mes playlists genre par genre un peu plus haut et faites votre synthèse !

On remercie Pierre Avril pour sa disponibilité et cette interview. Vous pouvez le retrouver sur son blog ou dans son émission de radio. Vous pouvez retrouver ses livres sur le black metal aux Éditions des Flammes Noires.

■ Nolive
Photos : DR



DANS L'OMBRE : GÉRALD LES ACTEURS DE L'OMBRE

J'AI DÉCOUVERT ET COMMENCÉ À APPRÉCIER LE BLACK METAL AVEC LES PRODUCTIONS DES ACTEURS DE L'OMBRE (LADLO POUR LES INTIMES). C'ÉTAIT DONC POUR MOI TOUT NATUREL QUE DE SOLLICITER LE PRÉSIDENT DE CE LABEL ASSOCIATIF POUR QU'IL NOUS PARLE DE CE COURANT MUSICAL ET DE SON ASSOCIATION. VOUS POURREZ COMPLÉTER CETTE INTERVIEW DANS LE DERNIER TOME SUR LE BLACK METAL DE PIERRE AVRIL (INTERVIEW DANS CE NUMÉRO) EN LISANT CELLE QU'IL A RÉDIGÉE.

Bonjour, Gérald. Quel est ton rôle chez Les Acteurs De l'Ombre (LADLO) ?

Je suis le manager du label et président de l'association encadrant son statut juridique. Mon rôle consiste à avoir une vision globale de son activité, à impulser la dynamique générale et les projets divers. Je garde un regard sur les prises de décisions et le bon fonctionnement des différents pôles constituant le label tout en m'assurant du bien être de tous. Je suis dans un certain sens le chef d'orchestre et responsable légal de tout ce qui s'y passe. Je dois aussi veiller à maintenir l'harmonie dans l'équipe et une belle dynamique dans l'émulation collective. Je suis donc l'interlocuteur principal des membres du label, et de la plupart de nos prestataires et partenaires, mais aussi de nos groupes avec lesquels je m'accorde sur les deals et l'évolution de notre collaboration au fur et à mesure des années.

Peux-tu te présenter et nous raconter ton parcours ?

Je suis enseignant en collège et fan de metal depuis mes 12 ans. J'ai débuté mon investissement dans le milieu musical underground en 1996 avec un groupe marseillais de black metal médiéval nommé In The Mist. Puis, de 1998 à 2001, j'ai officié dans Atropos, un groupe de heavy black avec lequel nous avons sorti une démo chez Chanteloup Créations et un mini CD. Mon aventure avec Funerarium débuta suite au split d'Atropos. Nous avons sorti un album sur le label canadien Great White North Records, puis enregistré un deuxième album qui n'a jamais vu le jour suite à notre split en 2005. Enfin, en 2005, j'ai pris le micro dans le groupe francilien de pagan black metal Wargasm que j'ai quitté en 2007. En parallèle, l'association

Les Acteurs De l'Ombre fut créée en 2001 avec des amis lorsque je vivais encore sur Marseille, et pour laquelle j'ai développé les activités de webzine et d'organisation de concerts et festivals (Black Metal Is Rising, Cernunnos Festival pour les principaux) lorsque je suis arrivé sur Paris en 2003. Ce n'est qu'en 2009 que j'ai créé le label Les Acteurs De l'Ombre Productions, souvent appelé LADLO Prod, et lancé le label suite à une mutation professionnelle qui m'obligea à céder la présidence de la première association.

Peux-tu nous dire ce qu'est Les Acteurs de l'Ombre Productions ?

Les Acteurs de l'Ombre Productions est avant tout une aventure humaine incroyable nous permettant de participer à notre échelle à soutenir l'underground et de nous exprimer en toute liberté au travers de divers projets parallèles au label. Aucun de nous n'est salarié, toutes les recettes sont réinvesties dans le label. Bien évidemment, son activité principale réside à faire vivre le label. Il a pour but de découvrir les nouveaux talents du metal extrême en majorité français, les accompagner dans leur développement et les aider à faire connaître leurs groupes.

Notre engagement peut varier suivant les besoins des groupes, mais au minimum nous prenons en charge la fabrication des supports phonographiques et du merchandising, la distribution physique et digitale, la promotion et l'organisation de quelques concerts. Suivant le type de contrat, nous pouvons aussi financer la production, l'artwork ou des clips. D'une manière générale, nous mettons au service des groupes nos compétences et notre réseau. Nous avons un vrai rôle d'accompagnement,

cela peut aller de la direction artistique jusqu'à comment créer son association. Nous pouvons les mettre en relation avec des tourneurs, graphistes, studios, vidéastes avec lesquels nous avons l'habitude de travailler ou nous pouvons nous charger nous-même de certaines tâches.

Combien faites-vous pour faire vivre l'association ?

Développée de manière misanthrope les premières années, l'équipe s'est étoffée petit à petit pour compter aujourd'hui une trentaine de bénévoles. Il est difficile de gérer une activité aussi diversifiée qu'un label associatif et avec des interlocuteurs et prestataires professionnels en plus de son propre boulot, famille, occupations, alors qu'il n'est qu'une passion... De ce fait, tout le monde n'a pas forcément plusieurs heures par jour à consacrer au label. Cela nous oblige à être nombreux, très organisés et à sectoriser tous les domaines et missions. Nous devons sans arrêt nous adapter à nos contraintes personnelles, transmettre les protocoles aux bénévoles remplaçant ceux qui n'ont plus le temps de s'engager, tout en essayant de toujours parfaire notre organisation. Certains bénévoles interviennent d'ailleurs dans différents pôles du label. Celui de la promotion implique un tiers de l'équipe. Les autres pôles d'activités sont les suivants : la vidéo, le graphisme, la distribution, la traduction, la comptabilité, l'administratif, le webmastering, l'organisation de concerts, la tenue de stands ainsi que la gestion de notre communauté. En outre, il y a certaines missions que nous externalisons en faisant appel à des prestataires, telle qu'une agence de promotion ou encore un service logistique de gestion de nos stocks et expéditions de nos commandes.

Les Acteurs De l'Ombre est reconnu pour la qualité de ses productions, comment choisissez vous les groupes que vous produisez ?

Pour avoir une signature sur LADLO, le groupe doit avant tout plaire à l'équipe. Nous avons des goûts variés et chacun a son mot à dire. Comme tu peux le voir sur notre roster, nos groupes, bien qu'évoluant dans l'univers du black metal, ont tous une identité propre et une approche différente du style.

Il y a beaucoup de critères à prendre en compte, parmi lesquels :

- * La cohérence avec notre roster
- * Une musique de qualité et avec de la personnalité
- * Un concept fort au niveau des paroles et l'univers graphique
- * Du sérieux avec une ambition et une vision développement au moins à moyen terme
- * Un bon feeling avec le groupe, une envie de progresser, à l'écoute des conseils et disponible pour les besoins promotionnels
- * La capacité de se produire en live et si possible en proposant une scénographie avec une imagerie forte
- * La volonté de s'entourer de personnes compétentes si ce n'est pas déjà le cas : techniciens son et lumière, manager, agence de booking...

Quelles sont les sorties plus marquantes à ton goût ?

Je suis très fier de chacune de nos sorties, car elles sont toutes un coup de cœur. Vacuum, le premier album de Pensées Nocturnes marque la création du label et en ce sens, il a une grande importance pour nous, d'autant plus que nous travaillons encore aujourd'hui avec le groupe. D'autres albums nous ont légitimé comme précurseur dans certains styles en France comme celui de Paramnesia avec son cascadian black metal, ou encore Al azif de The Great Old Ones et son post black metal. Je pense naturellement aux deux premiers albums de Regarde Les Hommes Tomber et le Tekeli li de The Great Old Ones, et qui nous ont permis de franchir un cap en terme de notoriété. Les groupes comme nous, partions de pas grand chose, nous avons évolué ensemble. Notre collaboration avec Au-dessus et son End of chapter a été aussi un booster au niveau européen, même si pendant longtemps les gens pensaient qu'il s'agissait d'un groupe français. Je pense également à Darkenhold et Aorlhac qui sont aussi des fers de lance chez nous dans le style black metal épique et médiéval, et nous ayant permis, quelque part, de nous détacher un peu de cette image de label de post black metal qui nous collait à la peau. Et comment ne pas évoquer notre collaboration avec le groupe culte Seth pour lequel nous avons sorti un album live somptueux de leur mythique Les blessures de l'âme, ainsi qu'une box tape de leur avant dernier album



**FRENCH BLACK**
Les Accordeurs

La morsure du Christ ? Je pourrais également citer le superbe album de Griffon sorti en 2024 ou encore Houle qui marque la progression en terme de notoriété la plus fulgurante depuis la création du label. Mais, je pourrais, en réalité, te parler de chacun de nos albums comme ayant marqués le label, ou ses membres, pour diverses raisons.

As-tu des regrets de groupes que vous n'avez pas réussi à accompagner ou à signer ?

Il est difficile de regretter, en quelque sorte, ce que nous sommes et les moyens qui nous limitent indépendamment de notre volonté. Nous savons quelle est notre place, en tant que découvreur de talent, et petit maillon de la chaîne. Chacun joue son rôle dans ce microcosme à l'équilibre précaire. En outre, la scène sursaturée offre un nombre innombrables de formations de qualité dont peu auront la chance d'être signées. Elles resteront de toute façon invisibles au milieu de milliers d'autres et leurs notoriétés ne dépasseront pas les frontières de leurs propres pays et des fois même, leur région. Il est bien difficile de buzzer aujourd'hui, et peu ont la chance d'y arriver.

En terme de signature, beaucoup de groupes que nous avons refusés ou pas réussis à signer se sont retrouvés sur des labels plus ou moins importants que le nôtre. La plupart ont eu une carrière très modeste, voire pas du tout, mais je pourrais notamment citer le premier album Gaerea pour lequel notre proposition n'a logiquement pas fait le poids face à celle de Season Of Mist, ou encore la réédition du premier album d'Oranssi Pazuzu pour laquelle le paiement des droits de reproduction mécanique me paraissaient trop élevé à l'époque. Nos moyens et outils d'accompagnement au développement artistique étant ce qu'ils sont, Regarde Les Hommes Tomber et The Great Old Ones ont naturellement choisi de poursuivre leur aventure à partir de leur 3ème album avec Season Of Mist qui leur a permis de franchir des étapes qui n'étaient peut-être pas à notre portée. Je reconnais avoir eu un petit pincement au cœur la première fois qu'un groupe nous a quittés, puis on est vite rattrapé par la réalité. Nous ne sommes pas là pour empêcher les groupes de progresser, mais tout le contraire, nous ne sommes qu'un tremplin et nous devons nous montrer satisfaits et fiers



de l'avoir été.

Vous organisez aussi des soirées concerts, cela doit être énérgivore ?

Énérgivore ? C'est peu de le dire... LADLO est pour moi un sacerdoce. J'y passe au moins autant de temps que le métier qui me fait vivre, et souvent plus. Chaque groupe y va de sa petite requête en me demandant, entre autres, d'organiser une release party pour la sortie de leur album. Il m'est difficile de dire non. En parallèle, je suis régulièrement à l'initiative, ou au moins dans l'équipe de direction, de grandes fêtes thématiques interculturelles et participatives rassemblant plusieurs centaines de personnes telles que Les Feux de Beltane, Satanas Ebrietas Conventus, LADLO Fest, LADLO In Paris, Rituel Noir... Et avant cela, j'ai monté des festivals au nom du Cernunnos Pagan Fest, Black Metal Is Rising, Doom Over Paris, Nordic Black Mass. Cela représente plus d'une trentaine d'éditions en tout depuis 2004, année du premier BMIR. J'ai toujours plusieurs projets sur le feu en parallèle des nombreuses sorties et affaires courantes pour gérer le label.

Vous êtes régulièrement présents dans les grands rendez-vous du metal en France, cela doit être satisfaisant d'avoir un bon accueil des programmeurs ?

Nous sommes présents physiquement sur les grands rendez-vous tels que le Motocultor et le Hellfest en y tenant des stands depuis 2012, et dans des festivals comme le Tyrant Fest et le Muscadeath ou d'autres. Outre les stands, et la programmation de nos groupes à leurs affiches, nous y retrouvons notre communauté «La Nuée des Ombres» comptant une centaine de membres et nous y distribuons notre sampler annuel presque depuis les débuts. En somme, nous essayons, tant que nous le pouvons, d'occuper le terrain et d'aller à la rencontre des gens. J'imagine que cela joue un rôle positif en terme de réception et sur l'envergure que les gens imaginent à propos de notre label. Nous continuons à faire une promotion intensive dans les médias, qu'ils soient papiers, numériques ou hertziens, et d'envoyer des CDs physiques en promotion. Je pense que le cumul de ces petites choses et notre acharnement à faire rayonner le label et ses artistes, légitiment en quelque sorte la



programmation de nos groupes. Mais, je suis bien conscient que nous avons de la chance, et que beaucoup auraient leur place. Je sais aussi que tout peut s'arrêter du jour au lendemain.

Comment LADLO est perçu sur la scène européenne et étrangère au sens plus large ?

Difficile d'avoir du recul sur la vision des étrangers concernant notre label. Nous ne sommes qu'un petit label parmi des centaines d'autres, et notre clientèle se compose à 70% de Français, viennent ensuite les Allemands et les Américains. Nous recevons des démarchages de groupes étrangers tous les jours et avons de bons échos à notre propos que ce soit de la part des artistes ou de fans. Quelques uns de nos groupes sont invités à jouer dans de grands festivals étrangers comme Darkenhold, Pensées Nocturnes, Aorlhac, Houle, Pénitence Onirique... ou vont être amenés à participer à des tournées européennes en 2025, tel que Lunar Tombfields, Houle, Mor, Sordide. Ce n'est pas nouveau, notre expansion à l'étranger s'est opérée dès les deuxièmes albums de RLHT et TGOO et depuis, nos groupes s'exportent raisonnablement. Cependant, nous devons rester lucides, LADLO reste un petit label français pour les fans et les groupes français.

Quels projets pour l'avenir des acteurs et ses productions ?

Nous n'avons pas de rêve à proprement parler si ce n'est de pouvoir continuer à nous faire plaisir tant que l'équilibre financier du label nous le permettra. Continuer à passer de bons moments et mener de beaux projets avec nos groupes et toutes les personnes qui nous soutiennent. Notre planning de sorties est bouclé un an et demi à l'avance, aussi j'espère, chaque année, que nous pourrions mener nos engagements à leur terme. Nos événements et projets les plus imminents sont, notre jeu Mal Ardent qui doit sortir début mars, et notre grande fête pluriculturelle Rituel Noir qui se déroulera les 1, 2 et 3 mai 2025 à Querrien en Bretagne. Après 4 ans de travail, et plus de 350 parties test, nous sommes heureux que le plus gros projet de l'histoire du label ait pu enfin officiellement sortir le 28 février dernier à l'occasion du Festival International des Jeux à Cannes.

Mal Ardent est un jeu d'ambiance démoniaque à rôles cachés où s'affrontent Fidèles et Possédés. L'univers s'installe dans un village médiéval crasseux rongé par quatre fléaux engendrés par l'ergotisme : la Malepeste, la Guerre, la Famine et la Folie. Pour accompagner les parties et vous mettre dans l'ambiance, Hyver et Corbac ont chacun composé un album d'une heure de musique dungeon synth basé sur notre concept. Suspensions, mensonges, bluffs, Mal Ardent promet des parties très animées. Il est disponible sur notre shop et dans les magasins de jeux.

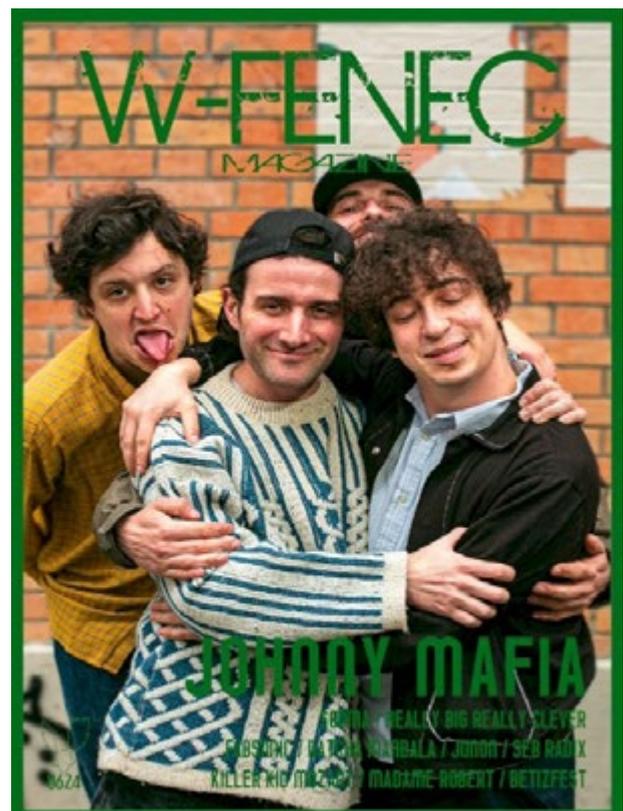
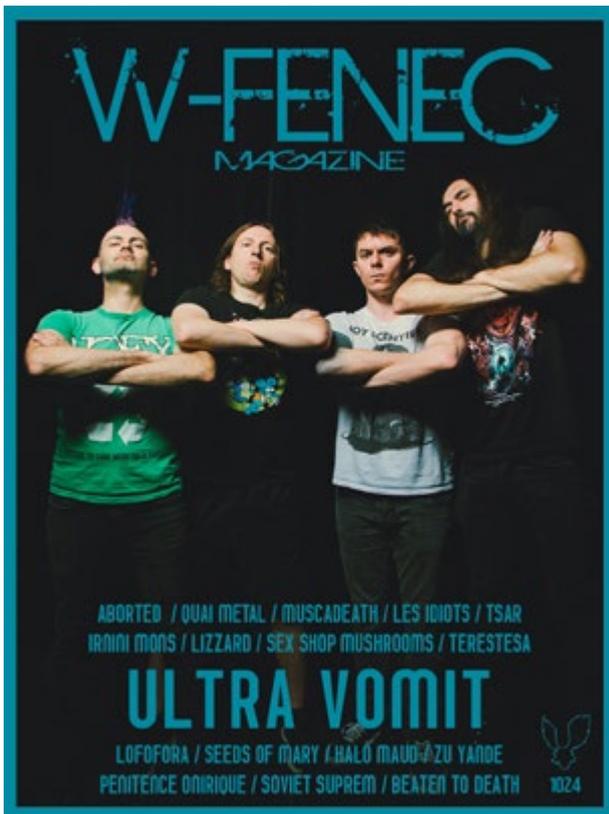
Bien plus qu'un LADLO Fest, Rituel Noir se veut un week-end de partage articulé autour de notre passion pour le black metal et la culture païenne. Ce moment de rassemblement interculturel et musical limité à 500 participants se déroulera à la ferme de Boudiguen, le lieu atypique ayant accueilli les quatre éditions des Feux de Beltane.

En parallèle de la programmation black metal, nous vous proposerons des contes par notre ami Quentin Foureau ; des stands d'artisans et d'amis activistes de la scène underground ; des animations et de l'artisanat assurés par l'association La Meute de Nuada spécialisée dans la recherche archéologique et la pratique des Arts Martiaux Historiques Européens ; la diffusion exclusive et en avant-première du documentaire Que ton règne vienne produit par Les Furtifs et réalisé par Mathias Averty ; de tester notre jeu black metal médiéval Mal Ardent. Et d'autres surprises...

On remercie Gerald qui nous a accordé du temps pour cette interview. C'est toujours un plaisir d'échanger avec les acteurs de la musique qui donnent énormément à l'ombre des artistes.

■ Nolive
Photos : DR

TOUS LES ANCIENS NUMÉROS SONT À TÉLÉCHARGER SUR LE **W-FENEC.ORG**





0225

